ŒUVRES

DE MONSIEUR

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.

De l'Académie Françoiſe.

TOME CINQUIEME.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,

De l'Académie Françoiſe.

Nouvelle édition, corrigée, & augmentée de pluſieurs Pieces qui n'avoient point encore paru.

TOME CINQUIEME.

BIBLIOTECA NACIONAL

A PARIS,

Chez PRAULT, petit-fils, Libraire, Quai des Auguſtins, à l'Immortalité.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilége.

66039

PIECES

Contenues dans ce Volume.

LES TYRINTHIENS.
LA PRINCESSE DE SIDON.
ÉPITRE DE CLIO.
COMPLIMENT AU ROI.
DISCOURS A L'ACADÉMIE.
LETTRE DE M. RICCOBONI.

LES
TYRINTHIENS,
COMÉDIE,
EN TROIS ACTES, EN VERS;
AVEC
DES DIVERTISSEMENS.

ACTEURS.

KATINON, Archonte.
PHAON, Amant de Katinon.
TYMON, pere de Katinon.
UN LICTEUR.
ARISTIPE, Philoſophe.
UN ORATEUR.
UN DÉPUTÉ.
ARISTOPHANE.
UN POETE TYRINTHIEN.
ARLEQUIN, Paraſite.
TROUPE DE SÉNATEURS.
TROUPE DE JEUNES TYRINTHIENS ET TYRINTHIENNES.

La Scene eſt à Tyrinthe.

LES TYRINTHIENS, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TYMON, *seul.*

JEUNESSE de Tyrinthe, espoir de la Patrie,
Quel vertige incroyable est venu vous saisir?
Car la joye excessive est une maladie.
Poussez-vous assez loin la fureur du plaisir?
Nous sçaurons vous guérir, il y va trop du nôtre.
Tous les Ris & les Jeux sont ici triomphans;
La folie est enfin l'ame de nos enfans.

SCENE II.

ARISTIPE, TYMON.

TYMON.

C'eſt Ariſtipe, ô Ciel !

ARISTIPE.

Nous rions l'un de l'autre.
Qui de nous a raiſon ?

TYMON.

J'enrage.

ARISTIPE.

A quel propos ?

TYMON.

De voir un Ancien, un Sage, un Philoſophe
Parfumé, revétu de la plus riche étoffe,
Et couronné de fleurs.

ARISTIPE.

N'eſt-il permis qu'aux ſots
De parer un peu la nature ?

TYMON.

Belle occupation de parer les dehors
D'une miſérable maſure !

ARISTIPE.

Eh ! doucement, Tymon : modérez vos tranſports.
Vous gâtez la ſageſſe, en la rendant auſtere.
Vous ne la préſentez jamais
Que d'après votre caractere.

En lui prêtant vos propres traits,
Vous révoltez contre elle. Auſſi notre Jeuneſſe
A ſecoué le joug ; il leur étoit trop dur.
Ils ont eu peur d'une ſageſſe
Qui ne convient qu'à l'âge mûr,
Et qu'on exigeoit d'eux en ſortant de l'enfance.

TYMON.

Comment ! vous prenez leur défenſe !
Vous protégez des fous ; ſans nul autre intérêt,
Vous approuvez leur frénéſie !

ARISTIPE.

La joye eſt-elle une folie ?
Eh ! vous faites le mal beaucoup plus grand qu'il n'eſt.

TYMON.

Ainſi va préſider à notre deſtinée
La gaîté la plus folle & la plus effrénée.
Comment pourrons-nous voir, ſans jetter les hauts cris,
Que les plus ſages ſoient proſcrits,
Que ces écervelés ſe ſoient rendus nos maîtres,
Qu'ils ſe moquent des loix faites pas nos ancêtres,
Qu'ils les traitent d'abus ? Ils en font à leur gré,
Qui n'ont pas le bon-ſens.

ARISTIPE.

Vous êtes trop outré.

TYMON.

Que voulez-vous me dire ? Ah ! pour nous quelle honte,
Que leur audace extrême & leur impunité !
Au moment que je parle, on élit un Archonte :
Je ſuis ſûr qu'ils prendront, pour cette dignité,

Quelque Jeuneſſe à peine à ſon adoleſcence.

ARISTIPE.

Tant mieux.

TYMON.

Comment?

ARISTIPE.

Cet âge eſt plein de bonne foi.

TYMON.

Une tête à l'évent, ſans nulle connoiſſance.

ARISTIPE.

Leur droiture vaut mieux que notre expérience.
Quand on entre dans ſon printems,
On n'a pas encore eu le tems
De corrompre, avec nous, cet aimable innocence,
Et cet inſtinct toujours plus ſûr que la raiſon.
On ne vaut jamais mieux que dans cette ſaiſon.
Cher ami, l'âge d'or eſt celui de l'enfance.
Mais s'il n'en reſte rien, & s'il fuit ſans retour,
C'eſt notre faute à nous.

TYMON.

Et par quelle aventure?

ARISTIPE.

La Jeuneſſe, en ſortant des mains de la Nature,
En eſt l'ornement & l'amour.
Ce n'eſt qu'en s'éloignant d'une ſource ſi pure,
Qu'en croiſſant parmi nous, qu'à force de culture,
Nous la rendons ſemblable au reſte des humains.
Tout ce qu'elle a de bon dépérit dans nos mains.
Ainſi, plus on avance en âge,

Plus on perd du côté des graces & des mœurs.
Mais voulons-nous ſauver nos enfans du naufrage,
Sçachons nous réformer. Que ſervent les clameurs,
Les leçons, dont ſoi-même on fait ſi peu d'uſage?
L'exemple ſeul, l'exemple eſt ce qui parle aux cœurs.

TYMON.

Belle commodité que la Philoſophie!
On prouve ce qu'on veut; car c'eſt-là ſa manie.
Faites-la donc goûter à ceux que vous voyez,
A tous les mécontens. Oſez leur dire en face
Des ſophiſmes pareils.....

ARISTIPE.

Ah! ſi vous en croyez....

TYMON.

Sur ce point, finiſſons par grace;
J'ai cherché, j'ai trouvé le remède efficace
Qui va terminer nos douleurs.
Je me flatte, avant peu, d'un terme à nos malheurs.
D'un ſecret important ſoyez dépoſitaire.
Le ſalut de l'Etat m'occupe nuit & jour;
Sçachez ce qu'a fait mon amour.
Enflammés, comme moi, d'un zele ſalutaire,
Nous nous ſommes unis nombre de gens prudens
Pour envoyer....

ARISTIPE.

Où donc?

TYMON.

A Delphes.

ARISTIPE.

Pourquoi faire?

Donnez-vous encor là-dedans?

TYMON.

L'Oracle répondra.

ARISTIPE.

Comme à ſon ordinaire.

TYMON.

Sans doute ſa réponſe apprendra les moyens
De guérir pour jamais nos jeunes Citoyens,
Et de ramener la ſageſſe,
Que le courroux du Ciel écarte ſi loin d'eux.
Je donnerois mon ſang pour qu'un ſuccès heureux
Pût, avant mon trépas, couronner ma vieilleſſe.
Ah! que je mourrois ſatisfait!
(*On entend du bruit.*)
L'Oracle aura parlé; ce ſera ſa réponſe:
Sans doute, la voici.

SCENE III.

UN LICTEUR, *tout chargé de grelots & de plumes*; ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE.

LE LICTEUR.

Citoyens, c'en eſt fait.
Le ſouverain Archonte eſt élu, je l'annonce.

TYMON.

Eh! que m'importe un choix qui ne peut être bon?

LE LICTEUR.

Il eſt bon, puiſque c'eſt la jeune Katinon.

TYMON, *tranſporté de joye.*

Quoi ! ma fille ?

ARISTIPE.

Et voilà le Sage qui ſuccombe.

TYMON.

Allons la voir, allons remercier les Dieux.

ARISTIPE.

Holà, bon Citoyen.

TYMON.

Ils ont fait pour le mieux ;
Je n'en ferai pas quitte à moins d'une hécatombe.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

ARISTIPE, LE LICTEUR.

ARISTIPE.

Qui n'eût à ſa ſageſſe élevé des autels ?
L'intérêt cependant lui fait faire naufrage ;
Ainſi l'occaſion métamorphoſe un Sage,
Et le remet parmi le commun des mortels.
Enfin, c'eſt Katinon qui vient d'être nommée,

LE LICTEUR.

L'élection eſt conſommée,
Et Tyrinthe jamais n'a fait un ſi beau choix.

Quelle autre excelle mieux dans le chant, dans la danſe?
Elle en a fait vingt fois l'épreuve en plein Sénat.
Pas un ton, pas un pas qui ne ſoit en cadence.
A-t-il jamais été, pour bien régir l'Etat,
Une jambe plus fine, une oreille plus juſte?
A ce talent vraiment auguſte,
Joignez un autre don qu'elle a reçu des Cieux:
C'eſt l'amour du plaiſir, dont la divine flamme
Etincelle dans ſes beaux yeux,
Et remplit ſon cœur & ſon ame.
Avec un goût ſi vif pour les ris & les jeux,
Eh! peut-elle manquer de faire des heureux?

(On entend le commencement du cotillon des Fêtes de Thalie.)

ARISTIPE.

Que nous annonce-t-on par cette ritournelle?

LE LICTEUR.

C'eſt la Séréniſſime; on va la proclamer.
Vous, contre un choix ſi beau, bien loin de déclamer,
Applaudiſſez.

ARISTIPE.

Allons, je vole au-devant d'elle.

SCENE V.

Marche grave, tandis qu'on joue le cotillon des Fêtes de Thalie.

KATINON, TYMON, ARISTIPE, UN ORATEUR, LICTEURS, *avec des haches & des faiſceaux.*

KATINON, *à Ariſtipe.*

Ami de la ſageſſe, autant que des plaiſirs,
Vous ſerez de ma Cour.

ARISTIPE.

Vous comblez mes deſirs.

KATINON, *appercevant les haches & les faiſceaux.*

Que vois-je autour de moi? Quel cortége ſiniſtre?
Je ne veux que les Ris & les Jeux pour Licteurs:
Ma garde eſt au fond de vos cœurs;
Je ne veux qu'un ſceptre de fleurs;
Et le Plaiſir pour mon premier Miniſtre.

(*Les haches & les faiſceaux diſparoiſſent. Entrée courte de jeunes Licteurs, avec des thyrſes entourés de fleurs.*)

(*L'Orateur s'avance.*)

KATINON.

Quelle vapeur ſubite exhale ſon poiſon?
Quelle funeſte pâmoiſon
S'empare de mes ſens? Je péris, je ſuffoque;
Je meurs.

ARISTIPE.

Qui peut produire un ſi terrible effet ?

KATINON.

La cauſe n'eſt plus équivoque ;
Je vois le maléfice, & celui qui l'a fait.
(à celui qui s'apprête à la haranguer.)
C'eſt vous.

L'ORATEUR.

Moi ?

KATINON.

Vous voulez me faire une harangue :
Je la ſens, vous l'avez ſur le bout de la langue.

L'ORATEUR.

Jamais ſujet plus beau n'a pû ſe préſenter.
Plaiſe à votre Amplitude écouter des merveilles,
Qui pourront, je m'en flatte, étonner, enchanter
Vos ſéréniſſimes oreilles.
C'eſt l'affaire d'une heure.

KATINON.

Ah ! daignez m'épargner ;
Je ne puis ſupporter les fleurs de Réthorique ;
Rien ne m'eſt plus antipathique.
La plus belle harangue apprend-elle à regner ?

L'ORATEUR.

Mais la mienne eſt en vers. En faveur de la rime. . .

KATINON.

Duſſiez-vous la danſer, duſſiez-vous la chanter,
Je ne ſçaurois vous contenter.
C'eſt un genre d'ennui que d'abord ſe ſupprime.

Mes pareils devroient m'imiter.
Mais ſi vous m'en croyez, gardez-la pour quelqu'autre;
Cela prête au beſoin.

L'ORATEUR.

Quel refus eſt le vôtre?
O Minerve! ô Pallas! l'ai-je pû mériter?
L'Eloquence reçoit un ſoufflet ſur ma joue.
Art divin, je t'abjure & je te déſavoue.
Lacérons, déchirons, mettons tout en lambeaux.
(*Il déchire ſa harangue.*)
Doucement; on pourroit raſſembler les morceaux.
(*Il les ramaſſe.*)
Rentrez au porte-feuille, incomparable ouvrage.
Le pillage, entre Auteurs, n'eſt que trop en uſage:
Quelqu'autre, en y faiſant un changement léger,
Pourroit s'en faire honneur: évitons ce danger.
(*Il ſort.*)

SCENE VI.

KATINON, ARISTIPE, LES LICTEURS.

KATINON.

Et d'un abus de moins. Puiſſe être ainſi des autres.
Enfin, grace à mes ſoins unis avec les vôtres,
Nos triſtes Anciens, ces Sages prétendus,
Dans le ſein du repos vont paſſer leur vieilleſſe.
Amis, leur Empire n'eſt plus;
Vous ſubirez les loix de l'aimable Jeuneſſe.

Ainſi nous allons voir un nouvel âge d'or.
Qu'il ſuccede à des tems, à des jours déplorables.
Vers les Ris & les Jeux prenons un libre eſſor;
Par l'amour des plaiſirs rendons-nous mémorables;
Qu'on ſçache que j'y prends le plus vif intérêt.
Je ſervirai d'exemple; il tiendra lieu d'arrêt.

On lui préſente, & à ſa ſuite, des couronnes & des guirlandes. Elle danſe, & chante ces quatre vers:

Rions, chantons, danſons, couronnons notre tête
Des dons les plus rians de Flore & du Printems.
Si le Dieu des Amours veut être de la fête,
Amis, qu'on ouvre les battans.

SCENE VII.

KATINON, ARISTOPHANE, ARISTIPE.

KATINON, *appercevant Ariſtophane.*

O Ciel! quel contre-tems! Quel ſujet vous attire?

ARISTIPE.

Ce ſpectre m'a tout l'air d'un Auteur.

ARISTOPHANE, *à Ariſtipe.*

Je le ſuis.

ARISTIPE.

Vous nous amenez les ennuis.
(*à Katinon.*)
Pardonnez; mieux que moi, vous ſçaurez l'éconduire.
(*Il ſort.*)

KATINON.

Je ſuis prête à m'évanouir....
Que cherchez-vous ici?

ARISTOPHANE.

Je viens vous réjouir.

KATINON.

Avec quoi? Qu'êtes-vous? & que voulez-vous dire?

ARISTOPHANE.

Enviſagez-moi bien, apprêtez-vous à rire.
Vous fuyez le chagrin.

KATINON.

Oh! je vous en réponds:
Il nous inſpire à tous la haine la plus forte.

ARISTOPHANE.

Oui, vivent les plaiſirs.

KATINON.

Nous nous en occupons.

ARISTOPHANE.

Eh! bien, il vous en manque un, que je vous apporte.

KATINON.

Vous, un plaiſir de plus! Dieux! comment eſt-il fait?

ARISTOPHANE.

J'aurois pû l'inventer, je l'ai rendu parfait.
C'eſt un tableau naïf, un portrait de la vie,
Tracé d'après nature, & mis en action,
Où chacun, ſans diſtinction,
Peut ſe voir tel qu'il eſt.

KATINON.

Mais c'eſt la Comédie.

ARISTOPHANE.

Oui, mais la véritable.

KATINON.

Eſt-ce qu'il en eſt deux?

ARISTOPHANE.

Ne vous y trompez pas, il n'eſt qu'une Thalie,
Qui ne doit reſpirer que les ris & les jeux,
Que la ſatyre & l'ironie.
L'allégreſſe jamais n'en doit être bannie.
On a gâté ſon genre en la faiſant pleurer;
Et je ne ſçais comment, ni par quelle manie,
A cet appât ſi faux, on s'eſt laiſſé leurrer.
Je vous l'amene donc; mais avec tous ſes charmes:
Il ne tiendra qu'à vous qu'ils brillent à vos yeux.
Laiſſez-la librement ſe ſervir de ſes armes.
Liberté toute entiere. Eh! rit on jamais mieux,
Que lorſqu'on rit les uns des autres?
Laiſſez-vous réjouir à vos propres dépens.
Athenes en a fait ſes plus doux paſſe-tems.
Des plaiſirs ſi vantés vont devenir les vôtres.
Quant au degré ſuprême où j'ai porté mon art,
Aſſez d'autres, ſans moi, vous le pourront apprendre.
De qui n'a-t-on pas ri, ſans crainte & ſans égard?
Interrogez Sophocle, Euripide, Ménandre.
Les premiers Citoyens, les ſages & les foux,
Les Héros & les Dieux en proye à ma Thalie,
Auſſi-bien que le Chef de la Philoſophie,
Dont j'étois le fléau, ſont tombés ſous mes coups.

KATINON.

Seroit-ce, par hazard, certain Ariſtophane?

ARISTOPHANE.

ARISTOPHANE.

Quel autre pourroit l'être? Oui, vraiment je le ſuis.

KATINON.

Il oſe s'en vanter... Le plaiſir te condamne;
Eloigne-toi d'ici; va, fuis.
Si ce ſont-là des jeux, offre-les aux Furies.
Nous en voulons qui ſoient conformes à nos mœurs;
Que l'aigreur, l'amertume en ſoient toujours bannies;
Que l'innocence y regne, ainſi que dans nos cœurs.
Périſſent tes talens; ils n'ont rien qui nous flatte.
Il faut que Thalie en ces lieux
Ménage les mortels, & reſpecte les Dieux.
Va-t-en mourir au pied du tombeau de Socrate.

ARISTOPHANE.

Je n'en irai pas moins à la poſtérité.
Adieu vous dis; je pars pour l'immortalité.
(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

DEUX JEUNES TYRINTHIENNES, DEUX PETITS VIEILLARDS, *fort laids & contrefaits*, KATINON.

UN DES VIEILLARDS, *à une Tyrinthienne.*

Rentrez à la maiſon.

LA TYRINTHIENNE.

Non, voilà mon refuge:

Sinon mon déſeſpoir eſt au dernier excès.

LA IIe. TYRINTHIENNE, *au ſecond Vieillard.*

Eh ! bien, quitte à mourir, ſi je perds mon procès :
Mais je demande qu'on me juge.

KATINON.

Que voulez-vous de moi ?

LA Ire. TYRINTHIENNE.

Votre protection.

KATINON, *à la ſeconde Tyrinthienne.*

De quoi vous plaignez-vous ?

LA IIe. TYRINTHIENNE.

De la ſujétion,
De la perte du bien le plus doux de la vie ;
La liberté nous eſt ravie.

LA Ire. TYRINTHIENNE.

Voilà ce que je pleure, & ce que j'ai perdu.

LE Ier. VIEILLARD.

Elles n'ont rien perdu, quel conte vous font-elles ?

KATINON.

Le bien que vous pleurez peut vous être rendu.

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Apprenez mes peines mortelles :
Hélas ! on m'interdit l'uſage de mes ſens.

LE IIe. VIEILLARD.

Qu'en ont-elles beſoin ? Et quels ſoins ſi preſſans ?...

LA Ire. TYRINTHIENNE.

On captive mon cœur, mes yeux & mes oreilles.

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Il n'eſt point, diſent-ils, de plaiſirs innocens.

LE Ier. VIEILLARD.

A préſent.

KATINON.

Il n'eſt point de ſottiſes pareilles.
Ils ſont tous innocens ; ceux qui ne le ſont point,
Ne ſont pas des plaiſirs.

LA Ire. TYRINTHIENNE.

Tout de bon ! Ah ! que j'aime
A m'être rencontrée avec vous ſur ce point !

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Moi, j'ai toujours penſé de même.
Mais tout cela n'eſt encor rien ;
Et pour mettre le comble au ſujet de mes larmes,
On me ſouſtrait à ceux qui me veulent du bien.
Deux jeunes Tyrinthiens, ne trouvant quelques charmes,
Rendoient à ma foible beauté
Un hommage rempli d'une ſi douce flamme,
Qu'elle enchantoit mon cœur & raviſſoit mon ame.

LE IIe. VIEILLARD.

Le beau plaiſir !

LA Ire. TYRINTHIENNE.

Ils ont pouſſé la cruauté
Juſqu'à me faire un crime, à moi, de ce qu'on m'aime.

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Eh ! bien, tout juſtement, mon hiſtoire eſt la même.

LA Ire. TYRINTHIENNE.

Je dois être inſenſible, & l'on doit me haïr.

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Je dois paroître laide, & chacun doit me fuir.

LA Ire. TYRINTHIENNE.

Je ſuis laſſe à la fin de garder le ſilence,
Et j'ai recours à vous contre la violence.

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Je ſuis au même point.

KATINON, *à la ſeconde Tyrinthienne.*

Eh ! bien, je vous reçois.
Daignez me dire en confidence,
Entre vos deux Amans, avez-vous fait un choix ?

LA Ie. TYRINTHIENNE.

J'ai craint de faire une imprudence.
Le moyen de choiſir ſans faire un malheureux ?
Ils ont également de quoi combler mes vœux.

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Oh ! moi, j'en ai fait un, &, je crois, pour ma vie ;
Du moins, juſqu'à préſent, mon ame en eſt ravie.

KATINON, *aux Vieillards.*

Ainſi donc vous voulez leur impoſer la loi
De conſerver leur cœur, de n'aimer jamais ?

LE Ier. VIEILLARD.

Moi !
Peut-on me faire un tel outrage ?
Pour aimer, pour charmer, elle eſt dans le bel âge.

KATINON.

(*au Vieillard.*) (*à la Tyrinthienne.*)

Mais vous n'avez point tort... De quoi vous plaignez-vous ?

LA Ire. TYRINTHIENNE, *vivement.*

Cette horreur prétend que je l'aime.
Il veut devenir mon époux.

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Et ſur mon compte, à moi, Monſieur penſe de même.

KATINON.

Allez, vous êtes tous deux fous.
Se peut-il un plus grand ſcandale?
(*aux Tyrinthiennes.*)
Vous méritez un ſort plus doux.
Ne dépendez plus que de vous:
Je rends cette loi générale.
A compter de ce jour, nonobſtant les clameurs,
Nous avons rétabli la liberté des cœurs,
Comme elle a ci-devant regné dans la Nature,
Lorſqu'elle étoit dans ſon printems.
Déclarons abuſif, & ſujet à rupture,
Tout hymen fait, à faire, où l'un des contractans
Subit, ou ſubira la moindre violence.

LA Ire. TYRINTHIENNE, *à ſon Vieillard.*

Vous ſentez qu'en vertu de ladite ordonnance,
Faute entre nous de convenance,
Vous n'avez qu'à chercher ailleurs à vous pourvoir.
Obéir à l'arrêt eſt mon premier devoir.
Je ſuis bien votre humble ſervante.

LA IIe. TYRINTHIENNE, *à ſon Vieillard.*

Ah! Ciel! de plus en plus ſon aſpect m'épouvante!
Je me fais veuve: adieu, mon très-défunt époux;
Car notre mariage eſt auſſi nul que vous.

Fin du premier Acte.

DIVERTISSEMENT.

Madame FAVART *entre à la tête de la Jeuneſſe, & chante :*

CESSEZ, importune Vieilleſſe,
De gêner nos deſirs.
Emportez la ſageſſe ;
Laiſſez nous les plaiſirs.

(On danſe.)

LE CHANTEUR.

Que les Ris, les Jeux & les Graces
Volent ſans ceſſe ſur nos traces.
Le Plaiſir eſt né dans les Cieux ;
C'eſt l'image des Dieux,

Mad. FAVART.

Peut-on lui rendre trop d'hommage ?
Nous ſommes ſon ouvrage.

LE CHANTEUR.

L'Aſtre qui brille dans les airs
Eſt moins utile à l'Univers.

ENSEMBLE.

Que les Ris, les Jeux & les Graces
Volent ſans ceſſe ſur nos traces.
Le Plaiſir eſt né dans les Cieux ;
C'eſt l'image des Dieux.

VAUDEVILLE *très-gai, qui ſervira auſſi de contredanſe.*

Mlle. CATINON.

LA Nature eſt avant les Loix :
Si vous en conſultez la voix,
Il n'eſt rien qui ne vous réponde :
Le Plaiſir eſt l'ame du Monde.

(Si l'on veut, on répétera en chorus *ce dernier vers.)*

UNE PETITE FILLE.

Ce refrain a réponſe à tout.
Si maman veut gêner mon goût,
Il faudra que je lui réponde :
Le Plaiſir eſt l'ame du Monde.

LE CHANTEUR.

Ce n'eſt qu'à charge de retour,
Qu'on peut me donner de l'amour ;
Quand j'aime, il faut qu'on me réponde ;
Le Plaiſir eſt l'ame du Monde.

Mad. FAVART.

Mon amour va toujours croiſſant,
Et Daphnis devient plus preſſant ;
Faudra-t-il que je lui réponde :
Le Plaiſir eſt l'ame du Monde ?

Mr. CHANVILLE.

Si vous vous plaignez qu'en aimant,
Je ſuis un peu volage Amant,

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

KATINON, MYSIS.

MYSIS.

Mais vous me paroiſſez un peu ſombre & diſtraite.
Eſt-ce que les ſoucis oſent vous approcher,
Vous autres ?

KATINON.

Il eſt vrai que je ſuis inquiette :
Mon cœur n'a cependant rien à ſe reprocher.
De ceux que je veux dire a-t-on quelques nouvelles ?

MYSIS.

Je viens m'en informer à vous.

KATINON.

J'en ſçais à qui l'Amour devroit prêter des aîles.
Ah ! ce retardement me met dans un courroux. . . ;

MYSIS.

Mais vous avez brigué l'autorité ſuprême.
Vous l'avez. Quand on regne, a-t-on le tems d'aimer ?
Si votre amour avoit toujours été le même,
La Souveraineté n'auroit pû vous charmer.

La grandeur & l'amour figurent mal enſemble.
Ah ! vous n'aimez plus.

KATINON.

Qui ? moi !

MYSIS.

C'eſt ce qu'il me ſemble.

KATINON.

Eh ! du moins daigne m'épargner.

MYSIS.

Réduiſez-vous au rang ſuprême,
Renoncez à Phaon, bornez-vous à regner.
Il ne reviendra point.

KATINON.

Ma frayeur eſt extrême.

MYSIS.

Que viendroit-il chercher ? Pour lui tout eſt changé.
Il ſçait trop bien aimer pour pouvoir s'y méprendre.
Quel eſt l'Amant, pour peu qu'il ſoit ſenſible & tendre,
Qui veuille d'un cœur partagé.

KATINON.

Mon cœur eſt partagé ! J'en ſerois trop punie,
Si la gloire avoit pû refroidir un inſtant
Mon amour pour Phaon. Je n'aimai jamais tant
Que depuis qu'avec lui j'ai l'eſpoir d'être unie.

MYSIS.

Pourra-t-il allier l'amour & le reſpect ?
Tout, juſqu'à vos ſermens, lui deviendra ſuſpect.

KATINON.

Eh ! pour qui ſuis-je donc aſſiſe au rang ſuprême ?

De tous nos Anciens tu ſçais la faction.
Ils avoient conjuré la perte de Phaon,
Et de tous ſes amis. Dans ce malheur extrême,
Qu'ai-je fait ? J'ai hâté la révolution,
Et j'ai même obtenu le ſceptre pour moi-même ;
Mais l'Amour a tout fait, & non l'Ambition.

SCENE II.

PHAON, KATINON, MYSIS.

PHAON, *en ſe jettant aux pieds de Katinon.*

Souffrez que mon cœur ſe déploye.

KATINON.

Je me meurs... Ah ! Phaon, on vouloit me tromper.

PHAON.

Regrettez-vous l'aveu qui vous vient d'échapper ?

KATINON.

Eh ! tu ne vois que trop ma joye.
Phaon, épargnons-nous des ſermens ſuperflus.
Va, ton heureux retour m'en inſpire encor plus
Que je ne t'en dirois.

PHAON.

Vous êtes Souveraine,
Pouvez-vous trop me raſſurer ?

KATINON.

Ne vois que mon amour, j'oſe t'en conjurer.
Immole à mon repos une crainte ſi vaine.

PHAON.

Le puis-je ? Que de ſoins renaiſſans tour à tour !
Combien d'abſences en un jour !
Que d'inſtans dérobés ! . . . Non, il n'eſt pas poſſible
Que vous ſoyez auſſi ſenſible.
Eſt-ce ainſi qu'on jouit ? . . .

KATINON.

Plaignons-nous ; mais cédons :
Laiſſe-moi, pour un tems, cette charge importune.

PHAON.

Eh ! qu'en voulez-vous faire ?

KATINON.

Hélas ! nous nous perdons ;
Si je la rends. Attends ; fixons notre fortune.
Grace au rang où je ſuis, ceux dont je tiens le jour
Ne peuvent empêcher des nœuds ſi pleins de charmes.
Les tiens ſeront contraints de ſe rendre à leur tour.
Laiſſe-moi donc regner, & ſur-tout point d'allarmes.
(*fierement.*)
Je n'aime point à voir douter de mon amour.

PHAON.

Eh ! ne voilà-t-il pas le ton de Souveraine ?

KATINON.

C'eſt l'ordre d'une Amante, & non pas d'une Reine.

PHAON.

Regnez donc pour un tems ; j'ai tout lieu d'eſpérer
Que vous en ſerez bientôt laſſe.
Je compte que l'Amour vous en fera la grace,
Et qu'enfin dans ſes bras vous viendrez reſpirer.
Vous me le promettez ?

KATINON, *mettant la main dans celle de Phaon.*

Que mon ame eſt ravie !
Je n'abuſerai pas de la permiſſion.

PHAON.

Je réclame mon bien, ma fortune, ma vie.

KATINON.

Tu peux compter bientôt ſur ma démiſſion ;
Je ne veux qu'aſſurer notre bonheur extrême.

PHAON.

Quels délais ! Mais enfin, s'il faut s'y réſigner,
Songez bien que le fond du cœur de ce qu'on aime
Eſt le plus bel Empire où l'on puiſſe regner.

KATINON.

Ah ! Phaon, quelle eſt notre yvreſſe !
Ces langueurs & cette triſteſſe,
Où notre amour s'égare imperceptiblement,
Viendroient empoiſonner toute notre tendreſſe.
Pour s'aimer plus long-tems, il faut s'aimer gaiment.
J'attends de vous ce ſacrifice :
C'eſt la loi de l'Etat, il faut qu'on la ſubiſſe.

MYSIS.

Moi, je ſuis toute prête à me rendre à vos vœux.

KATINON.

Mais mon pere paroît... Diſparoiſſez tous deux.

SCENE III.

TYMON, KATINON.

KATINON.

Mon pere, d'où vous vient cet air ſombre & funeſte ?
La Ville eſt-elle en feu ? Dites donc ?

TYMON.

C'eſt bien pis.

KATINON.

Eſt-ce une irruption ? ſont-ce les ennemis ?

TYMON.

Je le voudrois.

KATINON.

Eſt-ce la peſte ?

TYMON.

Plût au Ciel ! Je mourrois, & je ne verrois pas
Toute l'horreur qui va précéder mon trépas.

KATINON, *toujours en riant.*

Mais rien n'eſt plus plaiſant. Quelle eſt cette folie ?

TYMON.

Tu jouis du rang le plus beau.

KATINON.

Oui, ma place eſt aſſez jolie.

TYMON.

Bien ſouvent, du thrône au tombeau,
Le chemin eſt fort court, il reſte peu d'eſpace.

KATINON.

Je prendrai le plus long.

TYMON.

Tous nos pas ſont comptés.
Tel commence à jouir qui touche à ſa diſgrace.
Tel, après cent périls qu'il aura ſurmontés,
Fait une chute humiliante.
La fortune la plus brillante
N'eſt ſouvent qu'un éclair qui s'éteint en naiſſant.
Je t'ennuye ?

KATINON.

Excuſez, mon pere :
On bâille en admirant ; l'exorde eſt raviſſant.

TYMON.

On va te déthrôner.

KATINON.

Quel conte !

TYMON.

Il eſt ſincere.
On conſpire, te dis-je ; on va t'ôter ton rang :
Et de plus, ma douleur mortelle & ſuperflue
Eſt d'avoir conſpiré contre mon propre ſang.
Pouvois-je deviner que tu ſerois élue ?

KATINON, *en riant.*

Mon pere eſt un des conjurés :
Cela rend d'autant plus la ſcene intéreſſante.

TYMON.

C'étoit ſans le ſçavoir.

KATINON.

Mon pere, vous pleurez.

La ſituation devient attendriſſante ;
Mais ce n'eſt pas aſſez, il faudroit un récit.
D'un chef-d'œuvre de l'art c'eſt bien ici la place.

TYMON.

Où veux-tu que je m'embarraſſe ?
C'eſt aux fauſſes douleurs à montrer de l'eſprit.
Avant qu'on t'eût donné l'autorité ſuprême,
Croyant les Tyrinthiens dépourvus de raiſon,
Le Conſeil ancien, ſuſcité par moi-même,
A cru devoir enfin chercher leur guériſon,
En faiſant conſulter....

KATINON.

Les Médecins ?

TYMON.

L'Oracle.

KATINON.

N'eſt-ce pas tout de même ? A moins d'un grand miracle,
Devins & Médecins ne rencontrent pas mieux.
Mais comment peuvent-ils, ſans en mourir de rire,
Se rencontrer entre deux yeux ?
C'eſt encore un abus que je ſçaurai proſcrire.
Mais revenons. Par où la conſultation
Pourroit-elle influer ſur mon élection ?

TYMON.

Mais ſi les Tyrinthiens alloient par aventure,
Au moyen de l'Oracle, ouvrir enfin les yeux ;
Si Delphes, en un mot, opéroit cette cure ?...

KATINON.

Quelle cure ? Eſt-on fou, parce qu'on eſt joyeux ?

Ah ! grands Dieux ! ſi la joye eſt une maladie,
Qu'eſt-ce que la ſanté ; dites-moi, je vous prie ?

TYMON.

J'en mourrai de douleur.

KATINON.

C'eſt ce qu'il faudra voir.

TYMON.

Tremble, la réponſe eſt venue.

KATINON.

Sçait-on ce qu'elle chante ?

TYMON.

Elle n'eſt pas connue ;
Mais tous vont s'aſſembler ici pour la ſçavoir.

KATINON.

Calmez-vous. Je la ſçais ; je n'en ſuis point troublée ;
Et je l'annoncerai moi-même à l'Aſſemblée.

TYMON.

Ah ! que prétends-tu faire ?

KATINON.

Eh ! qu'ai-je à redouter
D'une cohue, où l'un écoute ſans entendre,
Et l'autre entend ſans écouter ?
Celui-là n'y peut rien comprendre,
Cet autre y comprend trop, & ſe perd dans les airs ;
On prend à droite, on prend à gauche :
Autant de gens, autant de ſentimens divers :
Le cahos n'en eſt que l'ébauche.
Bientôt, dans les eſprits, commence à pétiller
La fureur de parler. Chacun y veut briller.

On diroit qu'ils vont tous enfanter des merveilles.
On opine à grand bruit. Quel tumulte éclatant !
Malheur, en ce terrible inſtant,
Aux débiles poulmons, encor plus aux oreilles.
Jupiter tonneroit, qu'on ne l'entendroit pas.
Qu'arrive-t-il ? quelle eſt la fin de l'aventure ?
On conclut ſans réſoudre, on réſoud ſans conclure ;
Et puis chacun s'écoule, à l'heure du repas.

SCENE IV.

KATINON, TYMON, L'ORATEUR, L'ENVOYÉ, MYSIS, TOUS LES JEUNES TYRINTHIENS ET TYRINTHIENNES, *galamment habillés & couronnés de fleurs, forment un cercle ſur le devant. Derriere eux ſont placés tous les Anciens, vêtus ſimplement. Il y a une chaire pour l'Envoyé qui apporte la réponſe de l'Oracle. Sur le devant du cercle eſt Katinon, Myſis, l'Orateur & Tymon.*

(On peut faire faire le rôle de l'Envoyé à Arlequin.)

L'ORATEUR.

Accourez à ma voix. Hâtez-vous de vous rendre.
C'eſt de la part des Immortels.
Leurs tréſors ſont ouverts. Vous allez tous reprendre
Une nouvelle vie, aux pieds de leurs autels.

La ſanté de l'eſprit, ſi long-tems ſuſpendue,
Va deſcendre du Ciel, & vous être rendue.
Du haut de ſon trépied Delphes a prononcé;
Le moyen de guérir va vous être annoncé.
Préparez à la fois vos cœurs & vos oreilles.
(à l'Envoyé.)
Et vous, annoncez-nous de ſi grandes merveilles.
(Le Député monte dans la chaire, mouche, touſſe & crache.)

KATINON, *à l'Envoyé.*

Doucement, s'il vous plaît, modérez-vous un peu.
Quoi! vous oſez parler ſans avoir mon aveu?
(Ici l'Envoyé fait un mouvement reſpectueux, & attend l'ordre de Katinon.)

KATINON.

Parlez; mais ſoyez court.

L'ENVOYÉ.

C'eſt de quoi je me pique.
L'Oracle interrogé....

TYMON.

Mais ſi l'on prend les voix,
A quoi nous peut ſervir ce rapport ſatidique?

UN TYRINTHIEN.

Quel eſt donc ce refus?

UN AUTRE TYRINTHIEN.

Du Tymon d'autrefois
Au Tymon d'à-préſent, ah! quelle différence!
Ecoutons.

TOUS LES ANCIENS, *ſur différens tons.*

Mais, paix donc.

L'ENVOYÉ, *encore plus haut.*

L'Oracle interrogé.

MYSIS.

Pourquoi? Qui vous en a chargé?

UN ANCIEN, *avec aigreur.*

Un Oracle mérite un peu de déférence.

L'ENVOYÉ, *très-haut.*

L'Oracle interrogé, l'Oracle a répondu....

UN ANCIEN, *qui eſt ſourd.*

Plus haut; faites qu'on vous entende.

L'ENVOYÉ.

Je me tiens pour interrompu,

Et j'ai perdu la voix.

MYSIS.

La perte n'eſt pas grande.

L'ENVOYÉ.

Ma mémoire me joue un tour de ſon métier.

L'ANCIEN.

Tâchez de vous ravoir, tirez votre papier.

MYSIS.

Il ne liroit pas mieux.

L'ENVOYÉ, *en s'enfonçant dans la chaire.*

Ah! pauvre République.

(*En cas qu'Arlequin joue le rôle de l'Envoyé, il pourra dire, en s'enfonçant dans la chaire* : Bon ſoir la République.)

MYSIS.

Il avoit fort bien dit qu'il ſeroit laconique.

SCENE V.

LES MÊMES, *à l'exception de l'Envoyé.*

L'ORATEUR.

Jeuneſſe évaporée, enfans tumultueux,
Artiſans inſenſés de trouble & de ſcandale,
Rendrez-vous à jamais mon zele infructueux ?
Célébrons-nous des bacchanales ?
Au lieu de redoubler vos écarts forcenés,
Pleurez votre démence, eſprits aliénés.

KATINON.

Contenez-vous vous-même, & point tant de vacarmes,
Je défends à la fois l'invective & les larmes.
Au fait. On nous a tous raſſemblés en ces lieux,
Pour vous donner, dit-on, une nouvelle vie.
Rien de plus naturel que d'être curieux ;
C'eſt un plaiſir ; il faut contenter votre envie.
Sur le délire prétendu
Dont on vous a taxés, le trépied prophétique,
Comme il s'enſuit, a répondu.
Ecoutez bien, voici ſa réponſe authentique.
» L'effuſion du ſang d'une geniſſe à jeun
» Engagera le Ciel à vous être propice.
» Il vous rendra le ſens commun,
» Si vous pouvez, ſans rire, offrir un ſacrifice. «

MYSIS.

Sans rire, dites-vous ?

KATINON.

C'eſt la condition.

MYSIS.

Ah ! le trépied a voulu rire.
Je ne ſuis point Oracle, & j'oſe vous prédire
L'impoſſibilité de l'exécution.
Sans rire ! Ah ! voyez donc !

L'ORATEUR,

Où donc eſt l'impoſſible ?
Un ſacrifice eſt-il un acte ſi riſible ?
Eſt-il rien de plus grave & de plus ſérieux
Que l'hommage qu'on rend aux Dieux ?
Rentrons dans le néant.

KATINON.

C'eſt où je vous arrête.
Un ſacrifice eſt une fête :
On n'y peut être trop joyeux.
C'eſt un jour de réjouiſſance.
Et la joye au ſurplus honore plus les Dieux,
Et célébre mieux leur puiſſance.
Quel ſpectacle, en effet, plus cher aux Immortels
Que de voir la folâtre & naïve innocence
Rire, chanter, danſer autour de leurs autels ;
Que d'entendre les cris de la reconnoiſſance,
Les tranſports d'allégreſſe & de félicité ?
Qu'un tribut de plaiſir a droit de leur complaire !
Toute autre offrande eſt, au contraire,

Une injure qu'on fait à leur divinité.

TYMON.

On ne peut mieux parler que ſa Sérénité,
Ni mettre plus d'aménité.

L'ORATEUR.

N'avez-vous point de honte?

KATINON, *à l'Orateur.*

Ami ſexagénaire,
L'aigreur a tort pour l'ordinaire,
Et la raiſon n'a point d'humeur.
Mais, pour nous épargner une vaine rumeur,
Quant à ce ſacrifice, il faut vous ſatisfaire.
Vous-même vous pouvez l'offrir, dès aujourd'hui,
Sous les plus lugubres auſpices.
(*à la Jeuneſſe.*)
Nous autres, gardons-nous d'en être les complices;
Songez que c'eſt pour nous un crime que l'ennui.

(*Toute la Jeuneſſe ſort.*)

SCENE VI.

LES ANCIENS, L'ORATEUR.

L'ORATEUR.

On nous laiſſe un champ libre. Amis de la patrie,
Nous pouvons à jamais extirper la folie.
Tout ſemble y concourir: le Ciel même y conſent;
Nous pourrons le rendre propice.

Il nous eſt fort aiſé d'offrir un ſacrifice,
Sans laiſſer échapper aucun rire indécent.

UN ANCIEN.

Les ris ſont pour les ſots. Vous n'avez qu'eux à craindre.
Moi, je n'ai jamais ri ; je ne rirai jamais.

L'ORATEUR.

De perſonne, je crois, nous n'aurons à nous plaindre.

L'ANCIEN.

Je n'en ſçais rien.

L'ORATEUR.

Ainſi, nous allons déſormais
Rentrer dans nos droits; l'ordre & les loix vont revivre.

L'ANCIEN.

Je n'en jurerois pas ; faites votre devoir.

L'ORATEUR.

Pour plus de ſûreté, comme il faut tout prévoir,
Il me vient une idée.

L'ANCIEN.

Eh ! bien, il faut la ſuivre.

L'ORATEUR.

Eh ! n'opinerez-vous jamais que du bonnet ?
Suſpendez une fois cet ancien uſage.
Daignez donc m'écouter ; & chacun, clair & net,
Déduira ſes raiſons en donnant ſon ſuffrage.

L'ANCIEN.

Pour en délibérer, il ſe fait un peu tard.

L'ORATEUR.

Qu'y fait l'heure ? Y doit-on avoir le moindre égard,
Quand nous ſommes au bord des plus grands précipices?

L'ANCIEN.

L'ANCIEN.

Mais qui payera nos épices?

L'ORATEUR.

Le ſalut de l'Etat.

L'ANCIEN.

Je vous laiſſe ma part.

(Il ſort avec pluſieurs Anciens.)

SCENE VII.

L'ORATEUR, ET UNE PARTIE DES ANCIENS.

L'ORATEUR.

Je l'accepte. Leur zele eſt digne qu'on l'admire.
Pourſuivons entre nous. Je voulois donc vous dire
Que, pour ne rien mettre au hazard,
Je n'admettrois à ces myſteres
Que de ces viſages auſteres
Qui font fuir d'un coup d'œil les Jeux avec les Ris,
De ces gens d'un eſprit vaporeux, hypocondre.
J'oſerois encor vous répondre
De certains maris très-marris,
Comme il en eſt aſſez parmi vos Seigneuries;
D'anciens Courtiſans obérés & noyés;
Des Amans bien épris, trahis, & renvoyés
Le lendemain qu'ils ont livré les pierreries;
Des Auteurs bien ſifflés avec leurs Protecteurs.

UN ANCIEN, *homme de fortune.*

Voilà de très-bons Spectateurs;
Mais vous pourriez encor ajouter à la liſte
Une eſpece de qui le ſort n'eſt pas moins triſte,
Et dont je ſuis.

L'ORATEUR.

Qui ? vous !

LE MÊME ANCIEN.

Croyez-m'en ſur ma foi.

L'ORATEUR.

Nouveau Plutus, chez qui tout rit & tout abonde,
Allons, vous vous moquez du monde.

LE MÊME ANCIEN.

Perſonne ne connoît les peines mieux que ſoi.
J'ai vécu juſqu'ici preſque dans l'indigence,
Et j'ai fait tout-à-coup une fortune immenſe,
Dont je cherche à me faire honneur.

L'ORATEUR.

Sans doute, les remords gâtent votre bonheur.
Avouez....

LE MÊME ANCIEN.

Je n'ai point de reproche à me faire.

L'ORATEUR.

Vous n'êtes point heureux?

LE MÊME ANCIEN.

On ne peut l'être moins.
La choſe qui me manque eſt la plus néceſſaire.

L'ORATEUR.

Quelle eſt-elle donc?

LE MÊME ANCIEN.

Les beſoins.

UN TYRINTHIEN, AUTEUR.

Il a raiſon. Daignez me mettre auſſi des vôtres.

L'ORATEUR.

Nos Citoyens ſont foux. Nous allons requérir
Qu'il plaiſe au Ciel de les guérir;
Et vous voulez être des nôtres!
Ah! vous n'y penſez pas.

L'AUTEUR.

Quels refus offenſans!

L'ORATEUR.

Eſt-ce qu'un Auteur, un Poëte,
Peut jamais deſirer le retour du bon-ſens?

L'AUTEUR.

Il faut bien que je le ſouhaite,
Ou que j'abandonne aux Farceurs
Le patrimoine des neuf Sœurs.
On ne ſçait plus qu'offrir à des eſprits malades;
Ils ne s'amuſent plus qu'à voir des Tabarins:
Il leur faut à préſent des bouffons, des parades,
Et d'ignobles ballets, danſés par des Forains;
Une danſe d'ivrogne. O comble d'infamie!
On a vû ſur l'affiche, aux portes de Thalie,
Ce honteux phénomene, & les Dieux l'ont permis.
O Muſe abandonnée! en quelles mains ſiniſtres
Ton culte eſt-il enfin remis!
Depuis un tems, grands Dieux! quel Temple! quels
Miniſtres!

Auſſi n'y voit-on plus ce concours ſolemnel,
Où brilloient à l'envi les filles de Mémoire.
On n'y peut plus, ſans honte, obtenir de victoire.
Un ſuccès y devient un opprobre éternel.

L'ORATEUR.

Si l'on n'y réuſſit qu'aux dépens de ſa gloire,
De quoi vous plaignez-vous? N'êtes-vous pas tombé?

L'AUTEUR.

Moi! travailler encore! Ah! pouvez-vous le croire?

L'ORATEUR.

A la tentation vous avez ſuccombé.
Sçachez, une autre fois, mieux garder l'anonyme.
Admis au ſacrifice en faveur de la rime....
(*On entend beaucoup de bruit.*)
Mais qu'eſt-ce que j'entends, & que prépare-t-on?

L'AUTEUR.

Une Fête que j'ai faite pour Katinon.

L'ORATEUR.

Quoi! vous vous parjurez?

L'AUTEUR.

Oui, je vous le confie.
Sur-tout gardez-moi bien le ſecret, je vous prie.
Perſonne ne le ſçait que vous & les Acteurs,
Avec quelques amis, troupe ſage & diſcrette.

L'ORATEUR.

Fiez-vous au dépit, aux ſermens des Auteurs!

L'AUTEUR.

Je vous jure, foi de Poëte,
Que, ſi je tombe encor, c'eſt la derniere fois.

Que je laiſſerai là toutes ces rapſodies,
Et que je ne ferai plus que des Tragédies.
Je vous invite à voir....

(Le bruit continue.)

L'ORATEUR.

Vous vous moquez, je crois;
Laiſſons un libre eſſor à leur folle allégreſſe.
Dans un lieu plus tranquille, allons nous concerter.
Faiſons place à ces foux, emmenons la Sageſſe;
Quand la Folie arrive, elle doit déſerter.

(Ils ſortent.)

SCENE VIII.

KATINON, PHAON, LA JEUNESSE; *en habits de danſe.*

(Le Théâtre repréſente une vaſte grotte de rocailles, dans les niches de laquelle ſont toutes ſortes de Mataſſins endormis.)

DIVERTISSEMENT.

RÉVEIL DES MATASSINS.

Mad. FAVART.

RÉVEILLEZ-VOUS, réveillez-vous,
Enfans de la Folie.
Venez, reprenez tous
Une nouvelle vie.
Réveillez-vous, réveillez-vous.

Livrez-vous, ſans contrainte,
Au délire le plus heureux;
Faites briller, ſans crainte,
Vos plus folâtres jeux.

(Elle forme, avec eux, la danſe la plus vive & la plus comique.)

DANSES DE MATASSINS, *qui rendent un hommage burleſque à Katinon, qui ſe mêle avec eux.*

LE CHANTEUR.

Comme une ombre légere,
On voit s'évanouir
La ſaiſon la plus chere;
Hâtez-vous d'en jouir.

Songez que les fleurs les plus belles
Ne brillent qu'un beau jour.
Les Plaiſirs n'ont des aîles,
Que pour s'envoler ſans retour.

(*On danſe.*)

AUTRE AIR.

LOIN de moi, volage Fortune ;
N'attends pas que je t'importune :
Je ne vis que pour le Plaiſir.
Peut-on former d'autre deſir ?
Je préfere un grain de folie
A tout l'or du Pérou.
L'inſtant où l'on eſt le plus fou,
Eſt le plus heureux de la vie.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(Le Théâtre repréſente un lieu très-lugubre, éclairé par quelques lampes, & préparé pour un ſacrifice déſigné par des grouppes & des emblêmes convenables au ſujet.)

KATINON, PHAON.

KATINON, *chantant & danſant.*

AMOUR, quel plaiſir ſous tes loix !
Mais c'eſt le choix
Qu'on a fait d'un Amant,
Qui rend ce plaiſir ſi charmant.

PHAON.

Regardez donc ce lieu ; votre enjouement m'étonne,
Et c'eſt un contre tems, ſi jamais il en fut.

KATINON.

Je ne vois que l'eſpoir où mon cœur s'abandonne.
Quoi ! la tête vous tourne, en touchant preſque au but !
L'approche du bonheur vous abbat & vous glace.

PHAON.

Tant de joye, à préſent, n'eſt pas trop à ſa place.

KATINON.

KATINON.

Vous m'aimez ; j'ai pour vous le plus tendre retour.
Orez-vous ces terreurs dont votre ame eſt atteinte.

PHAON.

Le véritable amour peut-il être ſans crainte ?

KATINON.

L'abbattement eſt-il une marque d'amour ?

PHAON.

Ce maudit ſacrifice...

KATINON.

Eh ! bien, ce ſacrifice ? ...

PHAON.

Il va ſe conſommer. S'il alloit opérer ;
A nos dépens, enfin, s'il faut qu'il réuſſiſſe ? ...

KATINON.

Vous mettez tout au pis. Je ne ſçais qu'eſperer.
Se peut-il que, pour vous, l'eſpoir n'ait point de charmes ;
Que vous lui préfériez les plus vives allarmes,
Quand vous avez mon cœur & mes vœux pour garant
On offenſe l'Amour, en ſe déſeſpérant ;
Il pourroit s'en venger, ſi vous oſez pourſuivre.

PHAON.

Je l'offenſe, en brûlant de mille & mille feux !
Je l'offenſe !... Il verra, s'il comble enfin mes vœux...
Je mourrai de plaiſir.

KATINON.

Quant à moi, j'en veux rire.

SCENE II.

KATINON, PHAON, MYSIS.

MYSIS.

On va mener les Ris & les Jeux au cercueil.
Le ſacrifice eſt prêt. Les plus vieux à la tête,
Tous caparaçonnés congrûment pour la fête,
La paupiere abbattue, & le viſage en deuil,
Vont venir à la file, en ce lieu de ténebres,
Solemniſer piteuſement
Et conſommer, entr'eux, leurs myſteres funebres.
Heureux l'œil qui verra....

PHAON, *à part.*
Gare le dénoûment.

MYSIS.

Le Ciel ſera content; s'il aime qu'on l'ennuye,
Je réponds du ſuccès de la cérémonie.
Quel plaiſir! On diroit qu'ils vont tous s'enterrer.
L'épitaphe, en tout cas, en ſera bientôt faite.
Pour que leur gravité parfaite
Ne ſe puiſſe pas altérer,
L'entrée eſt interdite. Ordre de la défendre.
Ni nous, ni nos pareils n'y pourront pénétrer.
Il ne ſera permis d'entrer
Qu'à ceux qui pourroient s'aller pendre.

PHAON.

En ce cas, j'en puis être.

KATINON.

Il ne ſçait ce qu'il dit.
Attendons notre ſort, ſans en perdre l'eſprit.

PHAON.

Mais nous ſommes perdus, ſi rien ne les fait rire.
Je n'y ſurvivrai pas, je puis vous le prédire.

MYSIS.

Mais voici le ſignal.

KATINON.

Cédons à leurs deſirs,
Allons, pour notre hymen, raſſembler les Plaiſirs.
(*Ils ſortent.*)

SCENE III.

LES VIEILLARDS, *en habits lugubres & burleſques, chargés le plus qu'il ſera poſſible.*

L'ORATEUR.

Spectateurs trop oiſifs, témoins trop oculaires
Des maux ici cauſés par l'amour des plaiſirs;
Vous, leurs ennemis ſéculaires,
Voyez enfin le but où tendent nos deſirs.
Voici l'heureux inſtant d'extirper la Folie,
De remettre en honneur la Sageſſe avilie.
Daignez être ſaiſis d'horreur, en m'écoutant;
Une ſainte fureur m'inſpire, en cet inſtant.

Des imprécations contre les réfractaires.
Malheur à qui rira ! J'imagine un fléau ;
Puiſſent, pour le punir, des ris involontaires
Le perſécuter même au-delà du tombeau.
Le ſilence eſt l'aveu du Sage ;
Ce ſaint bourdonnement eſt un heureux préſage :
Qu'ainſi ſoit.... Amenez la victime à l'autel.
(On frappe à grand bruit à la porte.)
Qui peut s'oublier de la ſorte ?
Quel eſt l'audacieux mortel ?....

SCENE IV.

ARLEQUIN, LES PRÉCÉDENS.

ARLEQUIN.

Canailles, ouvrez donc, ou j'enfonce la porte.

TOUS, *par exclamation diſſonante.*
O Ciel !

L'ORATEUR.
Sans nul reſpect humain,
Ce paraſite a cette audace extrême !
Oſer entrer ici les armes à la main !
Juſtice, quel ſcandale !

ARLEQUIN.
Eh ! ſcandale vous-même.
Voilà bien des façons pour entrer dans un four.
(Il heurte quelqu'un.)
On n'y voit pas plus clair. Qui que tu ſois, bon jour.

Camarade, reçois ce baiſer laconique.
Quel négoce fait-on ici?
Eh! n'apperçois-je pas auſſi
Le Souffleur de la République?
Ne viens-je pas trop tard?

L'ORATEUR.

Au contraire.

ARLEQUIN.

Tant mieux.

L'ORATEUR.

Quelle raiſon t'attire en ce lieu reſpectable?

ARLEQUIN.

Ne le voyez-vous pas à mon air, à mes yeux?

L'ORATEUR.

Ce drôle croit toujours qu'on va ſe mettre à table.

ARLEQUIN.

Bon convive, bon citoyen;
J'y viens, pour la Patrie, ardent & plein de zele,
Signaler mes talens; j'y viens vivre pour elle.

L'ORATEUR, *à part.*

Pour s'en débarraſſer n'eſt-il aucun moyen?

ARLEQUIN, *en s'aſſéiant ſur l'autel, qui ſe hauſſe & ſe baiſſe auſſi-tôt.*

Prenons toujours ſéance.

L'ORATEUR.

Holà, hé! Quelle audace!
Allons, à bas.

ARLEQUIN.

J'y ſuis.

L'ORATEUR.

Ce n'eſt pas là ta place.

L'autel en a frémi ; ceci n'eſt pas un jeu.

ARLEQUIN.

Sans doute. Çà, voyons : contez-nous donc un peu.
On dit que vous allez tuer un ſacrifice,
Pour afin que le Ciel ſoit poſtiche.

L'ORATEUR.

Propice...
C'eſt ce qui nous raſſemble tous.

ARLEQUIN.

Que je vais m'en donner ! Allons, vive la joye !...
Et la géniſſe eſt-elle auſſi graſſe que vous ?

L'ORATEUR.

Ce glouton perdra tout, ſi je ne le renvoye.

ARLEQUIN.

Enfin, nous allons donc bien rire ?

L'ORATEUR.

Eſt-ce qu'on rit ?
Rire eſt un crime irrémiſſible ?

ARLEQUIN.

Quel eſt le châtiment ?

L'ORATEUR.

Tu perdrois l'appétit.

ARLEQUIN.

Bon ! bon ! cela n'eſt pas poſſible.
Comment le perdrois-je en riant,
Si je n'ai jamais pû le perdre en bien mangeant ?

L'ORATEUR.

Ecoute. Je te donne un avis ſalutaire.
Va m'attendre chez moi ; tu ſeras du feſtin.

Les moindres ris ſeroient fatals à ce myſtere ;
Il peut t'en échapper.

ARLEQUIN.

Rit-on, quand on a faim ?
Je ſuis alors cent fois plus triſte que les autres.

L'ORATEUR.

Puiſque tu le veux, ſois des nôtres.

ARLEQUIN, *embraſſant l'Orateur.*

Grand merci.

L'ORATEUR, *en roulant les yeux.*

Malheureux, que vois-je, en frémiſſant !
Tremble. . . .

ARLEQUIN.

Miſéricorde ! . . .

L'ORATEUR, *en lui faiſant faire la pirouette.*

O Dieux de nos grands peres,
Quelle incongruité ! Fuis loin de nos myſteres ;
Tu n'es pas en habit décent.

ARLEQUIN.

C'eſt mon habit de cour. Quelle eſt cette chicane ?

L'ORATEUR.

Il eſt trop mondain, trop prophane.
Ouvre les yeux, & vois comme on doit être mis,
Pour être un témoin légitime.

ARLEQUIN.

Oui, vraiment, ils ſont tous en deuil de la victime.
Seroit-ce en qualité de parens ou d'amis ?
Mais enfin je me rends.

L'ORATEUR.

Ah ! nous l'échappons belle.

ARLEQUIN.

Quand on parle raiſon, j'entends à demi-mot.
Adieu : mais, ſi l'on mange, ayez ſoin qu'on m'appelle.
(*à part, en s'en allant.*)
Ils veulent m'attrapper ; je ne ſuis pas ſi ſot.
(*Il ſort.*)

SCENE V

LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE.

L'ORATEUR.

Grace au Ciel, il nous abandonne.
(*aux Lictеurs.*)
Que tout accès ici, ſans excepter perſonne,
Soit interdit & condamné.
Lictеurs, obéiſſez à nos loix ſouveraines.
Et nous, par nos ſaintes haleines,
Amis, purifions l'air qu'il a profané.
Qu'avec une ferveur digne de mon attente,
Elles s'élevent dans les Cieux,
Comme autant de parfums agréables aux Dieux,
Et retombent ſur nous en roſée abondante.
(*Tous ſe mettent à ſouffler aux quatre coins du Théâtre.*)

L'ORATEUR.

C'en eſt aſſez ; je ſens qu'elles ont opéré ;
La réparation eſt faite,

L'expiation eſt complette ;
Le ſcandale eſt évaporé.
Vous, Citoyens, ſongez au ſalut de l'Empire :
Songez que le moindre ſourire
Nous empêchera d'étouffer
Cet eſprit à la mode, & ce goût ſi frivole,
Dont notre Jeuneſſe rafolle.
La Sageſſe va triompher.

SCENE VI.

LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE ; LA VICTIME, *amenée par des Sacrificateurs* ; ARLEQUIN, *avec des pleureuſes, portant la queue de la géniſſe, & faiſant des lazzis.*

ARLEQUIN.

Doucement donc, la blonde.

L'ORATEUR.

Ah ! Ciel ! c'eſt lui, je penſe !
Arlequin....

ARLEQUIN, *en montrant ſes gueuilles.*

Ils m'ont reconnu....
Vous voyez, je n'ai pas épargné la dépenſe.

L'ORATEUR.

A la malheur eſt-il venu !

ARLEQUIN.

Suis-je en habit congru ? Qu'y trouvez-vous à dire ?

L'ORATEUR.

Ta préſence. Du moins, ſi tu veux demeurer,
Ne vas pas rire.

ARLEQUIN.

Allez, je ſuis bien loin de rire,
Moi qui ne peux voir, ſans pleurer,
Egorger un chapon ; jugez d'une géniſſe.

L'ORATEUR.

Mais tant mieux, pitié n'eſt pas vice.

ARLEQUIN.

Je ne m'en conſolerois pas,
Si je n'étois bien ſûr d'en faire un bon repas.
Hélas ! la voici donc, la pauvre infortunée,
La future défunte ! ... Ah ! quelle deſtinée !
A ſeize ans, tout au plus, deſcendre au monument.
Que ſon air eſt touchant ! que ſes beaux yeux ſont mornes !
Comment ! on a doré ſes cornes.
Il eſt rare, après tout, qu'on les porte autrement.
Je n'en reſſens pas moins une douleur amere.
(*Il lui donne à manger.*)
Prends courage, m'amie ; avale, pauvre mere,
Pour la derniere fois.

L'ORATEUR.

Elle doit être à jeun.
Otez-lui promptement le morceau de la bouche.
(*à Arlequin.*)
Un peu trop de pitié te touche ;
Ton zele eſt par trop importun.

Tout eſt prêt, tout répond à l'ardeur qui m'anime.
Luribate, à l'autel conduiſez la victime.

ARLEQUIN, *en déclamant.*

Barbares, arrêtez.... Mes cris ſont ſuperflus....
Que je l'embraſſe encore.

L'ORATEUR.

On ne l'approche plus:
Elle appartient aux Dieux. Hors de-là, qu'on ſe range.

ARLEQUIN.

Avez-vous peur que je la mange?

(*Les ris partent de tous côtés. L'autel s'enfonce. La victime s'éleve en pied, mugit de joye, embraſſe Arlequin, ils ſe culbutent en riant.*)

L'ORATEUR, *déſeſpéré.*

On a ri dans la ſalle, & la Victime auſſi.
C'en eſt fait, Tyrinthiens; puiſque c'eſt votre envie,
Et que le ſort le veut ainſi,
Ne ſoyez donc jamais ſages de votre vie.
Mais la contagion vient-elle me ſaiſir?
Quel prodige en moi ſe déploye?
Mon ſort eſt décidé; mon cœur s'ouvre à la joye;
Il redouble, il me force, & m'entraîne au plaiſir.
(*Il prend les Vieillards par la main.*)
Aimons, rions, chantons. Adorable Folie,
Avec toi, pour jamais, je me réconcilie.
Si, juſqu'à l'arriere-ſaiſon,
A tes divins appas j'ai tardé de me rendre,
Pardonne à mon erreur; elle m'avoit fait prendre
La triſteſſe pour la raiſon.

SCENE IX. ET DERNIERE.

(Le Théâtre s'éclaire ; il repréſente le Temple de la Jeuneſſe ; tout y doit être de fleurs, avec les grouppes d'Hébé, de Zéphire & de Flore dans des niches de roſes, &c.)

KATINON, PHAON, MYSIS, ET TOUTE LA JEUNESSE.

KATINON, *à l'Orateur.*

Je vous prie à ma nôce.

L'ORATEUR.

Oui, j'en ſuis, & j'y danſe.

KATINON, *à Phaon.*

Ai-je eu tort de jouir d'avance,
Et qu'a-t-il pû t'en revenir
D'avoir livré ton cœur aux plus vives allarmes?
C'eſt autant de perdu ſur les biens à venir.

PHAON.

Ne m'étant pas flatté d'un ſort ſi plein de charmes,
Je le reſſens avec plus de vivacité.

KATINON.

Tendres cœurs, apprenez que l'eſpérance eſt faite
Pour voler au-devant de la félicité.
Pour rendre la nôtre parfaite,
Commençons par les Dieux qui comblent nos deſirs.

PHAON.

Que leur offrir d'aſſez dignes d'eux?

KATINON.

Nos plaiſirs.

Fin du troiſieme Acte.

DIVERTISSEMENT.

Katinon, après avoir dit qu'elle offre aux Dieux ſes plaiſirs, prend Phaon par la main. Ils danſent enſemble un pas-de-deux. L'idée de ce pas eſt que Katinon donne ſa couronne à Phaon, & lui enleve ſa guirlande; l'une pour lui marquer qu'elle le reconnoît pour ſon Souverain, l'autre pour faire voir qu'elle ſe rend ſon Eſclave. Katinon fuit toutes les fois que Phaon veut lui rendre ſa couronne. Pour épargner la guirlande, ſi l'on veut, la couronne, en s'allongeant, deviendra une guirlande, avec laquelle ils s'entrelaceront tous deux à la fin du pas-de-deux.

Le pas fini, Katinon, d'un air grave, ira au fond du Théâtre, où il y aura un trône, & dira:

CHERS amis, varions nos momens d'allegreſſe
Par des momens plus ſérieux.
Je vais rendre juſtice. Approchez, Peuple heureux;
Venez tous, que chacun s'empreſſe.

Lorſqu'elle ſera prête à monter ſur ſon trône, on verra paroître la Folie, & l'Amour qui n'aura qu'un carquois, & ſera ſans aîles & ſans bandeau.

LA FOLIE, *tenant l'Amour par la main, chantera ce Vaudeville.*

FIXONS dans ces lieux notre Cour,
C'eſt la Folie, avec l'Amour,

Qui vient dans ce ſéjour,
Qui vient recevoir votre hommage.
Je viens porter dans votre cœur
Le délire le plus flatteur,
Eh ! bon, bon, bon, en bonne foi,
Eſt-il quelque plaiſir ſans moi ?

L'AMOUR *reprend le refrain.*

Eh ! bon, bon, bon, en bonne foi,
Pourriez-vous être heureux ſans moi ?

KATINON.

Venez, venez paroître,
Aimables Immortels ;
Nos cœurs, ſans vous connoître,
Vous dreſſoient déjà des autels.
(*Examinant l'Amour.*)
Quoi ! l'Amour ſans bandeau, ſans aîles !

LA FOLIE.

Ses aîles maintenant ſont au pouvoir des Belles ;
Et quant à ſon bandeau, cet enfant de Cypris
En a fait préſent aux matis.
Mais vous allez juger ; jugeons tous trois enſemble.

L'AMOUR, *à Katinon.*

C'eſt fort bien dit, que vous en ſemble ?

KATINON.

Très-volontiers. Aſſéions-nous.
Venez, Tyrinthiens ; venez, tous.

La Folie & l'Amour font aſſeoir Katinon, & ſe mettent à ſes côtés.

UNE TYRINTHIENNE, *s'appprochant.*

Mes très-illuſtres Seigneurs & Dames, je viens vous préſenter ma requête ; je viens me plaindre....

KATINON.

Eh ! quoi ! vous nous parlez en proſe !
Eſt-ce ainſi qu'un ſujet s'expoſe ?
Chantez-nous votre cauſe.

LA FOLIE.

Bene, bene.

LA TYRINTHIENNE *chante.*

J'avois, dans ma cage,
Un gentil oiſeau ;
Tous les matins, par ſon ramage,
Il m'égayoit d'un air nouveau :
Cloris vient de me le prendre,
Et ne veut pas me le rendre.

KATINON, *gravement.*

Ce ſont donc là tous vos malheurs ?
La perte d'un oiſeau vous fait verſer des pleurs.
Qu'un autre lui ſuccede,
Voilà le vrai remede.

LA FOLIE.

Bene, bene. C'eſt à moi maintenant.

UN TYRINTHIEN, *à la Folie. Il chante.*

Une Actrice charmante,
M'enchante :
Nous brûlons, tous deux,
Des plus tendres feux.

O douleur cruelle !
Je vais ſuivre Mars.
Sous ſes étendarts,
La gloire m'appelle.
Hélas ! que deviendra, ſans moi,
Cette jeune Beauté qui m'a donné ſa foi ?

LA FOLIE, *rêve un moment.*
Je ne ſçais que répondre, & ſuis embarraſſée :
Il faut qu'un cotillon réveille ma penſée.

On joue un cotillon. Elle danſe ; & tout d'un coup reprenant un air grave, elle déclame.

Mes eſprits ont repris toute leur liberté,
Et je puis vous répondre avec tranquillité.
(*Au Tyrinthien.*)
L'Amour conſervera ſa flamme
Dans le cœur de l'objet qui regne ſur votre ame ;
Jeune Guerrier, vous pouvez vous calmer.
De jeunes Citadins, prenant ſoin de charmer
Ses ennuis, ſon inquiétude,
Sçauront l'entretenir dans la douce habitude
Et de plaire & d'aimer.

UN VIEILLARD, *ſuivi de pluſieurs autres, ſe préſente devant l'Amour, & chante :*

Nous avons fait chacun le choix d'une Bergere ;
Nous brûlons d'un amour ſincere.
Lancez, lancez,
Dans leurs cœurs glacés,
Les mêmes traits dont nous ſommes bleſſés.

L'AMOUR.

L'AMOUR.

Je promets que vous pourrez plaire
A l'objet qui vous a charmés;
Mais il vous faut ſubir une épreuve légere :
Si vous pouvez danſer, vous pourrez être aimés.

Les Vieillards prennent chacun la main d'une jeune fille. La vivacité de la danſe les oblige de ſe repoſer un moment ; alors de jeunes Tyrinthiens s'emparent d'elles, & danſent autour des Vieillards, qu'ils ont enchaînés avec leurs guirlandes.

Les Vieillards ſe retirent ; différentes danſes ; enſuite les couplets.

COUPLETS,

Sur le même Air qu'a chanté la Folie.

Si les ris, les jeux n'ont qu'un tems,
Employons bien ces doux inſtans.
Eſt ce dans le printems
Que doit commencer la vieilleſſe?
A l'âge où regnent les deſirs,
Refuſer ſon cœur aux plaiſirs,
C'eſt abuſer de la ſageſſe.
Eh ! bon, bon, bon, en bonne foi,
On peut s'en rapporter à moi.

La Prude, avec un fier dédain,
Voit en pitié le genre humain :
Malheur à ſon prochain,
Qu'à belles dents elle déchire!
Mais, n'en déplaiſe à ſa vertu,
Tout bien compté, tout rabattu,
Il vaut mieux aimer que médire.
Eh ! bon, bon, bon, en bonne foi,
Eſt-elle plus ſage que moi ?

Ces Merveilleuſes de nos jours,
Qui vont médiſant des amours,
Suivent-elles toujours
Une morale ſi commune?
Autant en emporte le vent.
Combien en ſurprend-on ſouvent
Allant à Paphos ſur la brune?
Eh! bon, bon, bon, en bonne foi,
Sont-elles plus ſages que moi?

Vive un Amant, rien n'eſt plus doux.
Maman me les dépeignoit tous
Comme des loups-garous.
Ont-ils jamais mangé perſonne?
Un beau jour qu'elle étoit en train
D'enfiler le même refrain,
Je lui dis: Avant votre automne,
Eh! bon, bon, bon, en bonne foi,
En aviez-vous plus peur que moi?

AU PARTERRE.

Avant de rentrer dans ſon char,
Thalie attend vos bontés; car
Nous ne valons que par
Le deſir ardent de vous plaire.
Si vous augmentez notre Cour,
Nous ferons tous nos efforts pour
Le bonheur de vous ſatisfaire.
Eh! bon, bon, bon, venez chez nous,
En dépit de tous nos jaloux.

Grande contredanſe.

FIN.

LA PRINCESSE DE SIDON,

TRAGI-COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN VERS;

AVEC

UN PROLOGUE.

ACTEURS DU PROLOGUE.

Premiere Entrée.

MÉLISENDE, Princeſſe de Sidon.
SUITE DE LA PRINCESSE, en Chaſſereſſes.
LA PREMIERE CHASSERESSE.
LA SECONDE CHASSERESSE.

Seconde Entrée.

LE DIEU DU SOMMEIL.
SUITE DU DIEU DU SOMMEIL.

Troiſieme Entrée.

LE DIEU DES SONGES.
SUITE DE SONGES FUNESTES.

Quatrieme Entrée.

PRINCIPAL SONGE, ſous la figure du Prince de Sidon, habillé en Guerrier.
SUITE DE SONGES, en Guerriers.

Cinquieme Entrée.

LA JALOUSIE.
DEUX FURIES, avec leur Suite.

Sixieme Entrée.

LA HAINE ET LA VENGEANCE, le poignard & le flambeau à la main.

Le Théâtre repréſente un grand bois. On voit, au fond, la grotte de Melluſine.

PROLOGUE.

PREMIERE ENTRÉE.

Ouverture en cors de chaſſe.

CHASSERESSES DE LA SUITE DE LA PRINCESSE DE SIDON.

LA PREMIERE CHASSERESSE.

AIR.

RASSEMBLEZ-VOUS, troupe fidelle;
La voix des Plaiſirs vous appelle.
(*à la Symphonie.*)
Sonnez, redoublez vos accens,
Éveillez l'écho des montagnes.
Sonnez, rempliſſez nos campagnes,
De vos ſons raviſſans.

Ire ET IIe CHASSERESSES, *enſemble.*

Raſſemblez-vous, troupe fidelle,
La voix des Plaiſirs vous appelle.

Danſes de Chaſſereſſes; enſuite une Chaſſereſſe danſant ſeule.

IIe CHASSERESSE, *chantant.*

AIR.

Ce beau jour rit à nos desirs.
L'Astre brillant du Monde
Ne sort du sein de l'onde
Que pour éclairer nos plaisirs.
La fraîcheur la plus pure
Embellit toute la Nature.
L'Aquilon est aux fers.
Les Zéphirs parfument nos plaines,
Et leurs douces haleines
S'exhalent dans les airs.

On danse.

Ire CHASSERESSE.

IIe AIR.

Que la chasse a de charmes !
L'amour heureux a moins d'appas.
Le bonheur suit nos pas.
Que la chasse a de charmes !
Ses plaisirs sont les seuls qu'on ne rachette pas,
Par des soupirs & par des larmes.
Que la chasse a de charmes !
L'amour heureux a moins d'appas.

(*Il se fait un silence.*)

LA PRINCESSE DE SIDON.

Suivez vos jeux ; allez, sans moi, troupe chérie ;
Partez ; c'est à regret que mon cœur s'en défend.
En attendant ici mon époux triomphant,
Je vais entretenir ma tendre rêverie.

Laiſſez-moi m'y livrer au gré de mes deſirs.
Je ne ſçais m'occuper que de l'objet que j'aime.
Vous avez entendu ma volonté ſuprême :
Rien ne vous retient plus ; commencez vos plaiſirs.

(Elle va ſe repoſer dans la grotte de Melluſine.)

AIR, *pour ſervir de ſujet au Chœur.*

Montons au ſommet des montagnes,
Pénétrons juſqu'au fond des bois ;
Répandons-nous dans les campagnes,
Volons à de nouveaux exploits.

CHŒUR DE TOUTES LES CHASSERESSES.

Volons à de nouveaux exploits.

(Elles partent.)

II. ENTRÉE.

Symphonie qui annonce le Dieu du Sommeil.

LE DIEU DU SOMMEIL.

Emparons-nous de ces lieux ſolitaires.
Dormez, ennemis du repos.
Que rien ne trouble les myſteres
Du tranquille Dieu des pavots.

Cédez, beaux yeux ; cédez, il y va de ma gloire :
On ne réſiſte point à mes charmes vainqueurs.
C'eſt en vain que l'Amour s'oppoſe à ma victoire ;
Je l'endors, je l'endors lui-même au fond des cœurs.

DANSES *de la ſuite du Dieu du Sommeil, qui s'entrelacent avec des guirlandes de fleurs.*

LE DIEU DU SOMMEIL.

C'en eſt fait ; accourez, que rien ne vous arrête :
Volez, Songes ; venez partager ma conquête.

III. ENTRÉE.

LE DIEU DES SONGES, SUITE DE SONGES FUNESTES, DE DÉMONS ET DE SPECTRES, *qui font des apparitions.*

LE DIEU DU SOMMEIL, *au Dieu des Songes.*

De quels affreux objets rempliſſez-vous ces lieux ?
Pourquoi ne vois-je ici que des Songes funeſtes ?

LE DIEU DES SONGES.

C'eſt pour la préparer aux dangers manifeſtes
Dont elle eſt menacée ; ils vont frapper ſes yeux.

Invocation aux Songes funeſtes.

Que l'un de vous emprunte & les traits & l'image
Du plus terrible des jaloux ;
Montrez à ſes regards ſon implacable époux.
Qu'il apparoiſſe en ſonge avec toute ſa rage ;
Qu'elle aille, par degrés, aux plus grandes fureurs.
Vous, Enfers, prêtez-nous vos plus noires horreurs.

Tourbillons de Démons & de Spectres, qui ne font que paſſer en pirouettant.

IV. ENTRÉE.

SONGES, *en Guerriers, annoncés par des tymbales & par des trompettes.*

SONGE PRINCIPAL, *ſous la figure & les habits guerriers du Prince de Sidon.*

Monſtres, que je nourris, malgré moi, dans mon ame,
Implacables ſoupçons, ne vous puis-je étouffer?
Hydre, qui renaiſſez ſans ceſſe de ma flamme,
Combattrai-je toujours, ſans jamais triompher?

Air plus doux.

Cédez-moi la victoire,
Sortez de ma mémoire,
Et de mon foible cœur.
Non, mon vainqueur
N'a point trahi ſa gloire;
Non, il ne s'eſt point parjuré.....
Qu'il me ſeroit doux de le croire,
Et d'en être aſſuré!

Danſes des Songes, en Guerriers.

PRINCIPAL SONGE.

Le calme ſuccede à l'orage;
Je deviens plus tranquille en cet heureux moment;
Que ſera-ce à l'aſpect charmant
Du cher objet de mon hommage?...

AIR, *qui doit ſervir de ſujet au grand Chœur.*

Jouiſſons, à longs traits, des plaiſirs du retour;
Nous avons moiſſonné les palmes les plus belles:
Mars eſt content de nous, que l'Amour ait ſon tour.
Que nos premiers vainqueurs nous retrouvent fideles.
Allons leur rapporter nos cœurs & nos lauriers:
La conſtance eſt auſſi la vertu des Guerriers.

Danſes de Guerriers.

PRINCIPAL SONGE.

Mais ſi ſon cœur avoit la même impatience,
A ſes empreſſemens ne le verrois-je pas?
On prévient ce qu'on aime, on devance ſes pas...
Je ſens renouveller ma juſte défiance.

Ici les nuages qui couvrent l'entrée de la grotte, ſe diſſipent; il apperçoit la Princeſſe.

Mais que je ſuis injuſte! Elle comble mes vœux:
Courons à ſes genoux.

Le Théâtre s'obſcurcit, il éclaire, on entend le tonnerre, une pluye de feu tombe, la Jalouſie & deux Furies ſortent de deſſous le Théâtre, tous les ornemens de la grotte diſparoiſſent; des Génies, ſous la forme de Démons, prennent la place des grouppes d'Amours.

V. ENTRÉE.

LA JALOUSIE ET DEUX FURIES.

LA JALOUSIE.

Arrête, malheureux.

PRINCIPAL SONGE.

C'eſt la Jalouſie.

LA JALOUSIE.

Oui ; que mon flambeau propice
T'éclaire au bord du précipice.
Eſt-ce encore à l'Amour que tu dois des autels?

PRINCIPAL SONGE.

Que me veux-tu ?

LA JALOUSIE.

Quelle eſt ton indigne foibleſſe !

LA JALOUSIE ET LES DEUX FURIES.

Quelle eſt ton indigne foibleſſe ?
Eſt-ce encore à l'Amour que tu dois des autels !
Ne te ſouvient-il plus....

PRINCIPAL SONGE.

Quels ſouvenirs mortels
Empoiſonnent mon ame, & le trait qui me bleſſe ?
J'ai donc été trahi ? Mes malheurs ſont-ils vrais ?
La foi qu'elle me doit, eſt-elle profanée ?...
Ah ! tout me garantit les rapports qu'on m'a faits.
La preuve qu'on m'en a donnée....

Je cherchois à douter.... Vous ne répondez rien ;
Mon malheur eſt trop ſûr. Dieux ! quel ſort eſt le mien !
C'en eſt fait ; je crois tout.... Quelle fureur m'enflamme !
C'eſt un torrent de feu qui dévore mon âme.

Air d'un grand mouvement.

Accourez à mes cris, ſecondez mon deſſein,
Eſprits de haine & de vengeance.
Venez, plongez vous dans mon ſein.
C'eſt du ſang qu'il me faut ; frappons d'intelligence.
C'eſt du ſang qu'il me faut ; ſecondez mon deſſein.

VI. ENTRÉE.

LA HAINE ET LA VENGEANCE, SUITE DE FURIES, *en tourbillons, avec le poignard & le flambeau à la main, qu'ils font briller aux yeux du Prince.*

LA HAINE ET LA VENGEANCE, *enſemble.*

Tu vois la Vengeance & la Haine.
Reçois ce fer, arme ta main :
Frappe, détruis, briſe ta chaîne ;
Le déſeſpoir ne peut être trop inhumain.

PRINCIPAL SONGE, *en prenant le poignard qu'on lui préſente.*

Vous allez me connoître à mes fureurs extrêmes :
Je veux que les Enfers en frémiſſent eux-mêmes.

(*En allant vers la Princeſſe.*)

On ne jouira plus des affronts qu'on m'a faits.

(*Il va pour poignarder la Princeſſe.*)

Malheureuſe, reçois le prix de tes forfaits.

LA PRINCESSE, *ſe réveillant en ſurſaut.*

Arrête, cher époux.

Tout diſparoît ; les Spectres, les Furies s'abîment ſous le Théâtre, ou s'envolent, ou ſe retirent par tourbillons ; le Théâtre s'éclaire, la grotte reprend ſa premiere forme.

LA PRINCESSE DE SIDON.

Que du moins ta victime,
Avant que de périr, ſçache quel eſt ſon crime....
Où ſuis-je? Qu'ai-je vû?... Rien ne s'offre à mes yeux.
Le calme le plus grand regne en ces ſombres lieux,
Et j'y ſuis ſeule en proye aux plus vives allarmes.
Quel réveil! ou plutôt, quel funeſte repos!
Je n'en goûte plus d'autre ; & le Dieu des pavots,
Tous les jours, pour moi ſeule, empoiſonne ſes charmes.
Eveillez-vous.... O Ciel! des ſonges ſi cruels
Devroient bien n'être faits que pour des criminels.

Fin du Prologue.

ACTEURS

DE LA TRAGI-COMÉDIE.

MÉLISENDE, Princeſſe de Sidon.

TANCREDE, Prince de Sidon.

SIDONIE, fille du Prince & de la Princeſſe de Sidon.

LUSIGNAN, Roi de Chypre, beau-pere de Tancrede.

BOEMOND, ami de Tancrede.

LE COMTE DE JOPPÉ.

LE COMTE D'ÉDESSE.

GUERRIERS, de la ſuite de Tancrede.

La Scene eſt dans une grande Forêt, voiſine de la Ville de Sidon.

LA PRINCESSE DE SIDON,

TRAGI-COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TANCREDE, LUSIGNAN, SUITE DE GUERRIERS.

TANCREDE.

C'En eſt aſſez ; laiſſons repoſer la Victoire.
Séparons-nous ici, compagnons de ma gloire ;
Ne ſuivez plus mes pas. Allez, braves Guerriers :
Puiſſiez-vous retrouver, au ſein de vos foyers,
Dans les bras les plus chers, les jours les plus propices !
(*à part.*)
Que n'y reviens-je auſſi ſous les mêmes auſpices !

Allez, vous dis-je; allez, hâtez d'heureux inſtans :
Nous nous raſſemblerons, quand il en ſera tems.

SCENE II.

TANCREDE, LUSIGNAN, LE SEIGNEUR D'ASCALON, ET LE COMTE DE JOPPÉ.

TANCREDE.

Enfin, nous triomphons de ce Chef téméraire ;
Aladin & les ſiens ont reçu leur ſalaire.
Mais, quand nous les avons ſi juſtement punis,
Nous n'en devons pas moins être toujours unis.
Ne nous endormons point ſur leur foi paſſagere ;
Tout traité n'eſt, pour eux, qu'une chaîne légere,
Qu'ils briſent auſſi-tôt qu'ils en ont le pouvoir.
Le parjure, chez eux, eſt le premier devoir
Qu'on preſcrit, contre nous, à ce Peuple infidele :
C'eſt leur religion & leur loi naturelle.
Ainſi tout doit toujours reſſerrer nos liens.
Après des intérêts ſi ſacrés, j'ai les miens :
Souffrez, en leur faveur, que je vous importune ;
J'en ai de ſéparés de la cauſe commune.

LUSIGNAN.

Vous, Tancrede !

TANCREDE.

Je dois ne plus vous les cacher.
Seigneur, ſi vous m'aimez, ils pourront vous toucher.

LUSIGNAN.

Vous y pouvez compter. Faites-nous-les connoître.

TANCREDE.

Vous me croyez heureux, & je le devrois être.
Je vous parois jouir du ſort le plus riant;
Je me ſuis fait un nom fameux dans l'Orient,
Mille & mille lauriers y couronnent ma tête,
Je regne à Sidon, Tyr eſt enfin ma conquête,
Et le trône des Grecs eſt un bien que j'attends.
Mais cet amas pompeux de titres éclatans,
La gloire, les ſuccès, la plus haute eſpérance,
Ne ſont, du vrai bonheur, que l'ombre & l'apparence.
J'éblouis les humains, & le moindre d'entr'eux
Jouit, ſans le ſçavoir, d'un ſort bien plus heureux.
Mais je devrois plutôt renfermer ce myſtere.

LUSIGNAN.

Eſt-ce avec vos amis que vous devez vous taire?
Seigneur, confiez-nous votre état douloureux:
L'épanchement du cœur ſoulage un malheureux.

TANCREDE.

Cet aveu ne fera qu'augmenter mon ſupplice;
Mais je veux bien vous faire un ſi grand ſacrifice.
Je frémis d'y penſer. Que vous dirai-je enfin?
Un ſerpent domeſtique, élevé dans mon ſein,
Un monſtre conſommé dans l'art le plus perfide,
Guidé par les tranſports de ſon cœur parricide,
N'aſpire qu'à l'horreur d'être mon aſſaſſin.

LUSIGNAN.

Que nous annoncez-vous?

TANCREDE.

Oui, tel eſt ſon deſſein.
Déjà plus d'une fois, pour aſſouvir ſa rage,
Ses ſacriléges mains ont tout mis en uſage :
L'aſſaſſinat, le fer, la flamme & le poiſon.
Que n'a point, contre moi, tenté la trahiſon ?
Je dois à l'amitié le jour que je reſpire.
Si je conſerve encore & la vie & l'Empire,
Je les tiens d'un ſecours ſecret, inattendu ;
Mais le glaive fatal eſt toujours ſuſpendu,
Et n'en eſt pas moins prêt à tomber ſur ma tête.

LUSIGNAN.

Attendrez-vous ſa chute ?

TANCREDE.

Hélas !...

LUSIGNAN.

Qui vous arrête ?
Voulez-vous ſuccomber ſous leurs coups inhumains ?
Ignorez-vous quels ſont les droits des Souverains ;
Que le Ciel ne nous a confié ſon tonnerre,
Que pour exterminer les monſtres de la Terre ?

TANCREDE.

Il eſt vrai, je le ſçais, la foudre eſt dans mes mains.

LUSIGNAN.

Le coupable eſt encore au nombre des humains !
D'où vient tant de lenteur ou tant de négligence ?
La généroſité vous porte à l'indulgence ;
Gardez-vous d'y céder : Seigneur, l'impunité
Eſt le plus grand forfait contre l'humanité,

Toujours avec le crime elle eſt d'intelligence.
L'intérêt général vous demande vengeance.
Ce n'eſt pas pour vous ſeul : livrez les criminels ;
Qui punit les méchans, venge tous les mortels.

TANCREDE.

Vous n'auriez jamais eu ce reproche à me faire,
Si la prudence ici ne m'étoit néceſſaire....
Mais vous qui m'excitez, qui preſſez mon courroux,
Eh ! bien, jurez-moi donc de ſeconder mes coups ;
Faites, entre mes mains, ce ſerment unanime.
Je ne puis me venger, ſans m'ouvrir un abîme.
Je ne me livre pas aiſément à l'effroi ;
Je crains peu les périls qui ne ſont que pour moi,
Et l'on m'a vû cent fois affronter le carnage :
Mais je vais expoſer au plus terrible orage
Un Peuple & des Sujets dont je ſuis adoré.
Vous ſçavez de quel titre ils m'ont tous honoré.
Ils ſont heureux ; je vais détruire mon ouvrage.
Ce ſont-là des malheurs plus grands que mon courage.
Je puis compter ſur eux, je les verrai voler ;
Ils brigueront l'honneur de ſe faire immoler,
Plutôt que de trahir ma vengeance & ma gloire.
Que me reviendra-t-il, ſi j'obtiens la victoire ?
Des faſtes de ma vie il faudra l'effacer.
Les ſuccès les plus grands peuvent-ils remplacer
Les déſolations, les ruines, les pertes,
Que, pour l'amour de moi, mon Peuple aura ſouffertes ?
Les querelles des Rois valent-elles jamais
Tout le ſang qu'elles font verſer à leurs Sujets ?

LUSIGNAN.

Et de qui craignez-vous la fureur vengereſſe ?

TANCREDE.

Il eſt des criminels pour qui l'on s'intéreſſe,
Qu'une aveugle pitié juſtifie aiſément :
Chacun n'en porte pas le même jugement.
Tous n'ont pas pour le crime un courroux implacable ;
Il pourroit ſe trouver des vengeurs du coupable.
Contre lui, quel qu'il ſoit, uniſſez-vous à moi.
Pour vous, pour vos amis, donnez-moi votre foi.
Sous le ſceau de l'honneur le plus inaltérable,
Contractons, entre nous, le nœud le plus durable.
Pour ma défenſe, enfin, réuniſſons-nous tous.

LUSIGNAN.

Oui, nous vous promettons de nous unir à vous,
De faire à ce ſujet nos intérêts des vôtres ;
Je le jure, en vos mains, pour nous & pour les nôtres :
Tous les cœurs vertueux ſeront vos défenſeurs ;
Je me rends leur garant : malheur aux aggreſſeurs.
Princes, vous ſouſcrivez à ce ſerment auguſte,
Et vous embraſſez tous une cauſe ſi juſte.
Que celui qui rompra cet accord ſolemnel
Soit couvert des horreurs d'un opprobre éternel ;
Qu'abandonné, proſcrit, il paye, avec uſure,
L'affreuſe indignité d'un ſi lâche parjure.
Nous nous y ſoumettons tous unanimement.

TANCREDE.

Jamais la probité n'a trahi ſon ſerment,

Et je prends ſur la vôtre une entiere aſſurance.
C'en eſt aſſez ; comptez ſur ma reconnoiſſance.
Allez, & puiſſiez-vous n'avoir, dans vos Etats,
Jamais à vous venger de pareils attentats.

SCENE III.

TANCREDE, *ſeul.*

La perfide mourra : ſa perte étoit jurée ;
Mais elle vient encor d'être mieux aſſurée.
Ma vengeance aura lieu ; je ſuivrai mes projets :
Il n'en coûtera point le ſang de mes Sujets :
Ils ſont en ſûreté ; j'ai conjuré l'orage,
Et je puis tout entier me livrer à ma rage :
Elle n'accablera que ma victime & moi.
On me plaindra du moins en frémiſſant d'effroi....
Que dis-je ! La pitié ſera pour la victime,
Et je n'inſpirerai qu'une horreur unanime.
De ce ſexe trop cher quel eſt donc le pouvoir ?
Il oſera ſans crainte oublier ſon devoir,
S'abandonner, livrer ſa fragile innocence
Aux tranſports effrénés d'une extrême licence ;
Il nous faut, en ſecret, dévorer nos douleurs !
Il aura mérité le plus grand des malheurs ;
Et quand on veut punir la plus mortelle offenſe,
Tous les cœurs auſſi-tôt en prennent la défenſe !
L'équité, la raiſon, tout eſt ſacrifié ;
Dès qu'il répand des pleurs, il eſt juſtifié

Des forfaits dont on a les preuves manifeſtes.
S'eſt-on vengé ; les cris, les noms les plus funeſtes,
Les imprécations, ſont le prix accablant
De qui n'a pû ſouffrir l'affront le plus ſanglant....
Eh ! bien, je ſubirai cette affreuſe aventure :
Soyons, puiſqu'il le faut, l'horreur de la nature ;
La vengeance tient lieu de tout... Mais quel ſujet
Ramene Luſignan ? Sçauroit-il mon projet ?

SCENE IV.

TANCREDE, LUSIGNAN.

LUSIGNAN.

Avant que je retourne au ſein de ma famille,
On m'a flatté de voir & d'embraſſer ma fille :
On dit que, par votre ordre, elle arrive en ces lieux,
Et que l'amour bientôt va l'offrir à vos yeux.

TANCREDE, *à part.*

L'amour !....

LUSIGNAN.

Que dites-vous ?

TANCREDE, *à part.*

Faiſons-nous violence...

LUSIGNAN.

A ce nom ſi chéri, vous gardez le ſilence !
D'où vient tant de froideur en un ſi doux inſtant ?

TANCREDE.

Seigneur, elle eſt mandée ; il eſt vrai qu'on l'attend.

LUSIGNAN.

On l'attend, dites-vous? ... Volons au-devant d'elle;
Prévenons, vous & moi, cette épouſe fidelle.

TANCREDE, *à part.*

Ce tems n'eſt plus. Que dis-je? il n'a jamais été.

LUSIGNAN.

Quoi donc! par quel obſtacle êtes-vous arrêté?
Si vous lui refuſez cette grace légere,
Vous me ferez penſer qu'elle vous eſt moins chere.

TANCREDE.

Daignez me diſpenſer de prévenir ſes pas;
Quelques raiſons, Seigneur, ne le permettent pas.

LUSIGNAN.

Quelques raiſons?

TANCREDE.

Souffrez qu'elles reſtent ſecrettes.

LUSIGNAN.

Tancrede, ce myſtere, & l'état où vous êtes,
Confirment les ſoupçons qu'on cherche à me donner.

TANCREDE.

Contre qui?

LUSIGNAN.

Contre vous; m'y dois-je abandonner?
J'ai reçu des avis...

TANCREDE, *à part.*

Ciel! qu'a-t-on pû lui dire?

LUSIGNAN.

Tenez, voyez, liſez ce qu'on vient de m'écrire.

TANCREDE, *à part, après avoir lu.*

Du moins je ne ſuis pas entierement trahi;
Le reſte du ſecret n'eſt pas connu de lui.

LUSIGNAN.

Suis-je bien informé ? L'avis eſt-il fidele ?

TANCREDE.

Quelque indiſcret, peut-être, animé d'un faux zele...

LUSIGNAN.

Ne diſſimulons plus ce qui n'eſt plus caché.
Barbare, quel ſerment m'avez-vous arraché ?
Qu'ai-je promis ? Ah ! ciel ! qu'ai-je pû me preſcrire ?
C'eſt mon ſang le plus pur que je viens de proſcrire,
Et c'eſt mon propre flanc que j'offre à déchirer !
Dans quel piége funeſte a-t-il pû m'attirer !
Pere trop malheureux ! .. Ah ! rendez-moi ma fille ;
Elle n'a point ſouillé l'honneur de ſa famille.
Ce ſont de vains ſoupçons ; vous n'en êtes pas ſûr.
Le ſang de Melluſine a toujours été pur.
Méliſende infidelle ! ... Elle ſeroit la ſeule. ...
D'ailleurs, s'il étoit vrai, notre immortelle ayeule,
Auroit, chez tous les ſiens, comme elle a toujours fait,
Dans l'ombre de la nuit, déploré ce forfait.
Je n'ai point entendu, dans l'ombre des rénebres,
Ces plaintes, ces ſoupirs, ces murmures funebres,
Et ces gémiſſemens, avant-coureurs certains
Des malheurs qui ſont prêts d'aſſaillir nos deſtins,
Elle veille ſur nous, & ſon ombre ſenſible,
En cette occaſion, n'eût pas été paiſible.
Vous êtes né jaloux, vous le ſerez toujours.
Ce poiſon, ſi fatal au repos de vos jours,
Tire de votre cœur ſa ſource intariſſable,
Des malheurs que je crains, je vous rends reſponſable.

Gardez-

Gardez-vous d'attenter à des jours précieux,
D'où dépendent les miens. J'en atteſte les cieux;
Vos Etats, vos Cités, vos Peuples, & vous-même,
Tout ſe reſſentiroit de ma fureur extrême.
Vous ſçavez mon pouvoir, mon crédit, mes amis.

TANCREDE.

Le parjure, Seigneur, vous ſera donc permis,
Et la foi des ſermens n'a rien qui vous engage?

LUSIGNAN.

(*à part.*) (*haut.*)
Malheureux!.... Oſez-vous m'adreſſer ce langage,
Et que réclamez-vous?

TANCREDE.

Un ſerment ſolemnel.

LUSIGNAN.

Vous ne m'avez lié que d'un nœud criminel.
Tout ſerment indiſcret devient illégitime.
Si-tôt qu'il ne ſçauroit s'effectuer ſans crime,
Il eſt nul, & le Ciel n'a pas pû l'accepter.
En un mot, gardez-vous de rien exécuter.

TANCREDE.

Je me laſſe à la fin de voir parler en maître,
En des lieux où jamais je n'en dois reconnoître.
Dans l'Iſle où vous regnez allez donner la loi;
On n'en reçoit ici que du Ciel, & de moi.
Quel que ſoit votre rang, & le nœud qui nous lie,
Je ne reconnois plus un Prince qui s'oublie.
Un langage ſuperbe eſt un mauvais moyen.
Roi de Chypre, écoutez votre arrêt & le mien.

Rien ne m'empêchera de punir qui m'offenſe,
Et je brave tous ceux qui prendront ſa défenſe.
Armez-vous, nous verrons qui de nous, en effet,
Sçait le mieux protéger ou venger un forfait.

(Il va pour ſortir.)

LUSIGNAN.

Ah! Tancrede, arrêtez; revenons l'un à l'autre;
Ne nous imputons rien: mon état & le vôtre
Excuſent les tranſports qui nous ſont échappés.
Nous ſommes, tous les deux, mortellement frappés,
Et le premier eſſor du déſeſpoir d'un pere
Ne doit pas offenſer. Plus ma fille m'eſt chere,
Plus vous avez ſur moi l'empire le plus doux,
Les ſentimens du ſang réjailliſſent ſur vous;
Et quand il ſeroit vrai, (ce que j'ai peine à croire,)
Que cette infortunée auroit trahi ſa gloire,
Je pourrois la haïr, & vous aimer toujours.
Je dis plus; je conſens d'abandonner ſes jours:
De cette fermeté mon cœur ſeroit capable.
Mais êtes-vous bien ſûr qu'elle ſoit ſi coupable?
Ah! ſans doute, il n'eſt point d'aveu plus douloureux.
Mais qui vous le demande? Un pere malheureux,
Qui prend autant de part, que vous, à cette injure;
Qui voudroit de ſon ſang racheter ce parjure.
S'il faut que Mélifende ait violé ſa foi,
C'eſt ma fille; l'affront remonte juſqu'à moi.

TANCREDE.

Gémiſſez donc ſur vous, ſur elle, & ſur moi-même.
On ne condamne point une femme qu'on aime,

Sur des préſomptions : il faut des faits conſtans ;
Même, après l'évidence, on doute encor long-tems.

LUSIGNAN.

L'apparence a ſouvent abuſé les plus ſages.
D'ailleurs, quel eſt l'hymen qui n'ait pas ſes orages ?
On s'y fait des malheurs ſans cauſes, ſans objets ;
Les plus ſenſibles cœurs y ſont les plus ſujets.

TANCREDE.

C'eſt un autre que moi que votre fille adore,
Qu'elle veut enflammer du feu qui la dévore,
Et faire, malgré lui, Souverain de Sidon.

LUSIGNAN.

Ah ! que m'apprenez-vous ? Quel affreux abandon !

TANCREDE.

Un criminel amour ne produit que des crimes.
Pour remplir, à ſon gré, ſes vœux illégitimes,
Que n'a-t-elle pas fait ? Apprenez ſes forfaits.
Vous ſçavez que la flamme, au fond de mon palais,
Penſa me dévorer... Eh ! bien, cet incendie
Fut l'œuvre de ſes mains & de ſa perfidie ;
Sans un ami qui ſçut m'arracher de la mort,
La cruelle eût ainſi diſpoſé de mon ſort.
Le remords auroit dû pénétrer dans ſon ame :
Il n'eſt pas fait pour elle. Au défaut de la flamme,
Depuis elle employa le fer. Plus d'une fois,
Emporté par la chaſſe, & ſeul au fond des bois,
Je me ſuis vû ſurpris, enveloppé dans l'ombre,
Tout près de ſuccomber, & de céder au nombre,

Si l'on n'étoit venu me ſecourir à tems:
C'étoient des aſſaſſins, & non pas des brigands.

LUSIGNAN.

C'en eſt trop.

TANCREDE.

Attendez; l'horreur n'eſt pas complette.
Tant d'attentats divers ne l'ont pas ſatisfaite.
Furieuſe de voir ſes complots ſuperflus,
De la ſoif de mon ſang brûlant de plus en plus,
La derniere noirceur lui parut légitime.
Il eſt un art affreux, cultivé par le crime,
Et qui n'eſt employé que par la trahiſon;
Elle en fit ſon recours: le plus mortel poiſon,
Au gré de ſes deſirs, l'auroit enfin ſervie:
Par un avis ſecret, on préſerva ma vie;
Mais ce fut aux dépens de mon triſte repos.
Vous connoiſſez celui, d'entre tous nos Héros,
Avec qui la vertu, la valeur éclatante,
M'avoient fait contracter cette amitié conſtante,
Qui, depuis ſi long-tems, combloit tous mes deſirs:
L'amitié m'a vendu cherement ſes plaiſirs.

LUSIGNAN.

Qui? Boëmond!

TANCREDE.

Oui, lui-même eſt ce rare modele.
Ce fut en ce tems-là que cet ami fidele
Diſparut tout-à-coup de ma funeſte Cour.
Ce départ imprévu, ſans eſpoir de retour,
M'accabla. Je cherchois le ſujet de ſa perte,
Lorſque j'en fis enfin l'affreuſe découverte.

Un des ſiens, pénétré des plus vives douleurs,
M'en apprit à la fois la cauſe, & mes malheurs.
Boëmond, lui-même . . .

LUSIGNAN.

Eh ! bien, expliquez ce myſtere.

TANCREDE.

Il eſt de tous mes maux la ſource involontaire.

LUSIGNAN.

Comment, ſans le vouloir, a-t-il pû vous trahir?

TANCREDE.

Je ne puis que le plaindre, & non pas le haïr.
Il rachete aſſez cher l'avantage funeſte
D'avoir pû faire naître un amour qu'il déteſte,
Et qu'il a vivement, mais en vain, combattu.

LUSIGNAN.

Etes-vous aſſuré de toute ſa vertu?

TANCREDE.

Vous-même, jugez-en : il en eſt la victime.
Voyant que ſa préſence entretenoit le crime,
Et lui ſervoit toujours d'eſpoir & d'aliment;
Craignant que des complots, ſuivis ſi conſtamment,
Ne rempliſſent enfin la parricide envie
De qui vouloit m'ôter & le trône & la vie,
Pour le mettre à ma place en ces funeſtes lieux,
Il a cru qu'en fuyant il me défendroit mieux;
Il a ſacrifié ſa fortune à la mienne;
Pour me ſauver la vie, il a proſcrit la ſienne :
En un mot, c'en eſt fait pour jamais, je le perds;
Il s'eſt allé cacher dans le fond des déſerts;
Il me laiſſe.

LUSIGNAN, *à part.*

Je crains ici quelque artifice.

TANCREDE.

Malheureux que je ſuis ! un ſi grand ſacrifice
Met le comble aux tourmens qu'il eût pu ſoulager ;
J'ai maintenant ſa perte & la mienne à venger.

LUSIGNAN, *à part.*

La remontrance ici ſeroit infructueuſe.
Pour ne pas irriter cette ame impétueuſe,
Feignons de lui céder.

TANCREDE.

Quels ſont vos ſentimens ?
Parlez : eh ! bien, faut-il vous rendre vos ſermens ?
Etes-vous juſte, ou non ? Protégez-vous encore
Un ſang qui dégénere, & qui vous deshonore ?

LUSIGNAN.

Hélas ! . . .

TANCREDE.

Vous ſoupirez ?

LUSIGNAN.

Que de maux imprévus !

TANCREDE.

Ah ! ce n'eſt pas à vous qu'il en coûte le plus ;
L'horreur de mon état l'emporte ſur tout autre.

LUSIGNAN.

Je ne diſcute point ni mon ſort, ni le vôtre.

SCENE V.

TANCREDE, LUSIGNAN, UN DES GENS DE TANCREDE.

L'ENVOYÉ.

Mélisende, Seigneur, va s'offrir à vos yeux;
Elle vient, à l'instant, d'arriver en ces lieux.

LUSIGNAN.

Ne la verrez-vous point?

TANCREDE.

Elle n'en est plus digne.
(*au Garde.*)
Suivez-moi.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

(*La Princesse paroît dans le fond du Théâtre.*)

LUSIGNAN, *seul.*

Je frémis.... Sa fureur se désigne.
Ce regard est l'éclair du coup qui va partir.
C'est mon sang qu'il menace, & qu'il faut garantir.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

MÉLISENDE, SIDONIE, ET SA SUITE.

MÉLISENDE.

Eſt-ce donc-là l'effet que mon retour opere ?
J'arrive, & je vois fuir mon époux & mon pere ;
Leurs bras me ſont fermés ; ils détournent de moi
Leurs pas précipités, & leurs yeux pleins d'effroi.
L'inſtant ſi déſiré, qui me rend leur préſence,
M'eſt cent fois plus affreux que ne fut leur abſence...
Que vois-je ? Je ne trouve ici, de toutes parts,
Rien de ce qui devoit enchanter mes regards.
Je tremble ; je ne ſçais quelle horreur s'y reſpire...
On m'obſerve en ſilence ; on me plaint ; on ſoupire :
D'un pere & d'un époux quel eſt donc le deſſein ?
Et toi, qui, tant de fois, a reçu dans ton ſein
L'inquiette douleur, & les pleurs de ta mere,
Doux gage de mes feux, & de ceux de ton pere,
Cher enfant; ah ! ma fille ! eh ! qu'avons-nous donc fait ?

SIDONIE.

Que me demandez-vous ?

MÉLISENDE.

Quel eſt notre forfait ?

SIDONIE.

Je l'ignore.

MÉLISENDE.

MÉLISENDE.

Apprends-moi quels crimes ſont les nôtres?

SIDONIE.

Je ne puis que mêler mes pleurs avec les vôtres,
Suivre votre deſtin, & mourir avec vous.

MÉLISENDE.

Toi, mourir! Eh! pourquoi?... Mon pere vient à nous.

SCENE VIII.

LUSIGNAN, MÉLISENDE, SIDONIE.

LUSIGNAN, *à part.*

Tancrede, à ma priere, a ſuſpendu la foudre.
Voyons, en ce moment qu'il prend pour ſe réſoudre,
S'il faut laiſſer aller ou retenir ſon bras.
Cherchons la vérité. Je tremble à chaque pas.
Ah! grand Dieu, ſi jamais tu pris ſoin de ma gloire,
Sauve mes derniers jours d'une tache ſi noire.
Fais que je laiſſe un ſang pur, & digne de moi.
(*haut, aux Gardes.*)
Emmenez Sidonie.

SIDONIE.

Ah! Seigneur! Eh! pourquoi?
(*en ſe jettant entre les bras de Mélisende.*)
Non, je ne quitte pas une mere ſi chere.

MÉLISENDE.

Obéiſſez, ma fille. Embraſſez votre mere:
Puiſſions-nous nous revoir!

LUSIGNAN, *aux Gardes.*

Otez-la de mes yeux.

SIDONIE.

Hélas!... (*On l'emmene.*)

LUSIGNAN, *aux Gardes.*

Eloignez-vous un moment de ces lieux.

(*Ils ſortent.*)

SCENE IX.

LUSIGNAN, MÉLISENDE.

MÉLISENDE.

Mon pere, quel eſt donc ce funeſte myſtere?
Quel accueil eſt le vôtre?

LUSIGNAN.

Il eſt involontaire.
Epargnons, entre nous, des diſcours ſuperflus,
Princeſſe de Sidon.

MÉLISENDE.

Ne m'accordez-vous plus
Le nom de votre fille?

LUSIGNAN.

Il faut quitter ce titre.
Je ne ſuis, à préſent, que le juge & l'arbitre
Du prix qui vous eſt dû.

MÉLISENDE.

Quelles obſcurités?

LUSIGNAN.

Vous reprendrez vos droits, ſi vous les méritez.
Vous êtes accuſée....

MÉLISENDE.

Eh ! de quoi puis-je l'être ?

LUSIGNAN.

De quoi !... Mais vous devez aiſément le connoître.

MÉLISENDE.

Un coupable eſt ſon Juge ; il ne peut s'abuſer,
Il ſçait de quel forfait on le peut accuſer :
L'innocence, au contraire, ignore de quel crime
On peut former, contre elle, un ſoupçon légitime.

LUSIGNAN.

Souvent on croit pouvoir cacher la vérité,
Sous le maſque trompeur de la ſécurité.

MÉLISENDE.

Vous pouvez m'étonner ; mais non pas me confondre.

LUSIGNAN.

(*à part.*) (*haut.*)
Plût au Ciel !... S'il eſt vrai, tâchez de me répondre ;
Vous ſçavez vos devoirs ; n'a-t-on rien à venger ?

MÉLISENDE.

Je ne puis vous comprendre.

LUSIGNAN.

Un amour étranger,
Les coupables tranſports d'une flamme effrénée,
N'ont-ils point, en ſecret, outragé l'hyménée ?
Faut-il, pour me répondre, un ſi long examen ?

MÉLISENDE.

Hélas !

LUSIGNAN.

Vous vous troublez... O malheureux hymen!
On t'a sacrifié; tu demandes vengeance.

MÉLISENDE.

Ah! ne me soupçonnez d'aucune intelligence.

LUSIGNAN.

Comment donc?

MÉLISENDE.

Puisqu'enfin le voile est arraché,
Il faut vous avouer ce qui n'est plus caché,
Il est vrai....

LUSIGNAN.

Que dit-elle?... Achevez donc le reste.

MÉLISENDE.

Depuis assez long-tems, l'amour le plus funeste,
Et le plus téméraire, est un de mes fléaux.
Si j'ai dans le silence enseveli mes maux,
Et gardé, pour moi seule, un si cruel supplice,
Je ne m'attendois pas qu'on auroit l'injustice
De me faire un forfait de cette attention.
Punissez ma prudence & ma discrétion.

LUSIGNAN.

Que prétendez-vous dire?

MÉLISENDE.

Et vous-même, mon pere,
Vous m'eussiez ordonné de couvrir ce mystere,
D'un voile impénétrable aux yeux de mon époux;
Et quoique mon silence allume son courroux,
J'ose douter encor que je lui dusse apprendre
Que, de tous ses amis, le plus cher, le plus tendre,

Reſpirant, mais en vain, un amour criminel,
Cherchoit à le couvrir d'un opprobre éternel.
Non, je n'ai jamais dû le rendre manifeſte;
Et je croirai toujours qu'un ſecret ſi funeſte
Eſt le ſeul qu'une épouſe ait droit de renfermer.

LUSIGNAN, *à part.*

O Ciel! dans mes ſoupçons me puis-je confirmer!
On l'accuſe d'aimer; & c'eſt elle au contraire....
(*haut.*)
Ce traître, dites-vous, plein d'un feu téméraire,
N'a ceſſé, mais en vain, de vous perſécuter?

MÉLISENDE.

Je n'imagine pas qu'on oſe m'imputer
D'avoir jamais nourri cette ardeur inſenſée.
Tant d'horreur ne peut pas ſouiller votre penſée...
Vous ne paroiſſez point en être convaincu.

LUSIGNAN.

Vous avez triomphé de toute ſa vertu.
Ce Sage, eſtimé tel de tous tant que nous ſommes,
Eſt devenu l'opprobre & le dernier des hommes;
Aux plus honteux excès il ſe ſeroit porté!...

MÉLISENDE.

Ce triomphe eſt affreux; mais je l'ai remporté.

LUSIGNAN.

Il vous aimoit?

MÉLISENDE.

L'exil, qu'il s'eſt preſcrit lui-même,
Prouve ſon déſeſpoir.

LUSIGNAN.

Ah! quelle horreur extrême!

MÉLISENDE.

Quoi ! tout ce que je dis augmente votre effroi,
Et ſemble vous prêter des armes contre moi !
La ſimple vérité, dite avec innocence,
N'a-t-elle plus, ſur vous, de force & de puiſſance ?
Ah ! mon pere, eſt-ce moi qui vous la fais haïr ?

LUSIGNAN.

Je la cherche plutôt.

MÉLISENDE.

Peut-elle ſe trahir ?
Vous en méconnoiſſez les traits les plus ſenſibles :
Dans mon cœur, dans mes yeux ils ſont aſſez viſibles...
Quel eſt donc mon malheur ?

LUSIGNAN.

Laiſſe-moi reſpirer.

MÉLISENDE.

Quoi ! vous vous détournez de moi pour ſoupirer !

LUSIGNAN.

Tu l'emportes ; mon cœur n'admet plus de partage.
Ceſſe d'interpreter à ton déſavantage
Le trouble que tu vois regner dans tous mes ſens.
Non, tu n'as plus de part à l'horreur que je ſens...
L'Enfer a, contre nous, vomi toute ſa rage.
Si tu ſçavois... (*à part.*) Mais, non ; cachons-lui cet orage.
Elle mourroit avant la fin de ſes malheurs.
(*haut.*)
Raſſure-toi, ma fille ; appaiſe tes douleurs ;
Va, tu n'as point perdu l'eſtime de ton pere.
Embraſſe-moi... Jamais tu ne me fus plus chere.

MÉLISENDE.

Mon pere, vous pleurez !...

LUSIGNAN.

Je vole où l'on m'attend :
Le tems nous eſt trop cher, pour en perdre un inſtant.
(*Il ſort.*)

SCENE X.

MÉLISENDE, *ſeule.*

Il me laiſſe ; il s'en va, les yeux noyés de larmes !
Eſt-ce là le moyen de m'ôter mes allarmes ?
Quelque orage, ſans doute, eſt ſur moi ſuſpendu.
Mes jours ſont menacés, ſi j'ai bien entendu.
On m'accuſe, dit-il ; & l'Enfer, en furie,
A vomi, contre moi, toute ſa barbarie....
Boëmond m'impute-t-il d'avoir flatté ſes feux ?
Mais, non ; n'accablons pas encore un malheureux.
Reconnoiſſons Tancrede, & ſon ame jalouſe.
Sans doute il aura fait un crime à ſon épouſe
D'un déplorable amour inſpiré ſans deſſein,
Et d'avoir renfermé ce ſecret dans mon ſein.
Ah ! qu'il prenne ma vie, elle eſt empoiſonnée ;
Et j'aime mieux mourir, que vivre ſoupçonnée.

SCENE XI.

MÉLISENDE, SES GARDES, *qui ſe rapprochent*, ET UN DES OFFICIERS DE TANCREDE.

MÉLISENDE.

Mais qui vois-je arriver ? Que va-t-on m'annoncer ?
Seroit-ce mon arrêt qu'on vient me prononcer ?
Que dis-je ? Mon arrêt ! Ma gloire s'en offenſe :
Ce terme eſt pour le crime, & non pour l'innocence.
On me peut immoler, mais non me condamner.
(*au Garde.*)
Quel que ſoit le ſujet qui te puiſſe amener,
Approche, explique-toi.

LE GARDE.

Malheureuſe Princeſſe !...

MÉLISENDE.

Que dis-tu ?

LE GARDE.

Je gémis.

MÉLISENDE.

Quelle douleur te preſſe ?

LE GARDE.

Déplorable victime !...

MÉLISENDE.

Oſe me découvrir
Le ſujet de tes pleurs.

LE GARDE.

Princeſſe, il faut mourir.

MÉLISENDE.

Il faut mourir!

LE GARDE.

Tel eſt cet ordre irrévocable;
Daignez nous ſuivre.

MÉLISENDE, *à ſa Suite.*

Adieu... Mon malheur vous accable;
Votre pitié m'eſt chere, & couronne vos ſoins;
Mais un autre que moi, n'en mérite pas moins.
Pleurez ſur mon époux bien plus que ſur moi-même.
Allons, obéiſſons à ſon ordre ſuprême:
Je m'abandonne aux coups qui vont m'ôter le jour,
Et je les reçois tous de la main de l'Amour.

(*Elle ſort.*)

SCENE XII.

LUSIGNAN, *ſeul.*

Tancrede a refuſé de paroître à ma vûe,
Et je viens... Mais, ô Ciel! ma fille eſt diſparue!
Vainement je la cherche ici de toutes parts,
Elle ne s'offre point à mes triſtes regards,
Et je n'entends au loin que des voix qui gémiſſent...
J'ai tout à redouter; mes entrailles frémiſſent.
Mais que vois-je? On l'entraîne à pas précipités!
Volons à ſon ſecours... Barbares, arrêtez...

(*Il ſort.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TANCREDE, LUSIGNAN.

TANCRÉDE.

Eh ! depuis quand, Seigneur, êtes-vous ſi crédule ?
Eſt-ce avec une fable abſurde & ridicule
Que l'on détruit des faits ? Ne tient-il qu'à nier ?
Ne faut-il qu'accuſer & que calomnier,
Que rejetter, enfin, ſes crimes ſur un autre,
Pour s'en débarraſſer ? Quelle idée eſt la vôtre ?

LUSIGNAN, *à part.*

Affectons d'ignorer l'ordre qu'il a donné.

TANCRÉDE, *à part.*

Ne lui laiſſons rien voir. (*haut.*) Vous êtes étonné ?

LUSIGNAN.

Eh ! pourquoi voulez-vous qu'il ne ſoit pas poſſible
Que cet homme ait été, pour elle, trop ſenſible ?
Il la voyoit ſans ceſſe....

TANCREDE.

Il m'eſt trop attaché.

LUSIGNAN.

Un ami, bien ſouvent, n'eſt qu'un rival caché.

TANCRÈDE.

Les loix de l'amitié n'ont point été trahies.

LUSIGNAN.

L'amitié ſert de voile à bien des perfidies;
L'abus n'en eſt pas rare.

TANCRÈDE.

Il peut être arrivé;
Mais il ne conclut rien contre un Sage éprouvé,
Que je connois à fond, dont l'auſtere conduite
N'a jamais varié pendant vingt ans de ſuite
Qu'en tout tems, qu'en tous lieux nous avons combattu....

LUSIGNAN.

Un inſtant peut détruire un ſiécle de vertu.
Eh! l'Amour n'a-t-il pas égaré les plus ſages?
Ce ſont eux qui ſouvent ſont les plus grands naufrages;
D'autant plus que ce n'eſt qu'après avoir long-tems
Employé les efforts, les ſoins les plus conſtans,
Pour éviter l'écueil qui ſemble les pourſuivre.
Au penchant, plus fort qu'eux, leur cœur alors ſe livre,
L'impoſſibilité de pouvoir s'arrêter
Leur eſt une raiſon pour ſe précipiter.
Le déſeſpoir de voir que leur vertu les quitte,
Vers les plus grands excès les pouſſe encor plus vîte;
Et l'on eſt effrayé, lorſque l'on ſort d'erreur,
De trouver que leur vie eſt un tiſſu d'horreur.

TANCRÈDE.

Ce portrait eſt celui d'une femme coupable,
Qui ne ſembloit jamais pouvoir être capable

De trahir le devoir & l'amour conjugal.

LUSIGNAN.

Rien n'eſt plus inoui, lorſque tout eſt égal,
Que de croire plutôt votre épouſe infidelle,
Qu'un Etranger, qui peut ne l'être pas moins qu'elle.
L'amitié vous aveugle; & l'amour gémiſſant,
Au fond de votre cœur, ſera-t-il impuiſſant?
Si vous voulez l'entendre, il demande juſtice.
Examinez du moins, ſondez ce précipice,
Cherchez la vérité. Boëmond eſt accuſé;
Si vous ne craignez pas d'être déſabuſé,
Si ma fille jamais a pû vous être chere,
Enfin, ſi vous devez quelque eſtime à ſon pere,
Portez dans cet abîme un œil plus attentif,
Faites ſecrettement chercher ce fugitif;
Sa fuite m'eſt ſuſpecte : il faut le voir lui-même;
Il faut qu'il parle; & ſi, par un malheur extrême,
Il ne reſpire plus, voyons ce délateur;
Car ce titre convient à tout accuſateur.
Ce n'eſt peut-être, au fond, ou du moins je l'augure,
Qu'un de ces vils mortels voués à l'impoſture,
Miniſtres du menſonge & de l'iniquité,
Payés pour dépoſer contre la vérité;
Mais je veux bien riſquer, oui, quoi qu'il en puiſſe être,
De mettre l'innocence à la merci d'un traître,
Puiſqu'enfin nous n'avons que lui ſeul pour témoin;
S'il prouve, j'y ſouſcris.

TANCREDE.

Eh! ſans aller plus loin,

J'ai bien d'autres garants moins aiſés à confondre,
Et l'amour paternel n'y pourra pas répondre.

LUSIGNAN.

Peut-être.

TANCREDE.

J'en ſuis ſûr. Outre ces attentats,
Qui ſembloient tous les jours ſe former ſous mes pas,
Ces périls, où ſans ceſſe, au gré de ſon envie,
Méliſende avoit ſoin de remettre ma vie. . . .

LUSIGNAN.

Quelle preuve avez-vous qu'elle y puiſſe avoir part?

TANCREDE.

Seigneur, ils ne ſont pas l'ouvrage du hazard:
Il faut que ce ſoit elle, ou que Boëmond lui-même
Ait été l'artiſan de cette horreur extrême:
Peut-on l'imaginer? Loin de me ſecourir,
Comme il a toujours fait, il m'eût laiſſé périr;
S'il eût voulu ma vie, il en étoit l'arbitre;
Je la lui dois. Ainſi jugez donc à quel titre
Je puis aſſeoir ſur lui vos indignes ſoupçons.
Mais c'eſt un labyrinthe où nous nous enfonçons.
Votre fille a fourni la preuve la plus ſûre;
Sa main, plus d'une fois, a ſigné ſon parjure,
Et l'on m'en a remis les gages odieux:
(*Il lui donne des lettres.*)
Je les ai; les voici, je les mets ſous vos yeux.
(*Luſignan lit.*)
Convainquez-vous enfin, liſez ce qu'elle adreſſe
A l'objet d'une vaine & coupable tendreſſe;

Voyez tout : ſont-ce là des témoins ſuppoſés?

LUSIGNAN.

Ciel ! que viens-je de lire ?

TANCREDE.

Eh ! bien, ſi vous l'oſez,
Accuſez donc encor, taxez de frénéſie
Les trop juſtes tranſports dont mon ame eſt ſaiſie :
Moi même ai-je détruit le repos de mes jours?
Ne ſuis-je, n'ai-je été, ne ſerai-je toujours
Qu'un malheureux jaloux, qui puiſe dans ſon ame
L'intariſſable cours du poiſon qui l'enflamme?...
Vous ne répondez rien.

LUSIGNAN.

Pour me déterminer,
Permettez-moi, Seigneur, de mieux examiner
Ces preuves de l'horreur dont ma fille eſt couverte.
Confiez à ma foi ces garants de ſa perte.
L'intérêt de mon ſang, ſon opprobre, le mien,
Ne me permettent pas de précipiter rien :
J'y voudrois réfléchir avant que je prononce.
(*Il ſort.*)

SCENE II.

TANCREDE, *ſeul.*

Va, je n'ai pas beſoin d'attendre ta réponſe ;
Je dois être vengé... Si l'on m'avoit trahi...
Mais on vient, & je vois que je ſuis obéi.

SCENE III.

TANCREDE, *recevant une urne de la main d'un homme de ſa Suite.*

Donne ; c'en eſt aſſez : que m'importe le reſte ?
Je ne veux rien de plus d'un objet ſi funeſte ;
Ce gage me ſuffit, & comble tous mes vœux,
Et je n'ai pas beſoin de ſes derniers adieux....
Avant que de tomber dans la nuit éternelle,
Elle t'aura nié qu'elle fut criminelle.
La fauſſeté toujours abonde en faux ſermens ;
Nul forfait n'a jamais, juſqu'aux derniers momens,
Souillé la pureté du flambeau de ſa vie ;
Dans le fond du tombeau, ſes crimes l'ont ſuivie.
La perfide !... Sans doute, elle a ſçu t'abuſer ?...
Tu pleures !... Garde-toi, ſur-tout de l'excuſer
Si tu ne veux auſſi partager ſon ſupplice ;
On ne peut la pleurer, ſans être ſon complice...
Ote-toi de mes yeux, ſi tes jours te ſont chers...
Va, puiſſes-tu bientôt la rejoindre aux Enfers !

SCENE IV.

TANCREDE, *seul.*

Ces lâches n'ont jamais pleuré que leurs semblables.
Enfin, j'ai donc vengé ces nœuds inviolables,
Que cette malheureuse a tant deshonorés.
Que je suis satisfait ! Dans mes sens dévorés,
La soif de la vengeance enfin est étanchée ;
Celle qui l'allumoit vient d'être retranchée
Du nombre des mortels ; elle a perdu le jour ;
Pour elle, & pour moi-même, il n'est plus de retour...
Quoi ! c'en est fait ! voilà le reste déplorable
De tout ce que la Terre eut de plus adorable !
Que le Ciel, qui l'orna des plus aimables traits,
Ne lui fit-il un cœur conforme à tant d'attraits !...
Vers ce funeste objet, quelle pitié m'entraîne !
Dans mon sein, dans mon cœur, j'ai beau chercher la haine
Qui devroit y regner, je ne l'y trouve plus...
Malheureux ! qu'ai-je fait ? O regrets superflus !
Je sens que ma vengeance est un poids qui m'accable...
Du plus lâche retour serois-je encor capable ?...
Il n'est plus tems... O Ciel ! que vais-je devenir ?
Je ne la verrai plus que dans mon souvenir,
Qu'à travers les horreurs qu'elle y laisse après elle ;
A peine j'oserai penser à l'infidelle....

Quel

Quel vuide affreux ! Pour moi, tout eſt évanoui ;
On ne remplace point les biens dont j'ai joui. . .
Si du moins l'amitié pouvoit m'offrir ſes charmes,
Et me prêter ſa main pour eſſuyer mes larmes,
Que ſon ſecours m'auroit heureuſement ſervi !
Mais en me trahiſſant, l'Amour m'a tout ravi.
(Il s'aſſied ſur un gazon aux pieds de quelques arbres.)
Tendre & ſeul rejetton d'une tige coupable,
Tiens-moi donc lieu de tout. En ſeras-tu capable ?
Enfant né dans un ſein devenu criminel,
Pourras-tu mériter mon amour paternel ?
Image de ta mere, auſſi charmante qu'elle,
Ne marcheras-tu point ſur ſa trace infidelle ?
Quel exemple pour toi ! Quel héritage affreux !
Comme elle, tu promets un caractere heureux,
Et tu donnes déjà la plus riche eſpérance :
Prends toutes les vertus dont elle eut l'apparence.
Puiſſes-tu n'avoir pas le germe infortuné,
Dont ſon coupable cœur étoit empoiſonné ! . . .
Holà, quelqu'un ?

SCENE V.

UN GARDE, TANCREDE.

LE GARDE.

Seigneur. . . .

TANCREDE.

Qu'on m'amene ma fille.

SCENE VI.

TANCREDE, *ſeul.*

Sur qui veux-je fonder l'eſpoir de ma famille ?
J'aurai proſcrit la mere, & ce ſera ſon ſang
A qui je tranſmettrai ma tendreſſe, & mon rang.
Inſenſé que je ſuis, je veux faire revivre
Celle qui n'a jamais ceſſé de me pourſuivre !
Au milieu de ma Cour, dans mes bras, ſous mes yeux,
J'éleverois le fruit d'un hymen odieux !
Qui m'a toujours trahi, renaîtroit de ſa cendre !
D'une lâche pitié ſçachons mieux nous défendre,
Pourſuivons ma vengeance au-delà du trépas :
Non, perfide, ton ſang ne te ſurvivra pas ;
Tu mourras toute entiere ; il y va de ma gloire.
Oui, j'anéantirai ta funeſte mémoire !....
Ce qui reſte de toi périra....

SCENE VII.

SIDONIE, TANCREDE.

SIDONIE.

Je le vois....
Je frémis.... Pardonnez ; c'eſt la premiere fois

Que j'aborde, en tremblant, un pere que j'adore...

TANCREDE, *se levant avec fureur.*

Je ne me connois plus; la fureur me dévore.

SIDONIE.

Je ne vois point ma mere.

TANCREDE, *en tirant un poignard pour la frapper.*

Il faut vous réunir.

SIDONIE.

Ah! mon pere... Eh! de quoi voulez-vous me punir?

TANCREDE, *le poignard levé.*

Avois-je mérité le plus ſenſible outrage?

SIDONIE.

Eh! bien, voilà mon ſein; frappez-y votre image.

(*Tancrede détourne la tête.*)

Reprenez votre ſang; je n'examine rien:
Puiſſiez-vous n'avoir fait répandre que le mien!

TANCREDE, *jettant le poignard.*

Non, je ne puis pouſſer ſi loin la barbarie.
Ma main eſt déſarmée, & non pas ma furie.
Va, fuis, enfonce-toi dans ces affreux ſéjours:
Aux monſtres des forêts j'abandonne tes jours...
S'ils dédaignent leur proye....

SIDONIE.

Ah! quelle deſtinée!

TANCREDE.

Si tu vis, que ce ſoit pour pleurer d'être née
D'une mere à jamais l'opprobre des humains....

(*En lui donnant l'urne.*)

Tiens....

SIDONIE.

Que remettez-vous en mes tremblantes mains ?

TANCREDE.

C'eſt le cœur de ta mere, & ton ſeul héritage.

SIDONIE.

Ah ! cruel ! . . .

TANCREDE.

Je n'y puis réſiſter davantage ;
Fuyons, éloignons-nous.

SIDONIE.

Tous mes ſens ſont glacés !

TANCREDE.

Amour, hymen, honneur, vengeance, en eſt-ce aſſez ?
(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

SIDONIE, *ſeule, avec l'urne à la main.*

Eſt-ce là le deſtin que je pouvois attendre !
Tant de maux ſont-ils faits pour l'âge le plus tendre !
Fille de tant de Rois, je tombe en un inſtant,
Du faîte des grandeurs, dans le ſein du néant.
Mon pere m'abandonne, & je n'ai plus de mere.
O fille déplorable ! . . . O douleur trop amere ! . . .
(*Elle s'aſſied.*)
J'y ſuccombe. . . Eh ! par où puis-je avoir mérité
De me voir dans l'état où n'a jamais été

La plus vile mortelle, & la plus malheureuſe ?
Venez donc terminer mon infortune affreuſe,
Monſtres : éveillez-vous ; du fond de vos abris,
Entendez votre proye, accourez à mes cris ;
Venez fondre ſur moi, je vous ſuis deſtinée.
Ciel ! ils n'entendent point ma voix infortunée ! . . .
(*Elle apperçoit le poignard que Tancrede a laiſſé tomber.*)
Mais que vois-je à mes pieds ! Celui qui veut ma mort
M'a laiſſé, par pitié, de quoi finir mon ſort.
C'eſt ſon dernier préſent ; j'en ſçaurai faire uſage,
Pour ouvrir à mon ame un facile paſſage. . . .
(*Elle ſe leve.*)
Cherchons auparavant, en ces ſauvages lieux,
A mettre en ſûreté ces reſtes précieux.
Puiſſent-ils repoſer ſous une ombre tranquille !
(*Elle fait quelques pas.*)
Cet arbre, dans ſon ſein, leur préſente un aſyle.
(*A l'arbre.*)
Sois ſacré déſormais, & deviens un autel.
(*En mettant l'urne dans le creux de l'arbre.*)
Conſerve cherement un dépôt immortel,
Qui mérite à jamais qu'on l'honore & l'encenſe.
Tu reçois, en ce jour, des mains de l'innocence,
Ce qui n'eut point de prix.

SCENE IX.

SIDONIE, MÉLISENDE, *à l'entrée de l'antre où elle étoit cachée.*

MÉLISENDE, *à part.*

Quels accens douloureux !...

SIDONIE.

C'eſt le cœur le plus pur, & le plus malheureux....

MÉLISENDE, *à part.*

Juſqu'au fond de cet antre, une voix m'a frappée...

SIDONIE, *en ramaſſant le poignard de Tancrede.*

C'en eſt fait....

MÉLISENDE, *à part.*

Avançons.... Me ſerois-je trompée?

SIDONIE.

Je n'ai plus qu'à mourir; j'ai vécu trop d'un jour.

(*Elle leve le bras pour ſe frapper.*)

O ma mere! reçois le prix de ton amour.

MÉLISENDE, *en accourant vers Sidonie.*

Juſte Ciel! c'eſt ma fille!... Arrêtez, Sidonie....

SIDONIE.

Ma mere, eſt-ce bien vous!... O douceur infinie!...

Je renais, avec vous, dans cet embraſſement....

Ah! daignez ſatisfaire à mon empreſſement;

Par quel prodige heureux m'êtes-vous conſervée?

MÉLISENDE.

Je devrois n'être plus; mon pere m'a ſauvée;

Il a trompé Tancrede... Et toi, ma fille, & toi,
D'où vient que je te trouve, en ces lieux pleins d'effroi,
Prête à finir ainſi ta triſte deſtinée ?

SIDONIE.

Que voulez-vous ?... Hélas ! j'y ſuis abandonnée ;
Mon pere m'a chaſſée.

MÉLISENDE.

Ah ! c'eſt moi qu'il pourſuit ;
Il méconnoît ſon ſang ; il n'y voit que le fruit
D'un hymen dont il croit la ſainteté trahie.
Que tu dois me haïr, de me devoir la vie !
De quels affreux malheurs je te fais hériter !

SIDONIE.

Les vrais malheurs ſont ceux qu'on a pû mériter.
Mon ſang me garantit la pureté du vôtre,
Et je ne voudrois pas l'avoir reçu d'une autre.

MÉLISENDE.

O malheureux enfant ! eh ! que deviendras-tu ?

SIDONIE.

La compagne, l'amour, l'eſpoir de la vertu.

MÉLISENDE.

Quel adouciſſement au tourment qui m'oppreſſe !
Ce n'eſt plus que pour toi que mon ſort m'intéreſſe.
Suis-moi, ma ſûreté me contraint de rentrer
Dans cet antre, où le jour ne ſçauroit pénétrer.
Si mon pere, l'Amour, & le Ciel que j'atteſte,
(*En montrant la grotte.*)
Ne peuvent rien pour nous, voilà ce qui nous reſte.

Ah ! quelle différence ! Au lieu de cette Cour,
Au lieu de ce Palais où tu reçus le jour,
Où tu pouvois compter sur une vie heureuse,
Tu feras ton séjour d'une caverne affreuse,
Contrainte également à fuir tous les humains,
Et sans autre secours que de nos foibles mains.

SIDONIE.

Je ne vois en ces lieux, où le Ciel nous rassemble,
Que la douceur de vivre & de mourir ensemble.

MÉLISENDE.

Tu me perces le sein... Qu'entends-je ?... Suis mes pas.
On nous cherche... Fuyons... Viens, ne me quitte pas.

SCENE X.

LUSIGNAN, MÉLISENDE, SIDONIE.

LUSIGNAN.

Restez ; reconnoissez votre malheureux pere.

MÉLISENDE.

Je vous revois. Eh ! bien, que faut-il que j'espere ?
Qu'allez-vous m'annoncer ?

LUSIGNAN.

Ce que vous méritez
D'un pere & d'un époux justement irrités ;
Un entier abandon de toute la Nature.

MÉLISENDE.

O Ciel !....

LUSIGNAN.

LUSIGNAN.

N'ajoutez rien de plus à l'impoſture.
Mon cœur rompt tous les nœuds qui pouvoient nous
lier.
C'eſt trop bien vous traiter que de vous oublier.
Le ſang de Melluſine a perdu, dans ſa courſe,
Le luſtre qu'il avoit apporté de ſa ſource.
Adieu; vous m'avez vû, ſubiſſez votre ſort,
Et ne déſirez plus que la plus prompte mort.

MÉLISENDE.

Qu'entends-je? Contre moi, mon pere ſe déclare!...
Ah! ma fille!... Arrêtez... Ecoutez-moi, barbare...
Qu'ai-je dit? Pardonnez, c'eſt la premiere fois;
L'innocence à la fin peut élever ſa voix,
Quand la plus chere main l'outrage & l'aſſaſſine.
Je n'ai point profané le ſang de Melluſine;
Je l'atteſte elle-même.

LUSIGNAN.

Epargnez-vous ce ſoin.

MÉLISENDE.

Non, non, je ne crains point de la prendre à témoin.

LUSIGNAN.

De cette fermeté que prétendez vous faire?
C'eſt dans un autre tems qu'elle étoit néceſſaire;
Il la falloit avoir pour ne pas ſuccomber.

MÉLISENDE.

Qui! moi? Dans quel abîme aurois-je pû tomber,
Sans m'en appercevoir? Apprenez-moi ma chûte.
Banniſſez les détours; ſçachons ce qu'on m'impute.

LUSIGNAN.

Vous n'avez pas voulu la mort de votre époux ?
Des ſcélérats, payés pour diriger vos coups,
Ne vous ont pas prêté leur affreux miniſtere ?
Vous n'avez pas brûlé d'une flamme adultere?

MÉLISENDE.

J'ai brûlé de ce feu dont le nom fait frémir !

LUSIGNAN.

Je voudrois en douter, je ne puis qu'en gémir.

MÉLISENDE.

Ah ! ſi vous le croyez, vous n'êtes plus mon pere,
Vous êtes mon bourreau.... C'eſt en toi que j'eſpere,
Divine Melluſine ; entends, du haut des cieux,
La voix de l'innocence.

LUSIGNAN.

Oſez-vous, à mes yeux,
La réclamer, après l'avoir deshonorée ?
Ne déſirez plutôt que d'en être ignorée.

MÉLISENDE.

Seigneur, il faut prouver : je ne refuſe pas
Les épreuves qui ſont d'uſage en pareil cas ;
Celles des feux, des eaux, je les ſubirai toutes.

LUSIGNAN, *en lui donnant les lettres.*

Tenez ; tâchez encor de m'inſpirer des doutes ;
Employez tout votre art ; liſez... En eſt-ce aſſez ?
Vous connoiſſez ces traits?

MÉLISENDE.

Oui ; je les ai tracés.

LUSIGNAN.

Pour qui ?

MÉLISENDE.

Pour mon époux.

LUSIGNAN.

Pour Tancrede?

MÉLISENDE.

Lui-même;

Et ce ſont des garants de ma tendreſſe extrême,
Qu'il a dû recevoir au ſiége de Joppé,
Où ſon courage alors ſe trouvoit occupé.
Ainſi, pendant deux ans, qu'a duré ſon abſence,
Mon cœur, de tems en tems, ſoulageoit ſa ſouffrance.

LUSIGNAN.

Et c'eſt à votre époux que vous me ſoutenez....

MÉLISENDE.

A qui voulez-vous donc qu'ils fuſſent deſtinés?

LUSIGNAN.

A Boëmond.

MÉLISENDE.

Quelle horreur!...

LUSIGNAN.

Il oſe le prétendre;
Et votre époux le croit.

MÉLISENDE.

Il vous l'a fait entendre?

LUSIGNAN.

Oui; c'eſt-là le ſujet de l'affreuſe rigueur...

MÉLISENDE.

Ecrits infortunés, ouvrages de mon cœur,
Que l'Hymen a dictés & baignés de ſes larmes,
Doux gages d'un amour ſi cher, ſi plein de charmes,

Témoignages certains de ma conſtante foi,
Comment devenez-vous des armes contre moi ?
Mon pere, expliquez donc ce funeſte myſtere ?

LUSIGNAN.

Ecoutez ; mon courroux étoit involontaire.
Je ne cherche toujours qu'à le juſtifier.
Je vois que de Boëmond je dois me défier ;
Mais enfin c'eſt le ſeul, tout me porte à le croire ;
Qui puiſſe démêler une trame ſi noire,
Et détruire l'horreur de cet enchantement.
Tancrede eſt prévenu pour lui ſi fortement ;
Qu'il n'en croira point d'autre.

MÉLISENDE.

Et c'eſt ainſi qu'il m'aime !

LUSIGNAN.

Peut-être auroit-il peine à le croire lui-même ;
Si, par le repentir, ramené dans ces lieux,
Ce traître revenoit lui deſſiller les yeux.
On le cherche par-tout ; mais la recherche eſt vaine :
Peut-être il ne vit plus.

MÉLISENDE.

O fortune inhumaine !
Que deviendrons-nous donc, cette victime & moi ?

LUSIGNAN.

Mes ſoins vont redoubler. Cependant, garde-toi
De te montrer. Allez, rentrez, infortunées.
O toi, dont je deſcends, veille à leurs deſtinées ;
Et ſi de tes vertus elles ont hérité,
Que ton ombre ait pitié de ta poſtérité !

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TANCRÈDE, LUSIGNAN.

LUSIGNAN.

Un moment.

TANCREDE.

Je ne puis.

LUSIGNAN.

Devenez plus tranquille.

TANCREDE.

Tout éclairciſſement me devient inutile ;
Et pourquoi vous donner tant de ſoins ſuperflus ?
Puiſque je ſuis vengé, je ne veux rien de plus.
Tout eſt fini pour elle.

LUSIGNAN.

Excepté ſa mémoire,
Dont je cherche du moins à réparer la gloire.
En faveur de ſa fille, un pere gémiſſant
Peut s'acquitter d'un ſoin ſi cher & ſi preſſant.
Elle peut mériter le retour le plus tendre.

TANCREDE.

Quelle importunité !

LUSIGNAN.

Si vous vouliez m'entendre...

TANCREDE.

Elle n'eſt plus qu'une ombre errante chez les morts.
Eh ! que prétendez-vous ?

LUSIGNAN.

Vous donner des remords.

TANCREDE.

Non ; ſi je l'ai punie, elle a ſçu m'y contraindre.
A l'égard des remords, c'eſt à vous de les craindre.

LUSIGNAN.

Qui ! moi ?

TANCREDE.

Vous qui cherchiez à la juſtifier,
J'entrevois vos projets.

LUSIGNAN.

Daignez me confier....

TANCREDE.

Vous voulez la venger, & vous-même avec elle,
Du juſte châtiment qu'a ſubi l'infidelle.
Non, cruel ; non, vous dis-je, il n'y faut pas ſonger.

LUSIGNAN.

Comment ?

TANCREDE.

N'eſpérez pas de pouvoir me plonger
Dans les gouffres du doute & de l'incertitude :
Vous allez vous en faire une maligne étude ;
Mais j'aurai, malgré vous, ce ſupplice de moins.

LUSIGNAN.

Non ; interprétez mieux mes ſoupirs & mes ſoins.

TANCREDE.

C'en eſt fait ; déſormais le ſeul bien où j'aſpire,
C'eſt d'être abandonné de tout ce qui reſpire,

C'eſt d'en être effacé : je borne tous mes vœux
A tomber dans l'oubli. Quand on n'eſt plus heureux,
Il faut s'enſevelir dans le fond des ténebres.
Eh! que ſervent les rangs, les noms les plus célebres,
Les palmes, les lauriers cueillis à pleines mains,
A qui doit éviter tous les yeux des humains?
A travers les reſpects qu'ils rendroient à leur Maître,
Je verrois le mépris que le malheur fait naître;
Leur aſpect, leurs regards, leur hommage trompeur,
D'autant de coups mortels me perceroient le cœur....
Qu'on ne m'approche plus; qu'on ait ſoin au contraire
De m'éviter. Je ſçais punir un téméraire
Qui n'exécute pas mes ordres abſolus. (*Il ſort.*)

LUSIGNAN.

Ah! Tancrede, arrêtez.... Il ne m'écoute plus.

SCENE II.

LUSIGNAN, *ſeul.*

De ſes ſens égarés il a perdu l'empire.
Je crains qu'il ne ſuccombe à cet affreux délire;
Et que, dans ſes tranſports, il ne pouſſe l'horreur
Juſqu'à porter ſur lui ſes mains & ſa fureur.
Juſques au fond du cœur, je frémis, quand j'y penſe.
Ah! ciel! quelle ſeroit l'affreuſe récompenſe,
Et le funeſte effet des ſoins que je prends d'eux!
Je ne puis en perdre un, ſans les perdre tous deux.

Sa mort entraînéroit le trépas de ma fille.
O pere infortuné ! déplorable famille ! . . .
Obſervons-le des yeux.

SCENE III.

LUSIGNAN, UN GUERRIER, *de ſa ſuite.*

LUSIGNAN.

N'a-t-on rien découvert ?

LE GUERRIER.

Seigneur. . . .

LUSIGNAN.

Eh ! bien ?

LE GUERRIER.

Boëmond erre dans ce déſert.

LUSIGNAN.

Acheve, cher ami... Ciel ! notre état te touche !

LE GUERRIER.

Je viens de l'entrevoir. Comme une ombre farouche,
Il diſparoît, ſi-tôt que l'on s'offre à ſes yeux.

LUSIGNAN.

Il ſuffit qu'il reſpire, & qu'il ſoit en ces lieux.
Il faut abſolument que la force en décide.
Raſſemble promptement tes amis ; ſois leur guide...
Mais Tancrede revient ; je n'oſe m'éloigner.
Suis-moi, ſans être vû : je te vais enſeigner

Le ſervice important que tu pourras me rendre.

LE GUERRIER.

Seigneur, ils ſont tous prêts; vous n'avez qu'à m'apprendre..... (*Ils ſortent.*)

SCENE IV.

TANCREDE, *ſeul.*

Chaques réflexions, dans mon cœur furieux,
Sont autant de bourreaux ardens, ingénieux
A me faire éprouver la plus vive torture:
Elle augmente ſans ceſſe. Eſt-il dans la nature
D'être ſi malheureux, ſans être criminel?
Le Ciel veut que j'en ſois un exemple éternel!...
Quelle fatalité du ſort qui me déteſte
Me ramene toujours vers cette urne funeſte?
Sans ceſſe j'y reviens, ſans m'en appercevoir....
Quelle main ſacrilege a rendu ce devoir
Aux reſtes criminels de tout ce que j'abhorre?
Quel ſpectacle, pour moi, plus outrageant encore!
Quoi! ce vaſe d'opprobre eſt couronné de fleurs!
On n'aura pas manqué de l'arroſer de pleurs.
Ainſi, ſans le ſçavoir, on honore le crime;
Et ſouvent il uſurpe un culte illégitime,
Que la crédule erreur croit rendre à la vertu....
Mais d'où vient que moi-même, immobile, abbattu,
Je reſte à contempler cet objet qui me tue?
Allons, détournons-en & mon cœur, & ma vûe.

Je me ſens attendri ; je ne dois que haïr :
Fuyons. . . Ah ! malheureux, je ne ſçaurois me fuir !
Tout me ſuit. Où porter ma fureur & mes larmes ?...
(*On entend un cliquetis d'armes.*)
J'entends des cris confus, mêlés au bruit des armes ;
De quelque malheureux on attaque les jours. . . .
Un ſeul contre pluſieurs : volons à ſon ſecours.
(*Il va pour ſecourir.*)

SCENE V.

PLUSIEURS GUERRIERS, *qui veulent forcer Boëmond à ſe rendre ;* TANCREDE, *armé, avec la viſiere baiſſée.*

UN GUERRIER.

Rendez-vous... Mais qui vois-je ? . . . Ah ! fuyons, c'eſt lui-même.
(*Les Guerriers ſortent.*)

SCENE VI.

TANCREDE, *armé de toutes pieces ;* BOEMOND, *un peu en déſordre.*

TANCREDE.

C'eſt cet ami ſi cher à ma tendreſſe extrême ! . . .

BOEMOND.

Vous avez défendu les jours d'un malheureux :
Lorſque je dois la vie à vos ſoins généreux,

De quel Guerrier, Seigneur, faut-il que je la tienne?

TANCREDE.

De celui qui t'a dû plus d'une fois la ſienne.

(Il leve ſa viſiere.)

Tiens, vois, mon cher Boëmond.

BOEMOND.

C'eſt Tancrede!

TANCREDE.

C'eſt moi,

Qui ſuis encor bien loin d'être quitte envers toi.

(Il l'embraſſe.)

Quel bonheur!... Ah! faut-il, (pardonne ce reproche,)
Que ce ſoit le hazard enfin qui nous rapproche,
Et non pas l'amitié! N'en as-tu plus pour moi?...
Tu parois me lancer des regards pleins d'effroi;
Tu frémis du danger où t'a mis un perfide;
Mais tu ſeras vengé de ſa rage homicide.
J'ai vû, j'ai reconnu, parmi ces aſſaſſins,
Des gens de Luſignan: ſans doute, leurs deſſeins
Etoient de t'arracher ta vie infortunée.
Tu leur nuis: ils voudroient qu'elle fût terminée.

BOEMOND.

Ils ſeront, avant peu, vengés d'un malheureux:
Je ne reviens ici que pour combler leurs vœux.

TANCREDE.

Ne crains rien; je ſçais tout: un Guerrier de ta ſuite
M'eſt venu révéler les cauſes de ta fuite.

BOEMOND.

Je viens déſavouer ces funeſtes ſecrets.

TANCREDE.

Ah ! n'en murmure pas, laiſſe-là ces regrets :
Le rapport qu'on m'a fait ne doit pas les produire :
De ce que je te dois, on n'a fait que m'inſtruire :
Eſt-ce t'avoir trahi, que de m'avoir appris
Que j'ai reçu de toi des ſervices ſans prix ?
Devoit-on me cacher, me taire que ma vie,
Sans toi, plus d'une fois, m'auroit été ravie ;
Et que ſans ceſſe armé contre la trahiſon,
A détourner le fer, la flamme, & le poiſon,
Tu mettois conſtamment toute ta prévoyance ;
Que tu t'es exilé, comptant que ta préſence
Cauſeroit mon trépas ? Tu n'as fui de ma Cour,
Que pour ne plus nourrir le trop funeſte amour
Dont on brûloit pour toi : tu t'en es fait un crime,
Et tu t'en es rendu l'innocente victime.
Ah ! devois-je ignorer qu'à la tendre amitié,
Jamais aucun mortel n'a tant ſacrifié ?
Non, l'aveu qu'on m'a fait n'eſt point une imprudence.

BOEMOND.

Le traître !...

TANCREDE.

Il m'étoit dû. Sans cette confidence,
Je ſerois demeuré le plus grand des ingrats,
Et du moins ce malheur ne m'arrivera pas.

BOEMOND.

Seigneur, un malheureux, pouſſé par un faux zele,
Pourroit vous avoir fait un rapport infidele.

TANCREDE.

Laiſſe-là ce détour, il te ſerviroit peu :
En vain tu veux avoir recours au déſaveu,
Je n'y croirai jamais : ce n'eſt qu'un artifice,
Un menſonge obligeant, un nouveau ſacrifice,
Que te ſuggere encor la plus tendre amitié.
Ne pouſſe pas plus loin ton zele & ta pitié.

BOEMOND.

Je ne puis convenir.... O Ciel ! comment lui dire ?...
Le déſordre où je ſuis devroit bien vous ſuffire.

TANCREDE.

Oui, je vois clairement ce qui peut le cauſer.

BOEMOND.

On peut avoir eu l'art de vous en impoſer ;
Vous avez pû vous-même aider à vous ſurprendre ;
Il n'eſt guere poſſible aux Rois de ſe défendre
D'une fatalité qui les ſuit en tous lieux.
Il ſemble que toujours inviſible à leurs yeux,
Un nuage répand ſon ombre autour du trône ;
Le même tourbillon par-tout les environne ;
Sans ceſſe enveloppés, reſtreints de toutes parts,
Eh ! comment peuvent-ils étendre leurs regards
Hors de ce cercle étroit où leur Cour les renferme ?
Ils ne vont pas plus loin ; au-delà de ce terme,
Tout eſt vague pour eux, tout n'eſt qu'obſcurité,
Et c'eſt-là qu'ils pourroient trouver la vérité.

TANCREDE.

Je ne la cherche plus ; ton zele m'importune,
Et ne fait qu'augmenter encor mon infortune.

Laiſſe-moi mon malheur, il ne peut plus changer.

BOEMOND, *à part.*

Ciel ! auroit-il été juſques à ſe venger ?

TANCREDE.

Enfin, ſur le paſſé, je t'impoſe ſilence.

BOEMOND, *à part.*

Ah ! ſi je le croyois !... Faiſons-nous violence.

TANCREDE.

Ecoute, & réſouds-toi de ſeconder mes vœux.

BOEMOND, *à part.*

Tout augmente l'horreur de mes ſoupçons affreux.
(*haut.*)
Voyons, en quoi faut-il que mon bras vous ſeconde ?

TANCREDE.

Je ſuis las d'occuper, ſur la ſcene du Monde,
Ce poſte éblouiſſant où je ſuis parvenu,
Et ſi fort envié, quand il n'eſt pas connu ;
Mais que je crois bien plus une charge importune,
Qu'une inſigne faveur de l'aveugle fortune,
Dans l'état où je ſuis.

BOEMOND.

Que vous en jugez mal !

TANCREDE.

Je renonce à l'honneur d'être le point fatal,
Le centre des regards & des coups de l'Envie ;
Et le dernier plaiſir que j'aurois dans ma vie,
Seroit de te laiſſer le rang que tous nos Rois.
M'ont fait au-deſſus d'eux. Je te donne ma voix ;
Et ſi tout l'Orient n'en juge pas de même,
J'ai de quoi réparer ſon injuſtice extrême,

Et du bandeau Royal illuſtrer la vertu.
Du pouvoir ſouverain ſois enfin revêtu.

BOEMOND.

Moi ?

TANCREDE.

Que Tyr & Sidon te préparent des fêtes.
Tu m'as aidé toi-même à faire ces conquêtes.
Ces peuples, enchantés de paſſer ſous tes loix,
Béniront à jamais ma tendreſſe & mon choix.
Je m'acquitte envers eux, lorſque je te les donne ;
J'aſſure leur bonheur ; j'honore leur couronne.

BOEMOND.

Seigneur, y penſez-vous ?

TANCREDE.

Au plus ſage mortel,
Je ne donne qu'un trône, il mérite un autel.

BOEMOND, *à part.*

Je ne puis ſoutenir l'encens dont il m'accable.

TANCREDE.

C'eſt le dernier bonheur dont je ſerai capable.
Il eſt rare qu'un Roi, l'amour de ſes Sujets,
Leur laiſſe un Succeſſeur qui ſuive ſes projets,
Et qui daigne avec ſoin imiter ſa conduite.
S'il a jamais été deux Auguſtes de ſuite,
Où ne l'a vû qu'en France, où l'un des plus grands Rois
Qui jamais ait tenu le ſceptre des François,
Se trouve remplacé par un fils magnanime,
Dont la haute valeur, d'une voix unanime,
A déjà mérité, par des faits immortels,
De partager l'encens, le culte & les autels

Qui ſont dûs à l'auteur de ſa race héroïque.
Je veux revivre en toi; ſois ma reſſource unique;
La plus tendre amitié vaut bien les droits du ſang;
Ma tendreſſe t'adopte & te donne mon rang.

BOEMOND.

D'où vient cet abandon? Quels projets ſont les vôtres?

TANCREDE.

Je ne veux plus régner : pour rendre heureux les autres,
Il faut l'être ſoi-même, & je ne le ſuis plus.

BOEMOND.

Eh! vous l'êtes encore.

TANCREDE.

Eſſuirois-je un refus?...
Parle.

BOEMOND.

L'Ambition, mere de tant de crimes,
Ne me compta jamais au rang de ſes victimes.
(*à part.*)
Plût au Ciel que l'ardeur de ſon affreux poiſon
Eût toujours dévoré mon cœur & ma raiſon!
(*haut.*)
Du moins, par cet endroit, vous pouvez me connoître;
Je ſerois Souverain, ſi j'avois voulu l'être;
Plus d'un ſceptre ſouvent s'eſt offert ſous mes pas;
Il ne m'a point tenté, je ne changerai pas;
Votre pourſuite eſt vaine, auſſi-bien qu'importune;
Mon cœur, mes ſentimens, mon état, ma fortune
Et mes deſſeins ſeront les mêmes à jamais....
Mais pourquoi renoncer à regner déſormais
Sur des peuples ſi chers, que vous & la Victoire,
Au prix de tant de ſang, de travaux & de gloire,

Avez

Avez tirés du joug & des barbares mains
De cette Nation, l'opprobre des humains.
Puiſque vous les avez tirés de leur miſere,
Vous leur appartenez en qualité de pere.
Les avez-vous conquis pour les abandonner ?
La nature, d'ailleurs, doit vous déterminer ;
Et pourquoi dépouiller votre auguſte famille ?
En attendant un fils, vous avez une fille ;
Vous avez une épouſe : eſpérez qu'en ſon flanc
Le Ciel fera germer votre généreux ſang,
Qu'elle vous rendra chef d'une race immortelle ;
Et qu'à jamais iſſus d'une tige ſi belle,
De nombreux rejettons, ſans ceſſe renaiſſans,
Couvriront l'Orient de rameaux floriſſans.
Tel eſt votre avenir.

TANCREDE.

Inutile eſpérance.
Tu formes-là des vœux hors de toute apparence.
J'ai proſcrit Sidonie à jamais.... Tu gémis....
Et quant à Méliſende....

BOEMOND.

Achevez.... Je frémis.

TANCREDE, *en lui montrant l'urne.*

Tiens, vois.... Regarde là.

BOEMOND.

Quel ſpectacle funeſte !

TANCREDE.

D'une indigne moitié, voilà tout ce qui reſte.

BOEMOND.

Méliſende n'eſt plus ! . . . Malheureux, défends-toi :
Tu me vois furieux.

TANCREDE.

Contre qui ? Contre moi ?

BOEMOND.

Oui, barbare.

TANCREDE.

Boëmond, quel délire eſt le vôtre ?

BOEMOND.

Il eſt digne de moi. . . Périſſons l'un par l'autre.
Je ne te connois plus que pour un aſſaſſin.
Tu m'as fait cent fois plus que me percer le ſein. . .
Ote-moi donc le jour. . . Acheve donc ma vie. . .
J'aimois l'infortunée à qui tu l'as ravie,
Je l'adorois. . . C'eſt toi qui me l'as trop fait voir.
Mon malheur n'étoit pas difficile à prévoir.
Tu n'as jamais voulu me permettre la fuite.

TANCREDE.

Ah ! perfide ! ainſi donc c'eſt toi qui l'as ſéduite ?

BOEMOND.

Arrête, ſacrilege, & ne blaſpheme pas.
Donne des pleurs de ſang à ſes divins appas ;
Tombe aux pieds de ſon ombre, adore cette épouſe,
Que ta fureur toujours injuſtement jalouſe,
T'a fait précipiter dans la nuit du tombeau,
Je venois à tes yeux préſenter le flambeau.
Elle ſeroit encor. . . Mais. . . ô rage impuiſſante ! . . .
Adore-la, te dis-je, elle étoit innocente.
Je ne vivois encor que dans le ſeul deſſein
De remettre l'amour & la paix dans ton ſein ;

J'y plongerai la mort... Se peut-il que la foudre
Ait toujours dédaigné de me réduire en poudre ?
Quel prodige inoui la retient dans les cieux ?
Ne ſeroit-elle plus que pour les malheureux ?

TANCREDE, *abbattu.*

Elle étoit innocente !....

BOEMOND.

Oui ; je ſuis ſeul coupable.
Dévoré, malgré moi, d'un amour implacable,
J'ai tenté, mais en vain, de t'arracher ſa foi.
Les conſeils d'un des miens, auſſi pervers que moi,
M'ont pouſſé, par degrés, juſqu'au fond de l'abîme.
Hélas ! peut-on prévoir où mene un premier crime ?
C'eſt lui, de mon aveu, qui t'a toujours tendu
Ces piéges où cent fois tu te ſerois perdu....

TANCREDE.

Tu voulois mon trépas ; & malgré ton envie,
C'eſt toi qui cependant me conſervois la vie.

BOEMOND.

Il eſt vrai ; l'amitié qui triomphoit toujours,
Au moment du danger, voloit à ton ſecours.
Quel coupable n'eſt pas la proye & la victime
Des vautours dévorans attirés par le crime ?
Le remords dans mon cœur, mais toujours combattu,
Y jettoit quelquefois des lueurs de vertu.

TANCREDE.

Mais ces lettres enfin ?...

BOEMOND.

On les a détournées ;
C'eſt à toi que l'amour les avoit deſtinées.

TANCREDE.

A moi !...

BOEMOND.

C'eſt une fraude, un vol prémédité.
Ce miniſtre odieux de mon iniquité ;
Vouloit m'en faire, un jour, des titres de vengeance.
Le ſort s'eſt, avec lui, trouvé d'intelligence.
Ces témoins, confirmés par les plus faux rapports,
Ont produit dans ton ſein les plus affreux tranſports.
L'infâme, à mon inſçu, ſous une ombre ſi noire,
A cru mettre à couvert mon honneur & ma gloire ;
Il n'a mis que le comble aux crimes que j'ai faits :
La vengeance eſt toujours le plus grand des forfaits.

TANCREDE.

Ce dernier coup m'abbat. Quelle horreur vient d'éclore !...
Qu'ai-je appris ! Qui m'eût dit que l'on pouvoit encore
Accroître à l'infini mes maux & mes douleurs ?
Eh ! quoi ! je n'étois pas au comble des malheurs ?

BOEMOND.

Le voilà, mais trop tard, cet aveu déplorable
Qui fait que tu revois encore un miſérable...
Donne-moi donc enfin le prix de ma fureur ;
Cede à ta rage... Eh ! quoi ! tu recules d'horreur !

TANCREDE.

Elle étoit fidelle !...

BOEMOND.

Oui... N'eſt-il en ta puiſſance
Que de faire couler le ſang de l'innocence ?...
Mais je lis dans ton cœur : le dernier des humains
N'eſt digne de périr que de ſes propres mains.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

TANCREDE, *ſeul.*

Voilà donc quelle étoit l'ame double & traîtreſſe
D'un monſtre revêtu des traits de la ſageſſe,
Et des dehors trompeurs de la tendre amitié !
Avec quelle noirceur il m'a ſacrifié !
O Ciel ! pour m'accabler de plus de barbarie,
La vertu ſe transforme & ſe change en furie ;
Et je n'ai découvert d'affreuſes vérités,
Que quand j'ai mis le comble à mes iniquités !

SCENE VIII.

TANCREDE, LUSIGNAN.

TANCREDE.

Venez, infortuné ! Que n'ai-je pû vous croire !
Vous avez pénétré dans l'ame la plus noire.
Vous pouvez m'accabler ; je m'offre à tous vos traits ;
Boëmond n'étoit qu'un traître.

LUSIGNAN.

Il expire ici près.

TANCREDE.

Que m'importe à préſent ou ſa mort ou ſa vie ?
Tout ſon ſang ne ſçauroit laver ſon infamie ;
Et quand il renaîtroit pour mourir chaque jour,
Il ne me rendroit pas l'objet de mon amour.

Redemandez-moi donc cette chere victime :
Eclatez, vengez-vous, tout vous eſt légitime.

LUSIGNAN.

Je ne ſçaurois que plaindre & reſpecter vos pleurs ;
Ce droit inviolable eſt celui des malheurs.

TANCREDE.

Quelle indigne pitié ! Quoi, vous êtes ſon pere,
Et quand j'ai fait périr une fille ſi chere,
Vous plaignez l'aſſaſſin, au lieu de l'immoler !

LUSIGNAN.

Hélas ! je ne pourrois jamais me conſoler,
Si ma fille en effet avoit trahi ſa gloire ;
Mais puiſqu'elle remporte une entiere victoire
Sur ſon perſécuteur & ſur ſa trahiſon,
Mon fils, le déſeſpoir ſeroit hors de ſaiſon,
Et ne vous rendroit pas l'objet de votre flamme ;
Ne la faites-vous pas renaître dans votre ame ?

TANCREDE.

Je ne la perds pas moins, ſans eſpoir de retour.

LUSIGNAN.

Ne lui rendez-vous pas votre cœur, votre amour,
Et toute votre eſtime ?

TANCREDE.

Hélas ! ſi je l'adore ! . . .

LUSIGNAN.

Elle a tout retrouvé, ſi vous l'aimez encore.

TANCREDE.

Je ferai plus. . . Et vous, les inſtans nous ſont chers,
Faites chercher ma fille au fond de ces déſerts,
S'il en eſt tems encore. . . . O déplorable pere,
Les imprécations faites dans ta colere

Auront eu leur effet !... Je ſuis ſi malheureux !...
Allez, & puiſſiez-vous remplir mes derniers vœux !

(*Luſignan ſort.*)

SCENE IX.

TANCREDE, *ſeul, à côté d'un monument, ſous lequel Méliſende & Sidonie ſont cachées.*

Et nous, ne ſongeons plus qu'à rejoindre ſa mere.
Oui, je te prouverai combien tu me fus chere...
Ecartons-nous ; cherchons, au fond de ces forêts,
A nous mettre à l'abri des regards indiſcrets,
Et des ſoins qu'on prendroit pour conſerver ma vie.
Chere épouſe, en quel lieu me fûtes-vous ravie ?
Heureux, ſi je pouvois trouver l'endroit fatal !....
(*Il apperçoit un monument.*) (*Il lit l'inſcription.*)
Quel eſt ce monument ? .... » A l'amour conjugal.
» C'eſt ici que repoſe une épouſe fidelle,
» En attendant l'objet de ſa flamme immortelle. «
Oui, je te ſuis. Ta mort & la mienne, en ce jour,
Seront également l'ouvrage de l'amour.
Je meurs pour t'aller rendre un éternel hommage.
Trop heureux d'expirer aux pieds de ton image,
Et qu'un même tombeau....

(*Il va pour ſe frapper.*)

SCENE X.

TANCREDE, LUSIGNAN, MÉLISENDE & SIDONIE, *se levant & arrêtant le bras de Tancrede.*

SIDONIE.

Mon pere !....

MÉLISENDE.

Cher époux ! ...

TANCREDE, *désarmé.*

Qu'entends-je !... Quel prodige a ſuſpendu mes coups ?

MÉLISENDE.

Tancrede, reconnois ta fille & ton épouſe.

TANCREDE.

Qui vous a pû ſauver de ma fureur jalouſe ?

MÉLISENDE.

Melluſine & mon pere ont conſervé nos jours.

TANCREDE.

Ah ! que ne dois-je pas à leur divin ſecours !
Vous vivez l'une & l'autre ! O ma chere famille !
Je me retrouve encore entre vous & ma fille,
Et je lis dans vos yeux un pardon généreux.

MÉLISENDE, *en embraſſant ſon époux.*

Va, l'amour qui pardonne eſt encor trop heureux.

FIN.

ÉPITRE

ÉPITRE DE CLIO,

A MONSIEUR DE B***,

Au ſujet des Opinions répandues depuis peu contre la Poëſie.

TOI, jadis élevé dans mon ſein,
Enfant nourri de mon lait le plus ſain,
Viens, prends la plume & le ſtyle d'Horace,
Ecoute, écris & venge le Parnaſſe.
Le Fanatiſme, au bas de ce Vallon,
Veut pervertir les enfans d'Apollon ;
Et leur prêchant un nouveau catéchiſme,
Porte avec lui le ſcandale & le ſchiſme :
Tâchons enfin d'arrêter les projets
De l'hérétique. Aſſez de nos Sujets,
Comme brebis, ſe ſuivant l'une & l'autre,
Pour ſon bercail, ont déſerté le nôtre.
Aux nouveautés toujours proſtitué,
Et dans l'erreur Sophiſte habitué,

Quand il lui plaît, ſa plume hétérodoxe,
En axiome érige un paradoxe ;
Sa bouche exhale un aimable poiſon,
Le tort lui ſert autant que la raiſon,
Et tout chemin le conduit à la gloire.
Ce fut ainſi qu'au temple de Mémoire,
Il appella de la preſcription
Dont jouiſſoit le Chantre d'Ilion.
Mais ce n'eſt plus la querelle d'Homere ;
Il donne encor dans une autre chimere ;
Il va, dit-on, du faux charme des vers,
Déſabuſer pour jamais l'Univers ;
Et pour donner plus d'eſſor au génie,
Anéantir la rime & l'harmonie.
Tel Alexandre, étant prêt d'échouer,
Trancha le nœud qu'il ne put dénouer.
Pour maintenir notre gloire & nos charmes ;
Je n'ai beſoin que de nos propres armes ;
Quoique pourtant nos doux amuſemens
Soient au-deſſus des vains raiſonnemens.
Loin tout Cenſeur qui n'a que du génie,
A qui ſouvent la Nature dénie
Ce ſentiment qu'on ne peut définir,
Qui pour le vrai ſçait d'abord prévenir.
C'eſt au Goût ſeul à juger d'un ouvrage ;
Par le plaiſir, il regle ſon ſuffrage ;
Doux préjugé de l'eſprit & du cœur,
De l'analyſe il brave la rigueur ;

Et dédaignant les diſputes de Claſſes,
Ne reconnoît pour Juges que les Graces.
Mais raſſemblons ces griefs prétendus,
Que l'ignorance a, chez vous, répandus.
Au bas du Pinde, il eſt certaine engeance
Qui nous impute une fauſſe indigence,
Et qui ſe plaint, *que nos folles humeurs*
Ont appauvri la langue & les rimeurs;
Que l'art des vers eſt un jeu d'aventure,
Où le bon-ſens ſe trouve à la torture;
L'eſprit contraint par les difficultés,
N'y jouit plus des mêmes facultés.
Tyranniſé par des loix inſenſées,
Qui font toujours avorter ſes penſées,
Il eſt enfin réduit à ſupprimer
Ce qui lui rit, ſans pouvoir l'exprimer.
Le terme propre altere la meſure,
Son ſynonyme allonge la céſure:
Par l'hiatus, cet autre eſt éconduit;
La rime oblige à faire un long circuit;
Pour aſſortir ces uniſſons frivoles,
Il faut noyer le ſens dans les paroles,
Et les beaux vers ſont enfans du hazard.
Ceux qui ſont nés peu propres à notre Art,
Oſent ainſi taxer, ſans connoiſſance,
La langue, & nous, de leur propre impuiſſance.
Ainſi, jadis, avant que, ſur les mers,
On eût trouvé mille chemins divers,

On regardoit ces barrieres profondes,
Dont l'Océan ſépare les deux Mondes,
Comme un obſtacle oppoſé par les Dieux,
Pour contenir les mortels curieux,
Et les fixer chacun dans leur Patrie.
Auroit-on cru qu'une heureuſe induſtrie,
De jour en jour, feroit des Matelots?
Qu'on les verroit, triomphans ſur les flots,
Aſſujettir Eole dans des voiles,
Et dans un cercle aſſervir les étoiles?
Telle pourtant l'adreſſe des humains,
D'un pôle à l'autre, a tracé des chemins;
Malgré les vents & les flots infideles,
Neptune a vû voguer les citadelles
Vers ces climats où Plutus, juſqu'alors,
Avoit caché ſes funeſtes tréſors.
Avec autant de courage & d'adreſſe,
On s'eſt frayé des routes au Permeſſe;
Sans remonter à la ſource des tems,
Le dernier ſiécle a des faits éclatans.
On boit encore à la même fontaine
Où s'eſt alors abbreuvé la Fontaine.
Comme autrefois, ſur les pas des neuf Sœurs,
On voit encor renaître autant de fleurs;
Et tous les jours Apollon les prodigue
Au Chantre heureux du Vainqueur de la Ligue.
Que cet exemple, en dépit des clameurs,
Dans leur métier raſſure les Rimeurs;

En leur donnant des avis ſalutaires,
Je leur rendrai raiſon de nos myſteres:
Heureuſe enfin, s'ils goûtent des avis
Que, dans ce ſiécle, on n'a gueres ſuivis!
Notre métier demande un long uſage,
Et l'on ne ſort jamais d'apprentiſſage.
Sçachez qu'en vain un aſtre bienfaiſant
A fait de vous un Poëte en naiſſant,
Si, dès l'enfance, une heureuſe culture
N'ajoûte encore aux dons de la Nature;
Si l'on ne prend ſes premieres leçons
Des Anciens & de leurs Nourriçons:
Car cette ſource unique & bienfaiſante
Doit abbreuver toute Muſe naiſſante.
Mais à l'excès n'allez pas vous livrer;
Il y faut boire, & non pas s'enyvrer.
Dans votre langue, avant de rien produire,
Il faut à fond chercher à vous inſtruire
Des mots d'uſage & de leurs ſens divers:
La langue eſt une, en proſe comme en vers;
Et la Grammaire, en tout genre d'écrire,
Exerce un droit que l'on ne peut preſcrire.
Les mots ſont faits, leur juſte expreſſion
Ne ſouffre entr'eux aucune extenſion;
Chacun contient ſon ſens & ſon image
Précis, diſtincts & marqués par l'uſage:
C'eſt votre maître abſolu dans ſon choix,
D'autre que lui ne peut changer ſes loix.

L'eſprit en vain brille dans vos ouvrages,
Quand votre langue y reçoit des outrages;
Ne croyez pas pouvoir vous acquitter,
Par quelques traits que l'on ne peut citer
Qu'en débrouillant le texte par la gloſe,
Et traduiſant votre penſée en proſe.
Plus d'un Rimeur dans ſa langue indigent,
Pour ſes défauts toujours trop indulgent;
Quand il en trouve un exemple authentique,
Croit triompher d'une injuſte critique.
Vous les voyez ſoûrire en ſuffiſans
A des avis donnés par le bon-ſens:
Leur ſouvenir, au beſoin trop fidele,
Me cite alors un illuſtre modele;
Et s'en faiſant un ridicule appui,
Se font honneur de ce qu'on blâme en lui:
Ainſi, ſans ſoins & ſans exactitude,
De leur licence ils font une habitude.
Rien de nouveau ne ſe penſe aujourd'hui,
Vous n'êtes plus que les échos d'autrui;
Il eſt trop tard pour prétendre à la gloire
De rien apprendre aux Filles de Mémoire;
Mais dans ſa langue un Rimeur éprouvé,
En répétant ce qu'Horace a trouvé,
Peut enchérir encor ſur ſon modele:
N'a-t-on pas vû ſon Diſciple fidele,
Ce Satyrique, ami de Juvenal, (1)
D'imitateur ſe rendre original?

(1) *Boileau.*

Ainſi Racine amena ſur la Scene,
Après Corneille, une autre Melpomene,
Qu'il rajeunit par de nouveaux atours.
L'invention n'eſt plus que dans les tours:
Tout devient neuf, quand on ſçait bien le dire;
L'expreſſion eſt l'ame de la lyre.
Le plus beau trait, dans un vers mal rendu,
Eſt, pour l'Auteur, preſqu'autant de perdu;
Et ſa penſée appartient au Poëte,
Qui ſçaura mieux s'en rendre l'interprete.
La langue enfin eſt la baſe de l'Art;
Sur le Permeſſe on s'embarque au hazard,
Si l'on n'en fait une étude profonde.
Joignez encor la pratique du monde;
Là, vous prendrez ce tour noble & coulant,
Ce ſtyle pur, ce langage galant,
Qu'avec Chaulieu, la Fare eut en partage,
Et dont la Faye a fait ſon héritage.
Heureux qui peut, chez d'illuſtres amis,
Se procurer le bonheur d'être admis!
A leurs leçons une Muſe attentive,
Se ſent toujours de ceux qu'elle cultive.
A votre langue appliquez donc vos ſoins,
Elle a de quoi fournir à vos beſoins;
Tel eût trouvé qu'elle eſt plus étendue,
S'il en eût fait une étude entendue,
Et d'un jargon étrange & précieux,
N'eût pas ſouillé le langage des Dieux.

Ce fut ainſi que déjà l'ignorance
Penſa jadis nous chaſſer de la France,
Quand un Pédant, le fléau du métier,
Et de Marot dédaigneux héritier,
Nous fit parler un langage barbare;
C'étoit Ronſard, dont la verve biſarre,
Aux mots du tems ne pouvant ſe borner,
Gâta la langue en la voulant orner.
C'en étoit fait, ſi le Ciel n'eût fait naître
Un Nourriçon qui devint votre Maître;
Malherbe apprit à ſes contemporains
A ſe paſſer de ces termes forains,
Qu'au grand regret de la pédanterie;
Il renvoya chacun dans leur Patrie.
Il fut ſuivi par Racan & Maynard:
Tous deux inſtruits des fineſſes de l'Art,
Sçurent, au Pinde, amener ſur leurs traces,
La pureté, l'élégance, & les graces;
Mais il fallut bien du tems aux neuf Sœurs,
Pour leur trouver deux ou trois ſucceſſeurs.
On vit encor les Muſes floriſſantes,
De jour en jour, devenir languiſſantes;
Et la folie alors nous infecta
De ces Sonnets que Dulot inventa; (1)
La folle pointe, à l'antitheſe unie,
Prit dans les vers la place du génie;

(1) *Dulot, inventeur des Bouts-rimés. Voyez Sarraſin.*

Et le bon-ſens, timide & ſans appui,
Eut le deſtin qu'il éprouve aujourd'hui.
Rêveuſe, un jour, ſans ſuite & ſans compagnes,
(Il m'en ſouvient,) j'errois dans nos campagnes;
Je m'amuſois, pour charmer mes douleurs,
A me parer des immortelles fleurs
Dont le Permeſſe embellit nos prairies:
Je m'arrêtai ſur ſes rives fleuries;
L'aimable aſpect de ſes bords enchantés,
Son doux murmure, & ſes flots argentés,
Tour rappella, dans ma triſte penſée,
Le ſouvenir de ſa gloire paſſée;
Plus vivement je ſentis mes malheurs:
Fleuve divin, dis-je, en verſant des pleurs,
Dans quel oubli ſont tes ondes plaintives!
Le barbariſme a dépeuplé tes rives:
Juſques à quand, ô ſource des beaux vers,
Couleras-tu ſans fruit pour l'Univers?
A peine, hélas! Sarraſin & Voiture
Ont, en paſſant, goûté d'une eau ſi pure.
Le Fleuve alors, agitant ſes roſeaux,
Fit murmurer ſes prophétiques eaux;
Et s'élevant ſur ſon urne azurée,
Je fus ainſi par ce Dieu raſſurée:
» Un autre goût va changer notre ſort.
» La Terre s'ouvre, un nouveau Peuple en ſort;
» Toutes mes eaux auront peine à ſuffire;
» Et toi, remets des cordes à ta lyre. «

Il dit; l'eſpoir, plus prompt que les Zéphirs,
Vint dans mon cœur ramener ſes plaiſirs.
Pour annoncer a commune allegreſſe,
Je fus chercher les Nymphes du Permeſſe.
Dans un bocage, où je crus les trouver,
Un Inconnu s'occupoit à rêver:
Quel ſouvenir réveilla ma tendreſſe!
Je ſoupirai de joye & de triſteſſe.
Au même endroit, c'eſt ainſi qu'autrefois
Je rencontrai Sophocle dans ce bois;
C'étoit lui-même; il m'apprit ſon hiſtoire:
» Pour achever ce qui manque à ma gloire,
» Le Ciel, dit-il, ſous ces traits que tu vois,
» Me rend au Monde une ſeconde fois;
» Et ſous le nom de l'aîné des Corneilles,
» J'y produirai mes plus grandes merveilles.
» Va, laiſſe-moi recueillir mes eſprits. «
Alors parut à nos regards ſurpris,
Dans les Etats de ma ſœur Melpomene,
Ce lumineux & nouveau phénomene,
Qui, moins brillant en commençant ſon cours,
A l'Hélicon donna de ſi beaux jours.
Cet avenir prédit par le Permeſſe,
S'ouvrit enfin, & remplit ſa promeſſe.
De jour en jour, nos heureuſes leçons
Firent alors d'illuſtres nourriçons.
Un autre Auguſte eut un autre Mécene,
Qui fit couler le Tibre dans la Seine.

Le Barbariſme, encor plus d'une fois,
Voulut troubler le Parnaſſe François;
Un Ariſtarque, avec des bras d'Hercule,
Vint étouffer cette Hydre ridicule;
Du Dieu des vers miniſtre ſouverain,
A la licence il mit un juſte frein:
Notre Art ſoumis à l'exacte Grammaire,
Comme autrefois, ne fut plus arbitraire;
Ami d'un ordre, après lui, mal gardé,
Il n'admit plus aucun mot hazardé,
Et ſe bornant à leur ſens légitime,
Prouva qu'entr'eux aucun n'eſt ſynonyme.
Le vers alors, perdant ſa dureté,
Avec la forme, acquit la pureté.
Pégaſe alloit par bonds & par ſecouſſes;
Il lui donna des allures plus douces:
Sur le Parnaſſe, enfin il vint à bout
De réformer l'oreille avec le goût;
Et termina plus de travaux qu'Alcide.
Lors arriva ce nouvel Euripide,
Qui, ſur le ton le plus mélodieux,
Sçut moduler le langage des Dieux:
Lui, dont la veine harmonieuſe & pure,
Prenant ſon cours du ſein de la Nature,
Comme un ruiſſeau murmurant & flatteur,
Charme l'oreille, & coule juſqu'au cœur:
Il vint apprendre aux Muſes délicates
A rejetter ces expreſſions plates,

Et ce concours de mots malencontreux,
Durs à l'oreille & diſcordans entr'eux.
Heureux qui peut ſentir leurs convenances,
Et, comme lui, ſauver leurs diſſonances!
Il eſt des airs qu'on pourroit avouer;
Mais ſur la lyre on ne peut les jouer.
Depuis long-tems Apollon s'étudie
A les chanter : leur fauſſe mélodie,
Malgré ſon art, détonne avec ſa voix,
Et fait jurer les cordes ſous ſes doigts.
Il faut encor, outre un heureux génie,
L'oreille juſte, & propre à l'harmonie.
Malheur à qui n'en eſt pas enchanté :
Le vers n'eſt fait que pour être chanté;
Dans ſa ſecrette & douce méchanique,
Il a ſon mode, & ſon genre harmonique;
Un ſon ſuffit pour faire abandonner
Ceux qu'on ne peut chanter ſans détonner :
Ce que la langue articule avec peine,
En la forçant, met l'oreille à la gêne;
L'eſprit, ſenſible à leurs communs rapports,
Souffre auſſi-tôt qu'on force leurs reſſorts,
Et goûte moins ce qui pourroit lui plaire.
Flatter l'organe eſt le point néceſſaire :
A cet appas le cœur ſe livre, & ſuit
L'impreſſion du ſens qui le ſéduit.
De ce talent la Nature eſt avare :
Tel en partage eut l'eſprit le plus rare,

Mais, dans un vers toujours mal agencé,
Il a gâté tout ce qu'il a penſé.
C'eſt à regret qu'Apollon vous inſpire,
Si vous forcez les cordes de ſa lyre.
Il fut un tems moins facile aux Rimeurs,
Quand le langage, auſſi dur que les mœurs,
A vos aînés ne fourniſſoit qu'à peine
De quoi ſuffire à leur ruſtique veine;
Dès-lors, au Pinde, en marchant à tâtons,
Ils recherchoient l'arrangement des tons.
Il en eſt un qui fut grévé de blâme, (1)
Pour avoir dit : *comparable à ma flamme.*
Cet hémiſtiche autrefois critiqué,
Sera peut-être ici revendiqué,
Et ſoutenu par ceux que je condamne;
Mais je ne puis rafiner leur organe.
S'il m'en ſouvient, on a bien réclamé,
Certain Sonnet fait pour être blâmé.
A ce propos, on dit qu'un jour Thalie
Fut commander des vers à la Folie:
Çà, dit ma ſœur, ſous ton joyeux bonnet,
Il me faudroit trouver un plein Sonnet
De traits fallots, où l'antitheſe brille;
Je veux ſur-tout que la pointe y fourmille. . . .
Soit, dans ce goût, aurez Sonnet exquis:
Je ſçais un fat, &, qui plus eſt, Marquis;

(1) *Malherbe.*

Tous les matins, il rime à ſa toilette :
C'eſt-là ſans faute où j'en ferai l'emplette....
Pas n'y manqua : dans un papier roulé,
Le doux Sonnet (1), bien muſqué, bien moulé,
Par un Zéphir fut remis à Thalie.
Bon, dit ma ſœur, ceci ſent l'Italie ;
A nos gourmets j'en veux faire un préſent ;
Sçachons au vrai quel goût regne à préſent :
En plein Théâtre il faudra qu'on le liſe.
Certain cauſtique en fit bien l'analyſe,
Et le ſiffla ; mais le Sonnet trouva,
Malgré les ris, quelqu'un qui l'approuva.
Je l'avouerai, la proſe eſt plus unie ;
Vous triomphez, diſois-je à Polymnie, (2)
Tout eſt changé deſſus notre horiſon,
La proſe y va ramener la raiſon :
L'art de rimer n'eſt plus qu'une manie,
Dont vous allez affranchir le génie.
Non, reprit-elle, & leurs écrits pervers
Ne vaudront pas mieux en proſe qu'en vers ;
Malgré mon air aiſé, doux & facile,
Ils trouveront une Muſe indocile,
Qui les ſéduit par des dehors flatteurs :
Il faut auſſi m'arracher mes faveurs.
Mais parcourons les faſtes de la proſe :
Et quel eſt donc le titre qu'elle oppoſe ?

(1) *Le Sonnet du Miſanthrope.*
(2) *Muſe qui préſide à l'Eloquence.*

Contre un Horace eſt-il plus d'un Varron ?
En vain je cherche encore un Ciceron ;
Si j'avois pû, compte que dans Athenes,
J'euſſe formé bien d'autres Démoſthenes.
Ce qu'ont écrit les Grecs & les Romains,
En chaque genre, eſt encor dans nos mains :
Qui des deux Arts, juſqu'au ſiécle où nous ſommes,
En plus grand nombre a fait de plus grands hommes?
Raſſure-toi, laiſſe à ces détracteurs,
D'un autre ennui fatiguer leurs lecteurs ;
Et ne crois pas qu'on abjure une étude,
Dont le plaiſir a fait une habitude,
Et que le goût, en tout tems, en tous lieux,
A fait chérir des mortels & des Dieux.
Gardez-vous bien d'affranchir vos myſteres
De la rigueur de leurs loix ſalutaires :
La tolérance y nuiroit encor plus.
Déjà les vers ne ſont que trop déchus ;
Vous les perdrez par trop de complaiſance.
L'eſprit s'endort ſur la foi de l'aiſance.
Quand un projet conçu bien nettement,
Eſt à loiſir digéré mûrement,
On eſt ſurpris de ſa propre abondance :
Les vers heureux coûtent moins qu'on ne penſe,
Et les ſujets les font naître à leur gré.
Comme un creuſet échauffé par degré,
L'eſprit veut l'être avec économie ;
Dans l'Art des vers, comme dans la Chymie,

Plus d'un Artiſte a ſouvent éprouvé
Qu'il cherchoit moins que ce qu'il a trouvé :
C'eſt un hazard, mais il eſt neceſſaire ;
Et d'un Rimeur, c'eſt la chance ordinaire.
Qu'ils ſçachent donc, moins preſſés de rimer,
D'un feu pareil ſe laiſſer animer :
Mais leur jeuneſſe eſt follement avide
D'un nom précoce & toujours peu ſolide ;
Au bas du Pinde ils viennent eſſoufflés,
Et pour jamais ils y reſtent ſiflés.
Dis-leur de prendre une courſe moins vive.
Plus on ſe preſſe, & plus tard on arrive.
Je dirai plus : le langage des Dieux
S'eſt, de lui-même, arrangé pour le mieux ;
Son méchaniſme, appellé tyrannie,
Plus qu'on ne penſe, eſt utile au génie :
Cette contrainte eſt une invention
Qui le conduit à ſa perfection.
L'eſprit veut être un peu mis à la gêne ;
C'eſt l'aiguillon qui le tient en haleine,
Qui, par l'obſtacle, irritant ſon reſſort,
Occaſionne un plus heureux effort,
Et lui fait prendre un eſſor qui l'étonne.
C'eſt par effort que le ſalpêtre tonne ;
S'il n'eſt contraint, il reſte ſans vigueur ;
Et ne produit qu'une vaine vapeur :
Plus on le preſſe, & plus on le reſſerre,
Mieux on lui fait imiter le tonnerre.

Ainſi

Ainſi l'eſprit, dans ſes difficultés,
Semble augmenter encor ſes facultés;
A ſon profit il tourne les obſtacles,
Et la contrainte enfante les miracles.
Mépriſez donc des projets ſurannés,
Que le bon-ſens a déjà condamnés....
Ainſi parla contre ſa propre cauſe,
Celle de nous qui préſide à la proſe.
C'eſt donc à tort qu'on blâme une rigueur,
Qui maintient l'Art dans toute ſa vigueur,
Et qu'on réclame, avec l'indépendance,
La prétendue & nuiſible abondance
De tous ces mots qu'Apollon a proſcrits:
Contentez-vous de ceux qu'il a preſcrits.
Vertumne, un jour, au lever de l'aurore,
Aſſis au pied de celle qu'il adore,
Dans ſes cheveux entrelaçoit des fleurs,
Et lui juroit d'éternelles ardeurs:
La tendre Amante attentive & charmée,
S'abandonnoit au plaiſir d'être aimée,
Et ſes beaux yeux aſſuroient ſon vainqueur
Qu'un même amour regneroit dans ſon cœur.
» Ah! dit alors, Vertumne à la Déeſſe,
» Voici le tems fatal à ma tendreſſe:
» Des ſoins plus doux que ceux de notre amour,
» Vont déſormais vous charmer tour à tour.
» A vos jardins la ſaiſon vous rappelle,
» Pour leur donner une façon nouvelle;

» Et je verrai juſqu'au tems des moiſſons,
» Vos eſpaliers, vos nains & vos buiſſons
» Vous occuper, au mépris de mes larmes,
» Peut-être même aux dépens de vos charmes;
» Qui ſçait encor (puiſſé-je mal prévoir!)
» Si vos vergers rempliront votre eſpoir.
» Sans leur donner ſans ceſſe la torture,
» Laiſſez-les croître au gré de la Nature:
» Par trop de ſoins, & par trop de façons,
» Vous fatiguez vos tendres nourriçons,
» Et vous perdez leurs plus belles années;
» A peine on voit leurs tiges couronnées,
» Qu'à leurs rameaux naiſſans & malheureux,
» Vous impoſez un lien rigoureux;
» Bientôt un fer, encore plus terrible,
» Dans vos vergers fait un ravage horrible;
» Et l'on n'y voit que Dryades en pleurs,
» Sur des monceaux de feuilles & de fleurs.

Pour me blâmer, lui répliqua Pomone,
Mon cher Vertumne, attends juſqu'à l'automne:
C'eſt par mon art & mes ſoins bienfaiſans,
Que j'entretiens mes arbres floriſſans;
De celui-ci, que ce lien redreſſe,
Contre les vents, j'aſſure la foibleſſe,
Et je corrige un penchant malheureux;
J'ôte à cet autre un bois infructueux,
Où follement ſa ſeve s'évapore;
Cet arbriſſeau, comblé des dons de Flore,

Me promet plus qu'il ne pourroit tenir,
Et de ſes fleurs il faut le dégarnir;
Comment veux-tu que cet autre profite,
En lui laiſſant cette herbe paraſite,
Et ce feuillage, où l'Aſtre qui nous luit
Ne peut mûrir & colorer ſon fruit?
Ainſi ma main retranche avec prudence,
Pour m'aſſurer encor plus d'abondance.
Vains érudits, téméraires cenſeurs,
Qui prétendez enſeigner les neuf Sœurs,
Souffrez qu'ici Pomone vous redreſſe;
Car c'eſt à vous que ſon diſcours s'adreſſe.
Mais tel ſe plaint qu'on a mal-à-propos
Appauvri l'Art de la moitié des mots,
Qui trouve encor aſſez de verbiage
Pour allonger un ennuyeux ouvrage;
Et les Rimeurs auroient encor beſoin,
Qu'on eût pouſſé la réforme plus loin:
Mais ſous leurs yeux ils ont plus d'un modele, (1)
Qui leur en donne un exemple fidele;
Et parmi ceux qu'on pourroit imiter,
Il en eſt un qu'on ne peut trop citer,
Qui les invite à marcher ſur ſes traces:
Tu le connois, ce favori des Graces,
Lui dont les vers conſacrés aux Amours,
Seront les ſeuls qu'ils chanteront toujours;

(1) *On prétend que Quinault n'a pas employé plus de ſept ou huit cens mots differens dans ſes Poëmes.*

Il avoit peu de cordes à ſa lyre,
Et cependant elle a pû lui ſuffire
Pour exprimer tout ce qu'un tendre amour
Peut, dans un cœur, inſpirer tour à tour.
La fiere Armide, & la tendre Angélique,
Nous a fait voir ſur la Scene lyrique,
Qu'en peu de mots on peut être abondant.
D'un choix heureux l'expreſſion dépend,
D'un terme unique, employé dans ſa place,
Elle reçoit & ſa force, & ſa grace:
Qui la ſurcharge auſſi-tôt la détruit.
Celui-là ſeul en tire tout le fruit,
Qui rejettant l'étalage & l'enflure,
Sçait la réduire à ſa juſte meſure;
C'eſt le grand art. La vraie expreſſion
Ne va jamais ſans la préciſion.
L'unique objet que notre Art ſe propoſe,
Eſt d'être encor plus précis que la proſe;
Eſt c'eſt pourquoi les vers ingénieux
Sont appellés le langage des Dieux.
La période, au cordeau compaſſée,
De la mémoire eſt bientôt effacée:
De mots pompeux on a beau l'enrichir,
D'un prompt oubli rien n'aide à l'affranchir:
Elle s'envole, & ne laiſſe après elle,
Qu'un ſens confus qu'à peine on ſe rappelle:
Mais dans l'eſprit, & dans le fond du cœur,
Il n'appartient qu'au vers doux & flatteur,

D'inſinuer ſes charmes & ſes graces,
Et d'y laiſſer les plus profondes traces :
Il s'établit au fond du ſouvenir,
Et par lui-même il ſçait s'y maintenir,
Sans s'altérer, ni ſans perdre aucun terme
Du tour heureux & du ſens qu'il renferme.
Ainſi l'eſprit, dans un vers ſéduiſant,
Peut, ſans travail, s'inſtruire en s'amuſant,
Et s'abbreuver des plus grandes maximes.
L'arrangement, la meſure & les rimes,
N'empêchent pas, quoi qu'on oſe avancer,
De mettre en vers tout ce qu'on peut penſer ;
C'eſt une audace auſſi vaine que folle,
Que de vouloir nous réduire au frivole,
Ou nous borner à des travaux légers :
Il en eſt peu qui nous ſoient étrangers.
La Poëſie, ainſi que la Peinture,
Dans ſon reſſort a toute la Nature.
De tous les Arts qu'on cultive avec ſoin,
En eſt-il un qui s'étende plus loin,
Et dont la ſource, auſſi *ſainte* & féconde,
Ait eu ſon cours dès l'enfance du Monde ?
Ce fut alors que notre Art immortel
Prit ſa naiſſance, à l'ombre de l'autel,
Parmi les jeux, la muſique & la danſe,
Dont il ſuivit les loix & la cadence.
Les Laboureurs, pour prix de leurs moiſſons,
Sur des autels de mouſſe & de gazons,

N'offroient alors qu'un tribut d'allegreſſe :
On les voyoit pleins d'une aimable yvreſſe ;
Parés de fleurs, danſer à demi-nus,
Et ſeconder leurs tranſports ingénus
Par des chanſons naturelles & vives,
Qu'ils ajuſtoient à leurs danſes naïves.
Qui peut nombrer les uſages divers
Où les humains ont employé les vers ?
Pour rendre aux Dieux un plus célebre hommage,
La Piété parla notre langage,
Et nous remit le culte des autels,
Avec le ſoin d'inſtruire les mortels :
La vérité ſe ſervit des Poëtes,
Et la Sageſſe en fit ſes interpretes ;
Médiateurs entre l'homme & les Dieux,
Ils ont ouvert le commerce des Cieux.
Ces fondateurs du temple de Mémoire
Furent commis par l'Amour & la Gloire,
Pour couronner de myrthe & de laurier
L'Amant fidele & le fameux Guerrier.
Ignore-t-on que le Fils & la Mere
Ne parlent point d'autre langue à Cythere ?
Ainſi naquit, chez les premiers humains,
L'art que les Grecs apprirent aux Romains,
Et qu'aux François ont tranſmis ces grands Maîtres.
Mais le jargon de vos premiers ancêtres
Ne put ſuffire à nos arrangemens ;
Le vers ſouffrit d'étranges changemens,

Il ne trouva ni nombre ni cadence
Dans une langue encor dans ſon enfance ;
Où l'on ne put, quoique l'on ait tenté, (1)
Donner aux mots aucune quantité.
Pour ſuppléer au défaut d'harmonie,
Et ſoutenir leur marche trop unie,
Vos premiers vers ont été décorés
D'accords nouveaux au Parnaſſe ignorés ;
Et l'uniſſon de la rime naiſſante,
Vint ranimer leur chute languiſſante,
Et rehauſſer, par cette nouveauté,
Un Art réduit à l'ingénuité,
Qu'enfin le goût, l'oreille & la pratique,
De jour en jour, rendirent moins Gothique.
A pas réglés le vers François marcha,
Une céſure en deux le partagea,
Par un repos qui varie & réveille
Une meſure uniforme à l'oreille.
De mots entr'eux trop pleins de dureté,
On adoucit la premiere âpreté ;
Long-tems encor leurs ingrates finales,
Heurtant de front des voyelles fatales,
Firent ſouffrir l'oreille de Phœbus.
L'éliſion, funeſte à l'hiatus,
Vint de ce monſtre affranchir l'harmonie :
Ainſi la France emprunta d'Auſonie

(1) *On a voulu faire autrefois des vers meſurés à la façon des Latins.*

L'alignement & le même niveau ;
Pour ſe conſtruire un Parnaſſe nouveau,
Tâcha de ſuivre à peu près ſon modele,
Et vint à bout d'en conſtruire un chez elle,
Sur un terrein peut-être moins fécond,
Mais dont bientôt elle a rendu le fond
Propre à fournir aux Muſes étonnées
Toutes les fleurs qu'elles ont moiſſonnées.
Pour nous fixer dans votre continent,
Ce fut alors qu'un mortel éminent,
Miniſtre encor au-deſſus de ſa place,
L'Atlas du Trône & celui du Parnaſſe,
Ne rougit pas d'encenſer nos autels :
A notre culte il porta les mortels ;
Des doctes Sœurs, dans un nouveau Lycée,
Il réunit la troupe diſperſée,
Et mérita cet hommage éternel,
Dont nous payons ſon amour paternel.
Hélas ! jamais la Parque inexorable,
En enlevant un pere ſecourable,
A des enfans qui n'ont point d'autre appui,
N'a fait verſer tant de pleurs après lui.
Thémis, ſenſible à nos vives allarmes,
Prit ſon bandeau pour eſſuyer nos larmes,
Et nous commit ſon propre protecteur,
Pour nous ſervir de pere & de tuteur.
La Parque encor nous rendit orphelines.
Enfin, ce Roi qui ſur les deux collines,

Par

Par la Victoire en triomphe amené,
Fut, par nos mains, tant de fois couronné,
D'un nouveau faſte accrut encor ſa gloire,
Fit de ſon Louvre un temple de Mémoire,
Y raſſembla tout le ſacré Vallon,
Et prit ſa place à côté d'Apollon.
Mais je ſoupire en rappellant nos faſtes.
Qu'un ſiécle à l'autre oppoſe de contraſtes!
Et quel délire à nos regards ſurpris,
Fait à préſent fermenter les eſprits!
Las du bon-ſens, l'erreur & le ſophiſme,
Les vont enfin livrer au fanatiſme.
Tandis qu'ainſi j'écrivois à l'écart,
Au bas du Mont, jettant l'œil au hazard,
Je vis à gauche une épaiſſe pouſſiere,
Qui tout-à-coup obſcurcit la lumiere;
Un bruit confus, mêlé de cris perçans,
Jetta l'allarme & l'effroi dans mes ſens:
Je rejoignis mes timides compagnes,
Qui s'enfuyoient au ſommet des montagnes;
Bientôt l'écho, parcourant nos déſerts,
Nous annonça l'ordre du Dieu des vers;
Et notre troupe, encore plus troublée,
Dans notre temple à l'inſtant raſſemblée,
Vint à Phœbus offrir un foible appui.
Là, ſur un trône auſſi brillant que lui,
Environné par Corneille & Racine,
L'aimable Dieu de la double colline,

D'un doux ſoûris accueillit les neuf Sœurs ;
Il nous donna des couronnes de fleurs :
Venez, dit-il, compagnes de ma gloire,
Sur la chimere emporter la victoire,
Et renverſer, par des coups éclatans,
Des Marſias érigés en Titans.
Les yeux alors plein du feu qui l'embraſe,
Il prend ſa lyre, il monte ſur Pégaſe,
Et nous conduit au pied de nos remparts.
Que d'ennemis dans nos plaines épars !
On y voyoit une antique Matrone,
Sous l'attirail & l'habit d'Amazone ;
Et ſur ſon front, nos lauriers prophanés
Entrelaçoient ſes cheveux ſurannés ;
De mille atours meſſéants à ſon âge,
Elle étaloit le riſible aſſemblage ;
C'étoit la Proſe avec nos attributs,
Qu'on amenoit pour détrôner Phœbus ;
Et ſur ſon char attelé de Modernes,
Environné d'un gros de ſubalternes,
Etoit l'Erreur avec la Vanité,
Qu'accompagnoit la folle Nouveauté,
Qui ſous leurs pieds, avec ignominie,
Tenoient aux fers la Rime & l'Harmonie.
Lors, un des leurs, d'un air avantageux,
Nous apporta ſon cartel outrageux ;
C'étoit un Drame en proſe alembiquée,
Avec une Ode à ce coin fabriquée,

Dont Apollon ſoudain, avec mépris,
Au bas du Mont fit voler les débris.
Comme un torrent qui deſcend des montagnes,
Tous nos Guerriers, guidés par nos Compagnes,
Vers l'ennemi s'ouvrirent un chemin.
Là, Melpomene, un poignard à la main,
Des yeux, du geſte, & d'une voix tonnante,
Encourageoit ſa troupe fulminante.
On vit alors deux célebres rivaux,
Courir enſemble à des exploits nouveaux;
Sur leur égide, aux eaux du Styx trempée,
Pour ſa deviſe un d'eux avoit pompée;
L'autre y portoit, écrit en lettres d'or,
Le nom fameux de la veuve d'Hector:
Un autre armé d'un ſtilet redoutable,
Pour les Cotins jadis inévitable,
Sur ces mutins fondit comme un lion;
Et les auteurs de la rébellion,
Tels que brebis par les loups harcelées,
Fuyoient, tombant comme feuilles grêlées.
Non loin de lui, ſous un caſque brillant,
Certain Lyrique, ayant pour cri *Roland*,
Se ſignaloit en faveur de la Rime:
Courage, ami, je te rends mon eſtime,
Lui dit alors le critique ſurpris;
Ton nom ſera rayé de mes écrits.
Mais j'oubliois le premier de ma liſte,
L'inimitable & divin Fabuliſte,

Que la chronique & les rieurs du tems
Mirent jadis au rang des végétans:
L'homme d'Eſope, inconnu de ſoi-même;
Enfin ſortant de l'ignorance extrême,
Qu'il eut toujours de ſa rare valeur,
Fit aux mutins ſentir, pour leur malheur,
Qu'il auroit pû, comme un nouvel Horace,
Seul contre tous, défendre le Parnaſſe.
La Rime avoit auſſi parmi les ſiens,
Ce ſucceſſeur des Comiques anciens,
Encor plus grand, ſi, dans tous ſes ouvrages,
Il eût oſé dédaigner les ſuffrages
Des fats du tems qu'il falloit attirer,
Et s'il n'eût eu qu'à ſe faire admirer.
Renard ſuivoit l'Auteur du Miſanthrope.
Ici marchoient Malherbe & Calliope;
Ils peuvent ſeuls raconter leurs exploits:
Les vents, l'orage & la foudre à la fois,
Sur les mortels, par des coups ſi funeſtes,
N'exercent pas les vengeances céleſtes.
Tels en fureur, du haut de nos remparts,
On les vit fondre, à travers les hazards,
Et ſur la Proſe éperdue & fuyante,
Faire tonner leur lyre foudroyante.
D'autres ſans nombre, aimables pareſſeux,
Par les Plaiſirs, les Graces & les Jeux,
Initiés jadis dans nos myſteres,
Dans ce grand jour, ſervant de Volontaires,

Suivoient Chaulieu, la Fare & Pavillon;
L'Amour menoit leur joyeux bataillon.
Pour éviter une entiere défaite,
La Proſe enfin ſe battoit en retraite;
Et ramenoit les ſiens vers nos marais;
Quand tout-à-coup des eſcadrons tout frais,
Au dépourvu prirent nos téméraires.
Ainſi, deux vents furieux & contraires,
Contre un vaiſſeau, d'un ſouffle impétueux,
Réuniſſant les flots tumultueux,
De gouffre en gouffre, & d'abîme en abîme,
Vers le naufrage entraînent leur victime.
Mais ſans entrer dans des détails plus longs,
De ces Rimeurs tu connois tous les noms.
Que celui-là ſoit réputé Barbare,
Qui ne connoît l'Eleve de Pindare.
Après ce chef des Poëtes du tems,
Suivoit cet autre encor dans ſon printems,
Qui plus chargé de lauriers que d'années,
Paſſa l'eſpoir des Muſes étonnées,
Et d'un chef-d'œuvre entrepris tant de fois,
A décoré le Parnaſſe François:
Le grand Henri n'eût pas, diſoit Virgile,
Mieux rencontré dans le Chantre d'Achille.
Parmi tous ceux qui voloient ſur leurs pas,
Il en eſt un qui ne leur cede pas.
Mais tu connois ſa valeur Poëtique:
D'un nouveau genre inventeur dramatique,

Quand il lui plaît, Melpomene en fureur,
Répand l'effroi, l'épouvante & l'horreur,
Fait ruiſſeler le ſang avec les larmes,
Dans la terreur nous fait trouver des charmes,
Que juſqu'alors les timides Rimeurs
N'ont point eu l'art d'ajuſter à nos mœurs.
Ici marchoit, plein de reconnoiſſance,
Ce nourriçon, que, depuis ſa naiſſance,
Le Dieu des vers a pris ſoin de former:
Toutes mes Sœurs ſemblent le réclamer,
Il eſt l'enfant de leur troupe immortelle,
Leur langage eſt ſa langue naturelle,
Sa voix reſſemble à celle d'Apollon;
Et pour ſa gloire, & celle du Vallon,
S'il m'eſt permis de dire plus encore,
Autant que nous, Bignon l'aime & l'honore.
Ah! dit Thalie, eſt-ce toi que je vois,
Reſtaurateur du Brodequin François?
Par la Nature inſtruit dans mes myſteres,
Nouvel Auteur de nouveaux caracteres,
Qu'après Moliere on a vû moiſſonner
Au même champ où Regnard vint glaner.
Je l'avouerai, je le pris pour Terence:
Oui, dit ma Sœur, c'eſt celui de la France.
Parmi la troupe il s'en mêla pluſieurs,
Qu'on dit jadis inſtruits par les neuf Sœurs,
Enfans hâtifs, épuiſés de jeuneſſe,
Qui n'en ont pas acquitté la promeſſe;

Que l'on a vûs toujours dégénérer,
S'anéantir & ſe deshonorer ;
Et c'eſt entr'eux que ſe forgent à l'ombre,
Ces noirs écrits, & ces brevets ſans nombre,
Où leurs fureurs éxhalent, à longs flots,
Un fiel goûté des méchans & des ſots.
De part & d'autre, alors d'intelligence,
On courut ſus & chaſſa cette engeance.
Le reſte étoit de jeunes nourriçons,
Qui ſçauront mieux retenir nos leçons ;
Troupe novice, un jour plus conſommée
Dans l'Art des vers, & dont la Renommée,
En parcourant depuis peu nos deux Monts,
A déjà pris la liſte avec les noms,
Et répandu les naiſſantes merveilles.
Entr'autre eſſai de leurs premieres veilles,
De l'un d'entr'eux, chéri dans une Cour
Où les Beaux-Arts ont fixé leur ſéjour,
Qu'avec plaiſir, dernierement encore,
Nous reliſions la Fable de l'Aurore !
Notre rivale & les ſiens aux abois,
Entre deux feux expoſés à la fois,
Firent encor de vaines tentatives
Pour ranimer leurs troupes fugitives.
Ce ne fut plus qu'un combat inégal,
Et qu'un carnage affreux & général.
Comme autrefois aux pieds des murs de Troye,
Du fier Achille Hector devint la proye ;

Ainſi leur Chef ſubit, à nos regards,
Le même ſort autour de nos remparts.
Ainſi finit cette grande journée,
Qui décida de notre deſtinée,
Maintint la Rime, aſſura l'Art des Vers,
Et pour jamais remit la Proſe aux fers.

Fin de l'Epître de Clio.

COMPLIMENT AU ROI,

Prononcé le 17 & préſenté le 20 Novembre 1744.

ENFIN je te revois, cher & nouvel Auguſte,
Que mon cœur, en ſecret, a toujours encenſé....

Pardonne, en ce moment, le tranſport le plus juſte;
Qui le ſçait exciter n'en peut être offenſé.
Non, l'eſſor que je prends ne ſçauroit te déplaire:
Le moindre des mortels, ſans être téméraire,
Peut laiſſer voir aux Dieux tout ce qu'il ſent pour eux.

FRANCE, tu m'applaudis; le même amour t'inſpire;
Tu n'as plus qu'à jouir du ſort le plus heureux;
Tu viens de recouvrer l'Ame de ton Empire.

ET TOI, daigne agréer l'hommage mérité,
Que t'offre, par ma voix, la ſimple Vérité.
La ſeule Flatterie a beſoin d'être ornée:
Eh! quand nous t'offririons ſes dangereux attraits,
Tu ne recevrois point la coupe empoiſonnée
Que le commun des Rois aime à boire à longs traits.

Fuis, malheureuſe, ailleurs va porter tes preſtiges,
Tu n'élevas jamais de véritable autel.

POURSUIS, PRINCE, pourſuis ton cours & tes prodiges :
Tel jadis commença ton Ayeul immortel....
Que dis-je !... A peine entré dans la même carriere,
Quel amas de lauriers ! (1) La plus forte barriere
N'eſt qu'un frivole obſtacle à tes premiers travaux ;
Et l'altiere Cité (2) qui bravoit ton tonnerre,
Sur ſes débris ſanglans, ſert d'exemple à la Terre.
Tremblez, fiers Ennemis... Vous, Amphions nouveaux,
Formez-vous déſormais à l'ombre de ſa gloire....
Qui peut mieux vous ouvrir le Temple de Mémoire ?
Chantez, Muſes, chantez ; voilà votre Apollon...

MAIS quels que ſoient les chants qu'elles faſſent éclore,
Lis au fond de nos cœurs, tu liras plus encore
Que n'en peut exprimer tout le ſacré Vallon.

---

(1) Ypres, Furnes, Menin.
(2) Fribourg.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR L'AUTEUR

A L'ACADÉMIE

FRANÇOISE,

*LE JOUR DE SA RÉCEPTION.**

MESSIEURS,

POUR vous témoigner combien je ſuis pénétré de vos bontés, il faudroit que j'euſſe le talent que joignoit à tant d'autres vertus l'illuſtre Académicien à qui j'ai l'honneur de ſuccéder. C'eſt en ce moment que j'aurois beſoin de cette éloquence aimable & naturelle qui le rendit toujours ſi cher à tous ceux que la néceſſité ou leur bonheur faiſoient approcher de

---

* *Mr. de la Chauſſée ayant été élu par Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, à la place de feu Mr. Portail; il y prit ſéance le Lundi 25 Juin 1736.*

lui. Quel charme étoit répandu dans ſes moindres diſcours ! Qui poſſédoit mieux cette facilité de s'exprimer, ces tours auſſi précis, que nobles & convenable, en un mot, cette ſcience qui fait l'objet de vos travaux ?

Vous ſçavez, MESSIEURS, quel uſage M. PORTAIS a toujours fait du don de la parole. Heureux les Miniſtres de Thémis à qui l'on n'a point à reprocher d'en avoir abuſé ; qui, au contraire, ne l'ont jamais employé que pour faire pencher la balance du côté de l'innocence opprimée !

Tel étoit ce digne Chef du premier Tribunal du Royaume ; c'eſt-là qu'on l'a vû exercer, avec autant d'éclat que d'intégrité, un Art ſi néceſſaire à ceux qui, pour le bien de leur Patrie, ſont chargés des intérêts publics.

L'humanité eſt ordinairement le fruit que l'on retire de la culture des Lettres : elle étoit le partage de ce grand Magiſtrat : ainſi les veuves & les orphelins trouvoient toujours en lui une main prête à eſſuyer leurs larmes & à raſſurer leur fortune : ainſi le Prince avoit en lui un organe fidele, qui, en toute circonſtance, ſçavoit concilier la majeſté d'un Maître & la bonté d'un Pere.

Mais, MESSIEURS, où m'emporte un regret que mes expreſſions ne peuvent rendre auſſi ſenſible que je voudrois ? Quelles fleurs ai-je à jetter ſur ſon tombeau ? Eſt-ce à moi d'entreprendre un éloge qui ſe trouve gravé dans le fond de vos cœurs ? Non, MES-

SIEURS, avant que d'élever ma voix, je dois long-tems vous écouter; c'eſt pour apprendre à m'énoncer, c'eſt pour être inſtruit par les Maîtres de l'Art, que j'ai recherché avec tant d'ardeur le bonheur de vous appartenir. Vous avez eu moins d'égard à ma témérité qu'à mes beſoins. Quel ſujet d'émulation! Quel ſujet d'eſperance pour tous ceux qui s'élevent dans le ſein des Muſes! Ils ne voyent plus de ſi loin cet heureux avenir que vous avez daigné rapprocher de moi. Que dis-je? Ils participent tous aux graces que je reçois, & partagent, avec moi, mon bonheur & ma reconnoiſſance.

En effet, MESSIEURS, qui ne ſeroit flatté d'être à la ſource des lumieres & des dons de l'eſprit, d'apprendre de vous-même une Langue qui raſſemble toutes les richeſſes des autres, & qui ſera immortelle comme vous? Que pouvois-je déſirer de plus doux & de plus avantageux que d'être aſſocié à des Sages qui renouvellent entr'eux l'union & les merveilles de l'âge d'Or, & qui s'enrichiſſent mutuellement de tout ce qu'ils ont acquis de plus rare & de plus précieux? Dans quel partage avez-vous daigné m'admettre! Quel bonheur me tranſporte! Mes eſprits, trop contraints, rompent le frein que je leur avois impoſé; le génie qui préſide aux miracles que je vois, m'entraîne au-delà de moi-même, & me force à parler ce langage divin . . .

Pardonnez cet effor: en quel tems, en quels lieux
Puis-je mieux employer le langage des Dieux?

France, quel changement rappelle ton enfance?
Tes Faſtes confondus, écrits par l'ignorance,
Dans un oubli profond ſeroient enſevelis,
A peine on connoîtroit la naiſſance des Lys:
Tes Peuples, en tout tems, étoient faits pour la gloire;
Mais ils ignoroient l'art d'aſſurer leur mémoire.
Ils avoient des Héros qu'ils ne pouvoient vanter,
Ils faiſoient des exploits qu'ils ne pouvoient chanter.
A peine ils jouiſſoient des dons de la Nature;
Leur langage, indigent, ſauvage, ſans culture,
Aux beſoins de la vie étoit preſque borné,
Et leur eſprit alors n'étoit pas plus orné.
La même aridité leur eſt toujours commune,
La langue & le génie ont la même fortune.
Quels progrès mutuels ont-ils fait à la fois?
Eſpéroit-on de voir un Parnaſſe François?
Comme un ruiſſeau naiſſant languit près de ſa ſource,
Sans trop s'en éloigner, il commence ſa courſe;
A peine il peut couler: on diroit que ſes eaux
Ne ſerviront jamais qu'à nourrir des roſeaux.
Cependant il s'accroît, il peut ſuivre ſa pente;
A travers de la plaine on le voit qui ſerpente;
On l'entend murmurer, & ſon cours s'embellit;
Il élargit ſa rive, il reçoit dans ſon lit
Des ſources, des ruiſſeaux, des torrens, des rivieres:
C'eſt un fleuve; il parcourt des Nations entieres;
Il porte l'abondance à cent Peuples divers,
Et du bruit de ſon nom il remplit l'Univers.

Du langage François telle fut la naiſſance,
Et tels ſont devenus ſon cours & ſa puiſſance.
Miniſtre ſouverain du plus juſte des Rois,
ARMAND, vois ton ouvrage, & reconnois ma voix;
Applaudis, comme nous, à ton heureux génie.
Nous remplaçons enfin la Grece & l'Auſonie;
Ta langue eſt triomphante; apprends tous les ſuccès
Dont tu n'as pû goûter que les premiers eſſais.
Chérie également & des Muſes & des Graces,
Elle a tous les tréſors des deux autres Parnaſſes.
France, tu peux enfin célébrer à la fois
Ton bonheur, tes plaiſirs, tes tréſors & tes Rois.
Rien ne manque à tes vœux; tu ſçais l'art plein de charmes
D'employer la parole, & de vaincre ſans armes.
Tu fais aimer ta langue à cent Peuples ſoumis;
Tu la fais adopter même à tes ennemis.
L'oſerions-nous encore accuſer d'indigence?
Ranimons-nous; honteux de notre négligence,
Daignons la cultiver, donnons-lui tous nos ſoins:
Son abondance ira plus loin que nos beſoins.
Oui, lorſque l'on en fait une étude profonde,
L'eſprit le plus fécond la trouve auſſi féconde.
Eh! quoi! n'a-t-elle pas remis entre nos mains
Les richeſſes des Grecs, & celles des Romains?
De leurs divins écrits, interpretes fideles,
Si nous avons peut-être égalé nos modeles;
Dans le Monde ſçavant, s'il ne s'eſt rien produit,
Sans être en notre langue heureuſement traduit,

Elle peut donc ſuffire, & la plainte eſt injuſte.
Rappellons-nous les tems de ce nouvel Auguſte,
Dont ARMAND & SEGUIER furent les précurſeurs.
Quels prodiges nouveaux n'ont pas vû les neuf Sœurs?
Héros, qui fut ſi cher aux filles de Mémoire,
Ne crains pas que jamais on doute de ta gloire:
L'avenir, comme nous, croira tes actions;
Il n'a qu'à parcourir tant de productions,
Tant d'ouvrages divers que ton regne a fait naître;
La gloire des Sujets prouve celle du Maître.

Peut-être croiroit-on que nos prédéceſſeurs,
Favoriſés du Ciel, doués par les neuf Sœurs,
Ne doivent leur ſuccès qu'à leur heureux génie.
Se ſeroient-ils acquis une gloire infinie,
S'ils n'avoient ſçu, d'ailleurs, amaſſer un tréſor
Capable de fournir à leur brillant eſſor?
Leur langue fut l'objet de leur plus chere étude;
Ils avoient avec elle une longue habitude;
Ils n'oſerent écrire, ils n'oſerent penſer
Avant que d'être inſtruits dans l'art de s'énoncer.
Eh! que ſert une idée à qui ne peut la rendre,
Si, telle qu'on la ſent, on ne la fait comprendre?
L'ame de la penſée eſt dans l'expreſſion;
Sans elle, on ne peut faire aucune impreſſion;
Sans elle, ce n'eſt plus qu'une fauſſe peinture,
Qui dégrade à la fois le Peintre & la Nature.
Exprimez-vous, ou bien ceſſez d'imaginer;
Parléz; je veux entendre, & non pas deviner.

Pour

Pour démêler l'objet que l'on me défigure,
Faut-il que mon eſprit ſe donne la torture?
Il aime que d'abord on ſçache le ſaiſir,
Et que nul embarras ne trouble ſon plaiſir.
L'expreſſion fait plus; elle fait la fortune
D'une penſée, au fond, ordinaire & commune:
Souvent un mot ſuffit. C'eſt donc mal-à-propos
Qu'on oſe mépriſer la ſcience des mots.
Que dis-je! Eſt-ce pour l'homme une étude frivole
Que celle d'où dépend le don de la parole?

Tel étoit le préſent qu'ARMAND nous avoit fait.
Ce génie éminent n'étoit point ſatisfait,
Si la langue, après lui, reſtoit mal aſſurée:
Il falloit garantir ſa gloire & ſa durée.
La langue eſt moins facile à fixer qu'à former.
Combien de Novateurs qu'on ne peut réprimer!
Ils regardent ſes loix comme une tyrannie,
Et réclament toujours en faveur du génie.
La licence bientôt s'arme d'un front d'airain;
Chacun, libre du joug, s'érige en Souverain.
Le moindre Citoyen de la double colline
Ne veut plus reconnoître aucune diſcipline;
Il ſubjugue, il corrompt le goût des ignorans,
Qui ſe font un honneur d'imiter leurs tyrans.
Ainſi, par des revers auſſi prompts que biſarres,
Les Romains étonnés ſe trouverent Barbares.
Ne ſoyons point ſurpris d'un déſaſtre auſſi prompt;
Il devoit arriver. La langue ſe corrompt,

Lorſqu'à l'indépendance elle eſt abandonnée;
Elle a toujours beſoin d'être ſubordonnée.
Quand elle eſt parvenue à ſa maturité,
Il faut des ſurveillans, dont la ſévérité
Etouffe des abus toujours prêts à renaître;
Il faut des défenſeurs qui ſoient dignes de l'être,
Et que leur propre gloire intéreſſe toujours
A fixer à jamais ſa richeſſe & ſon cours.

On choiſit autrefois les Vierges les plus pures
Pour mettre dans des mains auſſi ſages que ſûres
Le céleſte garant de la proſpérité
D'un Peuple dont enfin nous avons hérité.
Ce fut ſur leur exemple, & d'après ce modele,
Qu'ARMAND ſçut établir un culte plus fidele;
Aux plus chers favoris qu'Apollon eût alors,
Il confia ſa langue avec tous ſes tréſors.
Il en fit un dépôt à jamais mémorable.
Une ſucceſſion toujours inaltérable,
Attentive à ſa gloire, en fait la ſûreté;
Rien n'en pourra jamais ſouiller la pureté.
Déjà nous célébrons vos fêtes ſéculaires (1).
Depuis que vous tenez les rênes littéraires,
Vingt luſtres ſont rentrés dans l'abîme des tems,
Sans qu'on ait vû ternir vos faſtes éclatans;
L'avenir coulera ſous les mêmes auſpices,
Vous ne pouvez avoir que des deſtins propices.

(1) *L'Académie a été fondée en 1635.*

Non, les diſpenſateurs de l'immortalité
N'ont point à redouter cette fatalité
Qui s'exerce, à ſon gré, ſur tout ce qui reſpire.
La Prudence elle-même a fondé votre Empire.
L'eſprit qui vous unit, la même autorité,
Y maintiendront en paix votre poſtérité.
C'eſt un germe éternel qui produira ſans ceſſe;
Vous renaîtrez toujours, enfans de la Sageſſe:
La gloire s'intéreſſe à ſoutenir vos droits.
Vous ſerez protégés, tant qu'il ſera des Rois.
Tel eſt votre deſtin: vous en avez des marques.
Illuſtre rejetton du plus grand des Monarques,
Objet de notre amour, digne préſent des Dieux,
Toi, qu'on n'a pas beſoin de nommer en ces lieux,
Toi, qui fais de nos cœurs les plus belles conquêtes,
Tu n'as pas dédaigné d'aſſiſter à nos fêtes (1).
Qu'Apollon fut touché de l'honneur éternel
Qu'ont reçu les neuf Sœurs en ce jour Solemnel!
Qu'il fut charmé de voir leur Maître, au milieu d'elles,
Entendre, avec plaiſir, leurs chanſons immortelles!
C'eſt un goût qu'il a joint à l'amour de la paix:
Minerve l'a rendu ſenſible à ſes attraits:
Elevé dans ſon ſein dès ſa plus tendre enfance,
Son Diſciple a rempli ſa plus chere eſpérance.
Il l'aime; elle eſt ſon guide & ſon plus ſûr appui;
Et pour comble de biens, elle regne avec lui.

---

(1) *Le Roi honora l'Académie de ſa préſence en* 1719.

O vous, modérateurs du Temple de Mémoire,
Miniſtres attachés aux autels de la Gloire,
Jouiſſez de vos droits, & portez juſqu'aux cieux
Les titres éclatans d'un rang ſi glorieux !
Quelle place plus noble & plus digne d'envie,
Quel emploi pourroit mieux illuſtrer votre vie ?
Qu'ici l'adoption a des charmes flatteurs ?
C'eſt l'éloge éternel de l'eſprit & des mœurs.

Pour moi, puiſſé-je en tout imiter mes modeles !
Et me former aux ſons de vos voix immortelles.
Vous prenez un Éleve ; il ſera trop heureux,
S'il peut juſtifier un choix ſi généreux.

RÉPONSE
DE
M. L'ARCHEVÊQUE DE SENS,
AU DISCOURS
DE M. DE LA CHAUSSÉE.*

MESSIEURS,

IL arrive quelquefois, ſur le Parnaſſe, ce que nous ne voyons que trop ſouvent parmi les mortels. La jalouſie ſe met entre les ſœurs, & au lieu d'être amies, elles deviennent rivales.

Vous l'avez vû, MESSIEURS, par les plaintes que la Muſe CLIO vous a portées contre ſa ſœur CALLIOPE. Celle-ci, enflée de ſes ſuccès & de cette commode liberté dont jouit l'Eloquence, avoit entrepris, dit-on, de critiquer la régularité de ſa ſœur; & ſous prétexte de la délivrer d'une gêne importune, elle avoit eſſayé de lui enlever la meilleure partie de ſes charmes, en la dépouillant de ſa cadence & de ſon harmonie. CLIO s'eſt défendue par cette Epître qui vous eſt connue : elle y juſtifie habilement la Poëſie par la Poëſie

* *Comme M. l'Evêque de Mirepoix fut reçu le même jour, on n'a pas cru devoir mettre la Réponſe entiere de M. l'Archevêque de Sens; on n'a inſéré ici que ce qui regarde M. de la Chauſſée.*

même ; & elle fait ſentir, par expérience, que l'eſſor du génie n'eſt pas toujours étouffé par la céſure & par la rime. . . . . .

Pour vous, MONSIEUR, c'eſt avec des talens différens que vous remplacez cet illuſtre Magiſtrat que nous avons perdu ; & ces talens ſont auſſi précieux à l'Académie Françoiſe qu'ils ont été applaudis par le Public. Votre Muſe, qui s'eſt eſſayée avec ſuccès dans la *Fauſſe Antipathie*, s'eſt montrée, un an après, ſi mûre dans l'*Epître de Clio*, & dans les *Préjugés à la Mode*, qu'elle a fait concevoir de vous de hautes eſpérances. Si dans un an, & dans un âge peu avancé, vous avez fait tant de progrès, que ſera-ce, ſi vous augmentez toujours de même ? Ne verra-t-on pas un jour revivre en vous cet ancien fléau des vices & du ridicule, le célebre Moliere ?

Ici je devrois peut-être, en qualité de Directeur d'une Académie à qui la Poëſie eſt chere, m'étendre davantage ſur le mérite de vos Comédies ; mais l'auſtere dignité dont je ſuis revêtu, m'oblige à être réſervé. N'aurois-je pas même à craindre qu'on ne me fît un reproche, ſi je louois également l'Orateur Chrétien & le Poëte profane, & ſi je diſtribuois à la fois des éloges & à celui qui a préparé des ſcenes au Théâtre, & à celui qui a compté les Théâtres au rang des ſcandales qui excitoient ſon zele ?

Non, MONSIEUR, le reproche ſeroit injuſte. Je puis, ſans bleſſer mon caractere, donner, non aux Spectacles que je ne puis approuver, mais à des Pieces

auſſi ſages que les vôtres, & dont la lecture peut être utile, une certaine meſure de louange; tandis que l'Académie, en vous adoptant, donne à la beauté de votre génie, & aux graces de vos Poëſies, la couronne qu'elles méritent à ſes yeux.

Celui-là en effet mérite ſans doute, même de nous, quelque éloge, qui a banni de la Scene les paſſions criminelles qui corrompent communément nos Spectacles, & qui a ſçu faire ſervir ſes fictions poëtiques à donner aux hommes d'utiles leçons : ainſi, en rendant juſtice à la ſageſſe de vos vûes, on pourra convenir ſans peine qu'il y a quelque rapport entre celui qui condamne nos Théâtres & celui qui eſſaye de les corriger.

Continuez, MONSIEUR, à fournir à nos jeunes gens, je ne dis pas des Spectacles, mais des lectures utiles, qui, en amuſant leur curioſité, les rappellent à la vertu, à la juſtice, aux ſentimens d'honneur & de droiture que la Nature a gravés dans le cœur de tous les hommes, & à répandre un ſalutaire ridicule ſur les biſarres goûts de la Jeuneſſe de notre ſiécle. Les Orateurs Chrétiens trouveroient moins d'obſtacles au fruit qu'ils déſirent, ſi les eſprits étoient préparés aux vérités chrétiennes par les vertus morales, & par les ſentimens que la raiſon inſpire. Car, hélas! qu'il eſt difficile de faire de vrais Chrétiens de ceux qui n'ont pas encore commencé d'être des hommes raiſonnables!

Tels ſont ceux que vous avez ſi bien caractériſés dans les *Préjugés à la Mode*; gens qui n'ont ni ſentimens, ni mœurs, ni amitié, ni pudeur, ni connoiſſance des

devoirs de la ſociété & des regles de la bienſéance ; qui ſont ſans attention pour les Anciens, ſans docilité pour les vieillards, ſans égards pour les Sçavans, ſans reſpect pour la Religion, même ſans vraie amitié pour les compagnons de leurs plaiſirs ; qui critiquent tout, ſans rien ſçavoir ; & qui, ſans expérience & ſans étude, décident hardiment de toutes choſes ; qui ſe croyent ſçavans, quand ils ont mépriſé tout remords, & ſecoué par impiété tout principe & toute croyance ; enfin, qui ne connoiſſent de vertu qu'une valeur féroce, une franchiſe groſſiere, une généroſité prodigue, une probité mal conçue & mal ſoutenue. Voilà ce que, de nos jours, on eſt déjà à vingt ans ; voilà le caractere de cette Jeuneſſe, qui ſe figure qu'il eſt du bon air d'avoir déjà, à cet âge, mépriſé tous les devoirs & épuiſé tous les vices : caractere ſi étrange & néanmoins ſi commun, que le ſacré & le profane, le ſérieux & le comique, la chaire & le théâtre doivent ſe liguer pour rendre ces libertins auſſi ridicules qu'ils le ſont, & auſſi odieux qu'ils méritent de l'être !

Cependant, MONSIEUR, nous jouirons des douceurs de votre ſociété : vos amis rendent témoignage combien elle eſt aimable. L'on voit par les ſages & nobles ſentimens que vos Poëſies expriment, qu'ils ſont empreints dans votre cœur, & que la vertu & la probité donnent ce vrai prix à vos talens, ſans lequel les plus brillans n'empêchent pas ceux qui les poſſedent d'être ſouverainement mépriſables.

Fin de la Réponſe.

LETTRE

LETTRE

SUR

LA COMÉDIE

DE

L'ÉCOLE

DES AMIS;

Tràduite en François par M. FLONCEL; *Avocat en Parlement, Cenſeur Royal, Membre de l'Académie des Arcades de Rome, de celles des Apatiſtes de Florence, des Etruſques de Cortone, & de celle de Boulogne; ci-devant Secrétaire d'Etat de la Principauté de Monaco, & depuis Premier Secrétaire des Affaires Etrangeres ſous le Miniſtere de M. Amelot & de M. le Marquis d'Argenſon.*

LETTRE

DE MONSIEUR

LOUIS RICCOBONI,

A

M. LE DOCTEUR MURATORI,

Bibliothécaire de M. le DUC DE MODENE, *de la Société Royale de Londres*, &c. &c.

MONSIEUR,

Si les tumultes de la guerre m'ont privé de l'honneur que j'avois de vous écrire de tems en tems, & du plaiſir de recevoir de vos nouvelles, ſouffrez, je vous prie, que la tranquillité de la paix me rende l'un & l'autre. Si les armes ont toujours été contraires aux Belles Lettres, comme vous me fites l'honneur de me le marquer en dernier lieu, à préſent que tout eſt tranquille en Italie & en France, elles reprendront leur ancienne vigueur. J'eſpere ſur-tout que nous verrons

LETTERA

DEL SIGNOR

LUIGI RICCOBONI,

AL

SIGNOR' DOTTOR' MURATORI,

Bibliothecario DEL SERENISSIMO DUCA DI MODENA, *della Reale Societa di Londra*, &c. &c.

ILLUSTRISSIMO SIGNORE,

SE i rumori di guerra mi tolsero l'onore che aveva, di tempo in tempo, di scriverle, e di essere favorito di sue risposte, mi permetta che la tranquillità de la pace mi ridoni questo contento. Se le armi furono sempre funeste a le Lettere, come nel ultima sua mi scrisse, ora che tutto è calmo in Italia ed in Francia, riprenderanno esse l'antico vigore; spero sopra tutto, che in fine com-

enfin paroître votre dernier grand ouvrage, dont les troubles de la guerre ont empêché l'impreſſion. Je ne veux pas, de ma part, laiſſer paſſer l'occaſion de vous annoncer une nouvelle Littéraire de France, qui juſqu'à préſent ne fait qu'un certain éclat; on peut même dire que ce n'eſt qu'une étincelle; mais peut-être qu'en moins d'un ſiécle elle deviendra une lumiere brillante, capable d'éclairer toute l'Europe.

Le Théâtre François, depuis les trois fameux Auteurs qui en ont fixé la forme, paſſe pour le meilleur de l'Europe. Il m'a paru, depuis vingt-un ans que je ſuis à Paris, (& toute la Nation eſt du même ſentiment,) qu'il n'eſt pas éloigné de ſa décadence; le tragique des Poëtes modernes n'a plus la force de Corneille, ni le beau naturel de Racine; & le comique eſt auſſi différent du bon goût de Moliere, que cet Auteur s'eſt diſtingué, par ſes belles Comédies, de ceux qui l'avoient précédé.

Le Théâtre François étant parvenu à ce point, on entendoit toujours, au milieu même des applaudiſſemens, & du ſuccès de quelque Tragédie ou Comédie nouvelle, les plaintes du Public, qui ſe rappelloit le ſouvenir des excellens Drames de ces trois Poëtes. Les Beaux-Eſprits ſe décourageoient & mettoient rarement la plume, pour ne pas s'expoſer à la comparaiſon que les Spectateurs faiſoient d'abord des Auteurs précédens avec eux. D'autres Poëtes médiocres en couroient les

parirà a la luce quel l'ultima ſua grand' Opera la di cui impreſſione fu da bellici ſuſſurri impedita. Dal canto mio non voglio traſcurare l'ocaſione di darle una nuova Letteraria di Francia: in oggi non fà ella gran' rumore, e può dirſi che non è che una ſcintilla, ma forſe in men' di un' ſecolo può ella divenire un' gran' fiamma che per tutto riſplenda.

Il Teatro Franceſe, doppi trè famoſi Poëti chè ne hanno aſſodata la forma, è valutato per il migliore di tutti in Europa. Doppo vent' un' anno che ſono in Parigi è mi paruto, e tutta la Nazione è dello ſteſſo ſentimento, che non foſſe lontana la ſua decadenza. Il tragico de' moderni Poeti non ha piu la forza di Cornelio, o la bella natura di Racine: il comico pure è tanto lontano da la manieta di Molieré quanto queſto Poeta lo fu da ſuoi predeceſſori con le di lui belle Comedie.

Giunto a queſto ſegno il Teatro Franceſe, ſi ſentivano ſempre le doglianze del publico, (in mezzo ancora de gli applauſi nel ſucceſſo di qualche nuova Tragedia o Comedia) che ſi richiamava in mente i belliſſimi Drami delli tre' di ſopra nominati Poëti; i belli ingegni ſi ſcorragivano, e poche volte mettevano la mano a la penna, per non eſporſi al paragone che gli ſpettatori facevano toſto de i paſſati con i viventi.

riſques en leur place, & la réputation du Théâtre François déclinoit de jour en jour. Dans ce même tems un de ces génies peu communs dans cette Nation, & dont cependant la République des Lettres a un ſi grand beſoin; un de ces génies, dis-je, amateur de la nouveauté, & aſſez hardi pour en hazarder une contre le torrent de l'uſage ordinaire, voulut ſecouer le joug; il s'ouvrit une nouvelle carriere, puiſque celle qu'on avoit ſuivie juſqu'alors, en marchant ſur les traces des illuſtres Poëtes que je viens de nommer, n'étoit plus du goût des Spectateurs. La perſonne dont je parle eſt *M. Nivelle de la Chauſſée*, un des quarante de l'Académie Françoiſe.

Il a inventé un nouveau genre de Comédie. Elle avoit toujours repréſenté les incidens domeſtiques des Bourgeois, des gens aiſés, & quelquefois même des Artiſans: le Théâtre ancien, tant Grec que Latin, ne nous fournit plus d'autres modeles, que ceux de cette nature, que les modernes ont imités: il y a cependant dans la ſociété une eſpece de perſonnes qui ſont exclues d'une action comique; on croit les Gentilshommes & les Seigneurs d'une haute naiſſance trop élevés pour entrer dans les ſituations domeſtiques, qui ont toujours été le partage & l'objet de la Comédie; ils ne peuvent pas non plus agir dans le tragique, puiſqu'ils ne ſont pas aſſez grands pour chauſſer le cothurne, qui n'appartient qu'à des Princes & à des actions hé-

In vece loro altri Poetaſtri ſottentravano al peſo, e la fama del buon' Teatro Franceſe andava di giorno in giorno indebollendo. In queſto mentre uno di quegli ingegni, che non ſono ben frequenti fra queſta Nazione e de' quali tanto abbiſogna la Republica delle Lettere, voglio dire, uno ſpirito amante della novità, ed aſſai corraggioſo per intraprenderla contro il torrente della conſuetudine del volgo, penſò di ſcuotere il giogo; tentò egli un' nuovo camino giache il calcato fin' ad ora, ſul' imitatione de bravi Poeti di ſopra citati, riuſciva non dilettoſo a ſpettatori. La perſona di cui parlo è il Sig. *Nivelle de la Chauſſée*, uno de i quaranta del Academia Franceſe.

Ha egli imaginato un nuovo ſiſtema di Comedia. In quella ſi trattarono ſempre gli affari domeſtici de cittadini e de beneſtanti, o pure de mecanici operari delle città: non abbiamo dal Teatro antico, coſi Greco che Latino, altri modelli che di queſta natura, e che i moderni hanno imitati. Si trova però nella ſocietà una ſorte di perſone che ſono excluſe dal azione comica: i Gentiluomini, ed i Signori di portata e d'illuſtre naſcita ſono creduti troppo grandi per trattare gli affari domeſtici, che ſempre furono l'appanaggio de la Comedia: come ne pure poſſono aver loco nel Tragico, poiche ſono troppo piccoli per calzare il coturno, in cui

roïques. Ce ſont ces mêmes perſonnes qui occupent, ſi l'on peut ſe ſervir de ce terme, une eſpece de niche iſolée, & un certain milieu entre le rang élevé de la Tragédie, & le populaire de la Comédie, que M. *de la Chauſſée* a imaginé de faire entrer dans une action qui puiſſe avoir tantôt l'intéreſſant de la Tragédie, & tantôt les ſituations de la vie civile entre des gens de condition, & qui conſerve ainſi le caractere de la Comédie. Cet Auteur en a donné trois modeles, qui rempliſſent parfaitement ſon deſſein, comme je le dirai en ſon lieu.

Pour ce qui eſt de l'action tragique, il me paroît que la Religion & nos mœurs, ſi différentes de celles des Anciens, ne ſouffrent plus le merveilleux de la Tragédie : en effet, nous ſommes aſſez heureux pour que l'on n'ait plus beſoin d'inſpirer au peuple la haine contre les tyrans. Je crois auſſi que l'on ne devroit pas permettre la repréſentation des actions violentes, qui, par le fer & le poiſon, conduiſent à de grands attentats, ou excitent à la vengeance. De pareils exemples ne peuvent, ſelon moi, que révolter les Spectateurs, quand même ils ſeroient portés à ſe livrer à de ſemblables ſentimens, ou qu'ils les déteſteroient.

Quant à la Comédie, il ſeroit à ſouhaiter que tous les Auteurs ſuiviſſent le plan de la Fable, que l'illuſtre Moliere a établi. Je pourrois cependant croire que ſi

ſolo Principi di alto grado intervengano per grandi azioni. Di queſti tali perſonaggi, che occupano una nichia iſolata e frapoſta tra il primo rango de la Tragedia, e l'infima de la Comedia, ha penſato il Sig. *de la Chauſſée* di farne un' azione, che alcuna volta adegui l'intereſſe de la Tragedia, ed alcun' altra maneggi gli affari de la ſocietà civile fra gente di nobile conditione e ſoſtenga coſi le veci de la Comedia: ne ha dato l'Autore tre exemplari nè quali ha compito a pieno il ſuo diſſegno, come dirò a ſuo loco.

In quanto a ciò che riguarda l'azione tragica par' mi che la Religione ed i coſtumi de popoli, tanto da gli antichi tempi diverſi, non poſſino piu admettere lo eſtraordinario de la Tragedia: in fatto la republica non è più nel caſo d'inſinuare nel animo de' cittadini un' ſentimento averſo a tiranni: come non par' mi che ſi doueſſe permettere di preſentare al popolo delle azioni violenti, che con il mezzo de i veleni e del ferro ſi faccino ſtrada a grandi attentati, o che diano adito a le vendette. Tali eſempi, cred' io, non poſſono che apportar ſcandalo a ſpettatori; o inclinati, o averſi che ſiano a tali formole di penſare.

Circa poi a la Comedia ſi dourebbe deſiderare che tutti i Poeti ſeguitaſſero il ſiſtema di favola che il bravo Moliere introduſſe: tuttavia voglio darmi ad intendere che, ſe

ce grand homme vivoit aujourd'hui, ſans abandonner ſon ſyſtême, il lui donneroit une forme plus convenable à nos uſages; il employeroit des perſonnes plus diſtinguées; & par conſéquent, en ennobliſſant l'action théâtrale, il varieroit conſidérablement celle qu'il a employée ſi long-tems. Ne puis-je pas même aſſurer qu'il l'avoit imaginé, puiſqu'il nous en a laiſſé un témoignage certain dans la Comédie du *Miſanthrope*, qui devoit peut-être ſervir de baſe au grand édifice qu'il projettoit, ſi la mort ne l'eût prévenu.

Notre Auteur, (je parle de M. *de la Chauſſée*,) pour ſuivre cette idée, a donné trois Comédies. On remarque que dans la premiere, *la Fauſſe Antipathie*, il ne marcha qu'en tremblant, craignant ſans doute de choquer le goût des Spectateurs, comme il l'annonce clairement dans le Prologue de cette même Piece. Dans la ſeconde, *le Préjugé à la mode*, il n'introduiſit ſur la Scene que des perſonnes d'un rang diſtingué; mais il ne repréſenta qu'une action familiere, qui leur étoit convenable, & il ne s'éloigna pas beaucoup de l'ancienne, en traitant cette même action. Notre Auteur intéreſſa habilement, dans cette ſeconde Comédie, le cœur de toutes les femmes, ſoit parce que pluſieurs d'entr'elles étoient dans le cas malheureux d'avoir des époux qui avoient honte de les aimer, ſoit que les autres craigniſſent que ce malheur ne leur arrivât; & c'étoit-là le défaut que M. *de la Chauſ-*

quel' grand' ingegno viveſſe, ſenza abandonare quel' ſuo ſiſtema, darebbegli una forma più adequata a noſtri tempi: inalzarebbe forſe ancor' egli il grado delle perſone, ed in conſeguenza darebbe loro un' azione più riguardevole, che molto la renderebbe varia da quella per tanto tempo da lui uſitata; ne ſarei lontano dal credere che certamente lo aveſſe penſato, avendocene laſciato un' teſtimonio ben certo nella Comedia del *Miſentrope*: doveva forſe quella ſua favola ſervir di baſe al grande edificio, ſe la morte non glielo aveſſe impedito.

Il noſtro Poeta (parlo del Sig. *de la Chauſſée*) per eſeguire il di lui penſamento ha dato tre' Comedie. Si vede che nella prima (1) andò tentone e con iſpavento, temendo forſe una generale rivolta de ſpettatori, come ben chiaro la fà egli comprendere nel Prologo di quella. Nella ſeconda (2) preſe più di corragio: ſtabili gli Attori tutti perſonaggi di rango, ma non trattò che un' affare domeſtico a quelli convenevole, ne molto del antica formola ſi dicoſtò in quanto à la maniera di maneggiarlo. In queſta ſua ſeconda favola artificioſamente il Poeta intereſsò il cuore di tutte le donne: ſiaſi, o perche molte fra quelle provaſſero la diſ-

(1) La Fauſſe Antipathie.

(2) Le Préjugé à la mode.

ſée prétendoit corriger. Toutes les femmes donc ſe déclarerent en faveur de cette Piece. Les Spectateurs connurent, plus que jamais, que les pleurs & les ris pouvoient noblement paroître aſſociés enſemble dans une Comédie. Un ſi grand ſuccès encouragea notre Auteur à faire la derniere tentative : il donna pour cela, au commencement de cette année, ſa troiſieme Piece, *l'Ecole des Amis*. Les perſonnages étoient du même rang que ceux de ſa ſeconde ; les événemens qui forment l'action, tels qu'ils pourroient arriver à des gens de toute eſpece : mais les ſentimens & les maximes y ſont traités avec tant de force & de délicateſſe en même-tems, qu'ils ont fait goûter aux Spectateurs le même plaiſir qu'ils auroient trouvé dans une Tragédie bien intéreſſante. Les larmes ont triomphé juſqu'au point d'exciter le caprice des Auditeurs, (qui ſont par-tout les mêmes ;) ils ſe ſont plaints de ce qui les avoit touchés ſi délicatement, à cauſe ſeulement qu'ils n'étoient pas accoutumés à goûter un plaiſir ſemblable dans d'autre compoſition dramatique, que dans la Tragédie, & qu'il leur paroiſſoit qu'ils ne devoient pas le reſſentir dans la Comédie.

grazia di avere de i mariti che arroſſivano di comparire amanti delle proprie mogli, (che era il vizio che il Poeta aveva intrapreſo di correggere,) o ſiaſi per la tema che avevano di caderci, tutte le donne ſi dichiararono fautrici di queſta Comedia. Piu che mai conobbero gli ſpettatori, che il *riſo* ed il *pianto* potevano nobilmente comparire congiunti aſſieme in una azione comica; una coſi grande riuſcita incorreggi il noſtro Poeta a far' l'ultimo paſſo. Diede egli però à principi di queſt' anno la ſua terza Comedia (1). Gli Attori erano dello ſteſſo rango che quelli della ſua ſeconda: I fatti che coſtituiſcano l'azione, gli ſteſſi che avenir' potrebbero in ogni grado di perſone: ma i ſentimenti ed i penſieri con tale delicatezza, e con tanta forza ad un tempo, vi ſono maneggiati, che hanno fatto guſtare à ſpettatori lo ſteſſo piacere che in una bene intereſſante Tragedia potrebbeſi trovare. Le lagrime hanno trionfato ſino al ſegno di commovere, e di irritare il capricio de ſpettatori (che in ogni parte del Mondo ſono gli ſteſſi) per fare che ſi ſiano dolſi di ciò che tanto li dilettava, ſolo perche non erano avezzi a provare conſimile piacere in altra dramatica compoſizione che nella Tragedia, e che pareva loro che non doveſſero guſtarlo nella Comedia.

(1) L'Ecole des Amis.

Enfin, l'*Ecole des Amis* a été repréſentée avec ſuccès & avec un grand ſecours; elle a reçu des applaudiſſemens; & cependant elle a été chaque jour vivement critiquée, ſeulement parce que le Public étoit prévenu contre une pareille nouveauté. On lui reproche de manquer de certaines choſes, qui, ſi par hazard elles y étoient, deviendroient des défauts. On dit ſurtout, *il n'y a point de Comédie, on n'y rit point.*

Si en diſant, *il n'y a point de Comédie*, les critiques entendent ce que cette expreſſion ſignifie véritablement, c'eſt-à-dire, qu'il n'y a point d'intrigue & de mouvement; j'eſtime, au contraire, qu'il y en a un peu trop, & que pour la réduire à un point raiſonnable, il faudroit en diminuer. Si l'*on n'y rit point*, tant mieux, puiſque le rire ſeroit un poiſon dans une pareille Piece. Les Spectateurs blâment auſſi le dénouement, par rapport à ce que *Monroſe* eſt arrêté, & parce qu'il y a un pareil incident dans une autre Comédie, & ils n'ont peut-être pas tort. Ils diſent encore qu'il ne convient pas qu'*Ariſte* demande & obtienne le conſentement du Roi pour épouſer *Horenſi*, dans l'intention de la céder enſuite à ſon ami. Pour moi, je penſe qu'on ne peut reprocher à l'Auteur qu'un peu de négligence. Pour le premier article de ces deux critiques, avec peu de vers, en ſupprimant l'Exempt qui arrête *Monroſe*, la reſſemblance qu'on lui reproche ne s'y trouve plus: à l'égard du ſecond, il ne faut que peu de paroles pour ôter toute équivoque.

In ſomma *la Scuola degli Amici* ha riuſcito: è ſtata repreſentata con gran' concorſo: aſcoltata con applauſo, e pure è ſtata ella ogni giorno ſommamente criticata, ſolo perche era prevenuto il Publico contro una tale novità. Imputano a queſta Comedia di mancar ella di alcune coſe, che ſe per acidente vi foſſero, farrebbero diffetti: dicono ſopra tutto che *non vi è Comedia, e che non vi ſi ride.*

Se dicendo che *non vi è Comedia*, pretende il Publico dinotare ciò che una tale eſpreſſione ſignifica, cioè, che manca d' intreccio e di moto, io giudico anzi che vene ſia un pò di troppo, e che per ridurla ad una convenevole miſura biſognarebbe diminuirlo; ſe non ſi ride, ben fatto, poiche ſarebbe il riſo il velen' di una tal' favola; ſi dolgono parimenti gli ſpettatori dello ſcioglimento, in quanto a la forma del arreſto di *Non oſe*, perche ſi trova coſa ſimigliante in altra Comedia, e non han' forſe torto: dico io in oltre, che non ſia bene che *Ariſte* dimandi, ed ottenga il conſenſo del Re per maritarſi lui medeſimo con *Ortenſia*, per farne poi la rinunzia al amico. Io per me giudico che non ſi poſſa tacciare il Poëta che di un poco di traſcuraggine Per il primo de i capi di queſte due critiche, con pochi verſi, togliendo via quel' officiale, ſi ripara a la ſomiglianza: e per il

En effet, jamais l'Auteur n'a penſé à faire demander *Horténſe* en mariage, par *Ariſte*, au préjudice de ſon ami : c'eſt au contraire pour ſon ami même qu'il obtient le conſentement du Roi. Voici ce que la conduite d'*Ariſte* & le dénouement de la Comédie prouvent, c'eſt qu'*Ariſte* avoit, peu de jours auparavant, obtenu les charges de *Monroſe*, & que ce même jour il avoit enfin trouvé le moment favorable d'obtenir la permiſſion du Roi de les céder à ſon ami. *Dornane*, jeune homme, & qui dans toute la Piece n'a fait voir que le caractere d'un étourdi, ſans réflexion, qui penſe & propoſe tout ce qui lui vient dans l'imagination, écrit de la Cour à *Aramont*, qu'*Ariſte* eſt un faux ami, un traître, qu'il a obtenu les charges de *Monroſe ;* & comme dans le même tems le bruit s'eſt répandu que le même *Ariſte* a demandé le conſentement du Roi pour le mariage d'*Hortenſe*, *Dornane* croit ſans balancer que c'eſt pour lui qu'il l'a demandé, comme il paroît en effet qu'on le peut ſuppoſer ſuivant l'apparence de la premiere trahiſon : les deux Amans le penſent de même, & ſe livrent à la plus grande douleur ; *Ariſte* arrive, qui explique l'énigme des charges obtenues, & de la permiſſion de les céder à ſon ami. Et venant enſuite à l'article du mariage, il s'adreſſe à *Hortenſe* en ces termes :

Madame, c'eſt pour lui que je viens d'obtenir
Le don de votre main ; vous pouvez vous unir.

ſecondo

ſecondo con poche parole, ſi toglie l'equivoco.

In fatto non fù mai vero che il Poeta penſaſſe e faceſſe fare ad *Ariſte* la dimanda del matrimonio d'*Ortenſia* à pregiudizio del' amico, anzi tutto al contrario e per l'amico ſteſſo ch' egli ottiene il conſenſo del Re. Ciò che ſi deduce dalla condotta di *Ariſte*, e dallo ſciogimento ſi è: che pochi giorni prima aveva *Ariſte* ottenute le cariche di *Monroſe*, e che quel giorno medeſimo aveva in fine trovato il punto favorevole per ottenere dal Re la permiſſione di farne la ceſſione al amico. *Dornane* giovano di caractere, come lo vediamo in queſta Comedia, ſtordito e ſenza rifleſſione, che penſa e propone quanto gli viene in capo, ſcrive da la corte à *Aramont* che *Ariſte* è un finto amico e traditore, avendo ottenuto dal Re le cariche di *Monroſe*; e per che nello ſteſſo tempo ſi è ſparſa voce che lo ſteſſo *Ariſte* abbi chieſto l'aſſenſo del Re per le nozze d'*Ortenſia*, lo ſteſſo *Dornane* non eſita punto a credere che la dimanda non ſia per lui ſteſſo, come pare in effetto che ſi debba preſuporre ſeguendo l'apparenza del primo tradimento. Tutto credono i due amanti e ſi diſperano. Viene *Ariſte* che ſcioglie l'enigma de le cariche ottenute, e de la permiſſione di cederle à l'amico; e quando ſi arriva al gran' punto del matrimonio,

Il ſemble que cette expreſſion n'éclaircit pas aſſez la vérité du fait, & que l'on peut encore croire qu'il a demandé *Hortenſe* pour lui, quoique dans le deſſein de la céder à ſon ami. C'eſt ſeulement cette légere négligence, comme je l'ai déjà dit, que l'on peut reprocher à l'Auteur.

Si ces deux vers diſoient clairement qu'*Ariſte a demandé le conſentement du Roi pour le mariage d'Hortenſe avec Monroſe*, les Spectateurs reconnoîtroient d'abord que *Dornane* a pris le change, & donné de faux avis; & que dans la Lettre qu'il a écrite, il s'eſt, ſuivant ſa coutume, livré aux mouvemens de ſon caractere. On voit donc évidemment qu'avec peu de mots retranchés ou ajoutés, ces prétendus grands défauts diſparoiſſent, marque ſenſible que le mal n'eſt point dans le fonds. Enfin toutes les critiques que l'on fait, naiſſent, non de la réalité de quelque défaut qui pourroit y être, mais de la nouveauté qui a ſurpris & mal diſpoſé quelques Spectateurs.

Liſez, Monſieur, cette Comédie, & je ſuis aſſuré que vous applaudirez à la belle morale & à l'heureux talent de ſon Auteur. Au reſte, le Public s'appercevra,

Ariſte dice ad *Ortenſia* queſti due verſi:

Madame, c'eſt pour lui que je viens d'obtenir
Le don de votre main; vous pouvez vous unir.

Pare che queſta eſpreſſione non baſti per mettere in chiaro la verità del fatto; e pare che ſi poſſa tuttavia credere ch' egli ha dimandate le nozze per lui ſteſſo, quantunque con intenzione di cedere *Ortenſia* a l'amico. Ecco di che ſi può tacciare il Poeta, come diſſi, di un poco di negligenza.

Se queſti due verſi diceſſero ben chiaro ch' *egli ha dimandato al Re il di lui conſenſo per che* Monroſe *poſſa maritarſi con Ortenſia*, lo ſpettatore ſi accorgerebbe, ſenz' altro, che *Dornane* hà dati degli aviſi, o falſi, o mal' digariti: e che ne la Lettera ſcritta, ſecondo il ſuo coſtume, aveva ſeguiti gl' impulſi del ſuo caratere. Chiaro ſi vede adunque che, con poche parole aggiunte, e con poche levate, queſti preteſi coſi grandi errori ſvaniſcono, ſegno evidente che il male non è nel tronco. In fine tutte le critiche che ci ſi fanno, derivano non da la realità di qualche diffetto che vi poſſa eſſere, ma da la novità che ne ha ſorpreſi e male intentionati alcuni.

V. S. Illuſtriſſima legga queſta Comedia, e ſono certo ch' ella farà applauſo al coſtumato e felice talento del di lei Autore. Per altro, queſto Publico conoſcera fra poco

dans peu, qu'il eſt bien plus aiſé de parvenir à la correction des mœurs par des Pieces de ce caractere, que par la Tragédie; dans cette derniere, on ne met ſur la ſcene que des perſonnes qui nous paroiſſent organiſées & penſer autrement que le commun des hommes, & que nous n'oſerions jamais imiter, parce que nous les croyons fabuleuſes ou ſurnaturelles.

Ce même Public ſentira que la vertu des Héros tragiques, parce qu'elle agit ſur des perſonnes trop élevées, ne fait aucun effet ſur les cœurs & ſur les eſprits; mais qu'au contraire, quand nous la voyons briller dans des perſonnes qui ne ſont au-deſſus de nous que d'un ſeul degré, nous ſentons combien il ſeroit aiſé à tout le monde de ſe rendre la vertu propre & familiere, ſi nous nous diſpoſions à la ſuivre; on s'apperçoit à chaque inſtant, dans les premiers, qu'ils n'agiſſent que par le fanatiſme de la gloire; & dans les ſeconds, par le ſeul mouvement de la vertu. Enfin, ſi les traits les plus forts de la morale, & les ſentimens les plus élevés, nous paroiſſent étrangers dans les uns, ils nous deviendront familiers dans les autres; & l'on conviendra ouvertement qu'il n'eſt pas néceſſaire d'employer un art infini pour nous préſenter les prodiges de la nature dans les Scipions & les autres Héros tragiques, lorſque ce même art peu plus naturellement, & avec plus d'utilité, nous préſenter des perſonnes qui ſont à notre portée, & qui peuvent penſer & agir

quanto più facilmente si possa pervenire a la correzione de costumi in Comedie di tal' caratere, di quello che si faccia nella Tragedia: in questa solo intervengano persone che ci sembrano organizate in altro modo che il communi degli uomini, e le quali non ardiressimo già mai di pensare ad imitare, poiche, o le crediamo favolose, o le imaginiamo quasi divine.

Vedrà questo Publico che la virtu delle persone tragiche, (perche troppo in alto collocata) non ha alcun' vigore sopra degli animi; ma che al contrario, qual' ora ella è posta nel cuore di persone che non sono che di un passo da noi distanti, potiamo conoscere quanto facile sarebbe ad ogni uno di farsi un' costume de la virtù se ci disponessimo ad abracciarla. Ne i primi si concepisce ad ogni istante che solo sono mossi dal fanatismo de la gloria: ne altro si può dedurre da i secondi, che solo l'istinto de la virtù li conduce. In somma i tratti più forti de la morale, ed i più sollevati sentimenti se ci riescano stranieri negl' uni, ci diverranno famigliari negl' altri: ed in conclusione si toccarà con mano, che non accorre che l'arte si affatichi per presentarci i prodigi de la natura ne i Scipioni, ed in altri virtuosi Eroi, se può con più naturalezza e con maggior frutto esporci persone, che sono à la nostra portata, e che possono pensare ed operare tanto

avec autant de vertu que ces grands hommes de l'Antiquité.

A l'égard du rire, il ſeroit à ſouhaiter que le Théâtre pût s'en paſſer; je parle de ce ris immodéré que les Spectateurs demandent le plus ſouvent, & que les honnêtes gens, pour ne rien dire de plus, blâment ſi fort. Dans la Comédie dont il s'agit, il y a des caracteres enjoués ſans être bouffons, tels que celui d'*Aramont*, ami ſincere, qui, par zele & par bon cœur, imaginent des expédiens, qui, s'ils ne ruinent pas entierement les affaires de ſon ami, y portent cependant un certain déſordre; caractere neuf, & noblement enjoué : au reſte, toute cette Comédie eſt remplie de traits fins, délicats, ſublimes, & dignes du plus grand génie.

Liſez-la, Monſieur, & je ſuis ſûr que vous vous féliciterez avec ſon ingénieux & ſage Auteur, qui aura un jour la gloire d'avoir été l'inventeur d'une eſpece de Comédie que l'on attend depuis pluſieurs ſiécles, & & que des Spectateurs Chrétiens pourront voir ſans rougir.

J'ai l'honneur d'être avec un reſpect infini,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
L. RICCOBONI.

A Paris, le 30 Mai 1737.

virtuoſamente quanto che grandi uomini dell' Antichità.

Circa il *riſo*, voleſſe il cielo che ſe ne perdeſſe l'uſanza in Teatro! Parlo di quel' ſregolato riſo che addimandano il pià delle volte gli ſpettatori, e che la ſocietà civile (per non dir' di più) tanto condanna. Nella Comedia di cui ſi tratta vi ſono carateri giocoſi ſenza che ſiano buffoneſchi: tale e quello di *Aramont*: amico ſincero, che per un' effetto di buon' cuore imagina degli eſpedienti, che ſe non apportano danno, per lo meno cauſano del diſordine negli affari del' amico: caratere nuovo e nobilmente faceto; e ripiena la favola poi di grandi belleze, e di tratti ſublimi e degni di qual' ſi voglia grande ingegno.

V. S. Illuſtriſſimo la legga, e mi aſſicuro che ſi congratuler rà con queſto onorato e ſavio Poeta, che aurà la gloria un giorno di eſſere ſtato l'inventore di una forte di Comedia, che ſi aſpetta doppo tanti ſecoli, affinche il Teatro vivente ſia convenevole à ſpettatori Chriſtiani.

Ed umilmente inchinandomeli ſono con il maggior riſpetto,

DI V. S. ILLUSTRISSIMA,

mo mo mo re
Um. dev. & obl. ſerv.
LUIGI RICCOBONI.

Parigi li 30 Maggio 1737.

Fin du V. & dernier Tome.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, les *Œuvres de M. Nivelle de la Chauſſée*, je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion ; je crois même, & ſans que l'amitié qui m'a toujours attaché à l'Auteur, & à l'Editeur, puiſſe rendre mon jugement ſuſpect d'une prévention trop favorable, que les applaudiſſemens que la plûpart des Pieces de ce Recueil ont reçu au Théâtre dans leur nouveauté, & le plaiſir avec lequel on les y revoit journellement, doivent aſſurer le ſuccès de cette édition. A Paris, le 10 Décembre 1762.

FLONCEL.